MEMOIRES
SUR
LA VIE
DE Mr. LE COMTE
DE
MARSIGLI,

De l'Academie Royale des Sciences de Paris & de Montpellier,

De la Societé Royale de Londres, & Fondateur de l'Institut de Boulogne.

Par Mr.
L. D. C. H. D. QUINCY.

II. PARTIE.

A ZURIC
Chez CONRAD ORELL & COMP.
MDCCXLI.

CHAPITRE PREMIER.

Retour de la Fortune du Comte Marſigli & de ſon ſéjour en France.

QUoiqu'il ſoit plus court de laiſſer au Lecteur la liberté de faire ſes reflexions, & de prendre ſon parti ſur un cas ſi funeſte, il ne trouvera pas mauvais, qu'on l'avertiſſe de deux ou trois circonſtances, qui ne ſont point dans les deux pieçes, que nous venons de donner pour ſa juſtification. Il faut donc obſerver en premier lieu,

Que dans le plan, qu'il avoit envoyé au Lieutenant Général, le Prince Loüis de Bade, il n'avoit pas manqué de pointer les endroits de la place les plus foibles; & entr'autres l'Isle des Cadets, juſtement celui, qui ſervit à l'attaque du Duc de Bourgogne: Auſſi fût-il obligé de ſe juſtifier ſur cet article avant toutes choſes; car le Soldat ne

ne manqua pas de lui imputer le crime d'en avoir envoyé copie à l'ennemi.

L'on trouva encore très mauvais, que le Comte Marsigli ne s'adressât point au Prince de Bade, & qu'il voulût aller à la Cour en droiture, en affectant trop d'independance pour son Généralissime; l'injustice, qu'il lui fit dès le commencement, qu'il fût dans la place, devoit en effet lui inspirer d'aller en droiture porter ses plaintes à l'Empereur; c'est neanmoins ce qu'il ne fit, que de la maniere qu'on l'a vû dans l'attestat du Capitaine Kaiser; & encore devoit-il demander l'agréement de ce Généralissime avant de se rendre à Vienne: Quoique peut-être il eut sujet, comme bien d'autres, de soupçonner quelque peu d'aversion pour lui de la part de ce Prince, à cause du dernier siége de Landau; & que sa reconciliation avec S. M. Imp. pouvant n'être pas des plus sincères, & seulement pour se conformer aux circonstances des tems, il dût prendre des ménagemens avec lui, dans un cas si delicat. Il ne manque pas d'exem-

d'exemples, où des ſujets d'ailleurs très fideles à leur devoir, ont été accuſés de felonie par des gens, qui croioient de cette maniere couvrir plus efficacement la leur. L'on a vû à Rome le Duc du Ceda, Ambaſſadeur pour Philippe V. tout devoüé en apparence pour le ſervice du Roi, qu'il repréſentoit, faire mettre au pié de ſon portrait Equeſtre, expoſé à la porte du Palais d'Eſpagne le jour de la Fête St. Jacques & St. Philippe, ces mots Italiens: *Cavallo di ritorno per Francia*; & ſacrifier en même tems des malheureux innocents, qui n'y avoient point eu de part. Il en alloit faire une autre cruauté de cette eſpèce, n'avoit été la nation Françoiſe, qui intercedat pour le coupable. Voici le fait. On avoit dedié une Theſe au Roi Philippe dans le Collége, dit des Clementins; à peine eut-on diſtribué les Theſes, qu'un expeditionnaire de Tournai, s'écria dans l'aſſemblée, voyant le portrait de ce Prince, qu'il n'y avoit point d'autre Roi d'Eſpagne, que Charles III. & qu'il s'étonnoit fort, qu'on

ſouffrit dans Rome un tel attentat : Mr. l'Ambaſſadeur repréſentant, ſe leva tout à coup, & alloit faire mettre en pieces ce temeraire, ſi les François, qui avoient été invités à cette fonction, ne l'euſſent ſouſtrait à ſon reſſentiment. Mais pour en revenir à nôtre ſujet; ſi Mr. le Comte recouroit à la Cour, pour demander raiſon des torts, qu'on lui avoit fait, & que l'on ne diſcontinuoit de faire; c'étoit à la Cour elle même, de le renvoyer à ſon Généraliſſime; mais manque-t-on de prétextes pour perdre l'homme le plus favoriſé? Nous avons vû, que l'on avoit tenté de perdre le Prince Eugene, au moment même qu'il venoit d'obtenir ſur le Turc la plus grande victoire à Zenta. A Dieu ne plaiſe, dit l'Empereur au Maréchal * que je préte l'oreille à vos ſuggeſtions, & que j'enviſage comme criminel un Prince, à qui moi & l'Empire avons tant d'obligations.

Il eſt à noter encore, que le Comte Marſigli avoit ſon Régiment dans la

place.

place, que la Caiſſe Militaire étoit épuiſée, que l'aſſurance du Gouverneur à ne point être aſſiegé, avoit mis la Bourgeoiſie dans l'inaction pour ſe pourvoir; qu'on n'y étoit point d'humeur de fournir aux beſoins de la Garniſon, que faute d'argent le Soldat n'en pouvoit obtenir ſon neceſſaire; & qu'enfin Mr. le Comte, pour donner des marques encore plus autentiques de ſon zèle, fit des Emprunts ſur Fribourg à ſon nom privé, & ſur les fonds de ſon Régiment, pour ſubvenir aux fraix publics. Il fit encore plus, il ſubſtitua de la monoye de plomb à celle d'argent, & de metal qu'on n'avoit pas. Voilà juſqu'à quel point d'exactitude ſe porta ce Général; comment donc l'Anonime a-t-il pû dire, que le Cote Marſigli avoit depuis bien du tems degeneré de ſon premier zèle. Mais que dira-t-il encore, s'il on lui remet devant les yeux, ce qu'il n'a pû ignorer, ſavoir les ſoins infatigables, avec lesquels il s'employa à la hâte pour boucher les trous, & les crevaſſes des murailles, qui tom-

 boient

boient en ruine, pour élever des terres, faire des retranchements, & autres femblables deffenfes indifpenfables, pour fe parer contre l'Ennemi, après même que le Comte d'Arco l'avoit empêché de faire ces travaux, lorsqu'il en étoit tems; & que le Prince Loüis de Bade non feulement avoit donné fon confentement à ne les point faire, par fon filence fur les repréfentations du Comte Marfigli, & fur le plan des difpofitions qu'il falloit faire; mais qu'il avoit permis qu'il fût mis en arrêt pendant fix femaines, juftement à caufe de ces mêmes reparations. N'étoit-ce pas fe moquer de lui, ou chercher au moins le moyen de le mortifier, que de l'envoyer dans Brifac, & de lui recommender de veiller au neceffaire en qualité d'homme expert dans l'art de la guerre, & de lui lier les mains, quand il s'agit d'en faire les fonctions? Mais en voilà affez fur cet article; il n'eft point d'homme raifonnable, qui ne crie à l'injuftice. Paffons à d'autres confiderations, que l'on ne voit point exprimées dans les

les pieçes, & que je ſai de ſa bouche même.

Le Siége de Briſac ſe pouſſe avec toute la vigueur, que le ſait faire le Soldat François, il n'eſt pas même néceſſaire de la préſence du Prince pour le faire agir. Mr. de Vauban en fait les diſpoſitions; le canon de la place fait feu, mais on y manque de canons, de poudre, de boulets, & plus encore des Canoniers; & neanmoins le Gouverneur veut qu'on faſſe grand feu malgré tout cela, on lui replique, le catalogue à la main, que toutes choſes manquent: N'importe, repond-il, il faut du feu; autre ſujet de mesintelligence entre le Gouverneur & le Comte Marſigli, qui outre les departemens des poſtes avoit encore eu le ſoin de poſter l'Artillerie; les fatigues, jointes aux chagrins de ſe voir mal mené, & au préjudice du ſervice du maître, il tombe malade; il ſe met au lit, pendant quelques heures de fievre, & auſſitôt on en murmure; on l'accuſe de ſuppoſer le mal pour ſe ſouſtraire à ſes

obligations ; voilà qui eſt malin, le Conſeil néanmoins ne lui en fit pas un crime ; Le Siége pendant ce tems là alloit grand train, & la brêche étoit déjà faite ſur le Baſtion Joſeph, large à y paſſer un bataillon de front, dit-on, dans les mémoires du Prince Eugene, & dans la vie de Loüis XIV. La place enfin capitule ſous des conditions honorables, elle ſe rend ſans avoir ſoutenu un aſſaut, voilà le crime ; mais il faut ſavoir à qui il a tenu, qu'on ne l'ait ſoutenu : Si c'eſt au Comte Marſigli, il eſt condamnable, plus encore s'il a eu les ordres de le faire, & s'il n'y en a point eu de contraires, qui ſoient parvenus à ſa connoiſſance ; alors quoique ſubalterne il devoit refuſer ſa ſignature, & faire comme Mr. de Crequis au Siége de Tréves, c'eſt-à-dire, ſe laiſſer priſonnier de guerre, tandis que la Garniſon en corps s'étoit renduë ; mais le pauvre Comte a ſuffiſamment demontré le contraire, comme on peut voir dans ſes pieçes de juſtification.

On

On a dit encore que Mr. le Comte avoit demandé la Ghemine pour prendre raiſon de tous les torts, que lui avoit fait endurer le Comte d'Arco, en l'accuſant d'avoir été l'unique cauſe de la perte de Briſac; il eſt conſtant que l'obſtination du Comte d'Arco à ne point vouloir de reparations, quand il étoit tems de les faire, a été la cauſe de tout le mal; comme auſſi le peu de prevoyance du Généraliſſime (qu'il n'en deplaiſe ſi on lâche ici ce mot) à ne pas pourvoir mieux au néceſſaire, qu'il a fait. Quant à la demande de la Ghemine, ſuppoſée faite par le Comte Marſigli, cela ne ſe voit pas en aucun endroit, car on infereroit delà qu'il avoit cherché lui même ſa condamnation, en voulant la procurer à ſon ennemi, quoique reconcilié par un ordre ſuprême. Non, ce ne fût pas le Comte Marſigli, qui la demanda, mais celui qui n'en devoit rejetter la faute que ſur ſoi même, c'eſt-à-dire, le Prince Loüis de Baden; qui cria hautement à la trahiſon, ce fût lui, qui nomma les Aſ-

ſeſſeurs, & qui ſeut les choiſir de telle ſorte, que le coup ne pût manquer; c'eſt ce, dont ſe plaint avec modeſtie le Comte Marſigli, quand il dit, qu'il n'y avoit aucun ſujet des Etats Héréditaires de l'Auguſte Maiſon au nombre des juges. C'eſt avec ces diſpoſitions, que la ſentence fût donnée le 4. de Fevrier 1704. & que l'execution s'en fit le 18. du même mois, c'eſt-à-dire, auſſitôt qu'elle eut été ſignée par l'Empereur de la maniere qu'on a dit. C'eſt ainſi, me dit-il un jour, qu'un coup de plume ſatisfit tout à la fois à la ſeverité des loix militaires, & à mes appointemens de 13000. piſtoles, que me devoit le Thréſor Impérial, ſans compter la perte de mon Régiment, celui de mes Equipages, de ma Vaiſſelle envoiée aux Bourgeois de Fribourg pour l'Emprunt, que j'y avois fait en faveur de la Garniſon; en un mot de ce qu'il y a de plus précieux dans la vie, qui eſt l'honneur.

Mr. le Comte étoit ſi ſur de la bonté de ſa cauſe, & plus encore de la clé-

mence

mence de Leopold, qu'il crût bien faire d'aller ſe jetter au pié de ſon Throne, à la faveur de ſes anciens Protecteurs & de ſes amis; mais il ne trouva à la Cour qui que ce ſoit, qui voulût, ou qui oſât le reconnoître: Qui l'auroit fait? Il n'avoit pas ſeulement changé d'habit, la fortune l'avoit encore abandonné. *Nubila ſi fuerint ſolus eris.* Il étoit à Vienne depuis ſept mois, ſous la Sauve-Garde du petit colet, ſans avoir jamais pû rien faire; toutes les avenuës étoient ſoigneuſement gardées; l'interêt de ceux, qui avoient eû part à ſes malheurs, éxigeoit toutes les précautions imaginables; de plus il eſt rare que les Princes de l'Europe paſſent ſi aiſément d'un excès de ſeverité, à un excès de bonté; quand même ils auroient le cœur aſſez bon, la politique y feroit un obſtacle invincible: on n'en uſe pas de la même façon chez les Orientaux, tout Barbares, que nous les eſtimons. Ont-ils fait les plus grands affronts à leurs ſujets diſtingués, ils ne tardent pas

pas de les remettre dans leurs bonnes graces (*).

Ennüié enfin de se voir regardé du haut de l'Epaule, il resolut de laisser une terre ingrate, & une nation méconnoissante (c'est de la façon, qu'il s'exprimoit quand il venoit à se rappeller à la mémoire ce qu'il avoit fait pour son service, & la recompense qu'il en avoit eu) & de se rendre en sa patrie, accompagné de sa douleur; c'est ce qu'il fit après avoir renvoyé la clef d'or au Prince de Mansfeld, Maître de Chambre de l'Empereur. Dès qu'il fût à Boulogne, il se donna une vignette ou simbole de ses malheurs, pour ne pas deshonorer les armes de sa Maison, c'étoit un Soleil éclipsé sous des nüages, avec la devise, *Non semper*. Il donna part de ses disgraces aux gens de lettres dispersés dans toute l'Europe, avec lesquels il avoit eu commerce; il fit dresser le plan de la place de Bregentz, où l'on voyoit le Soldat sous les armes au tems de

(*) Histoire de la Loubiere du Royaume de Siam.

de ſon execution : On voit encore ce plan dans les Archives des RR. PP. Dominicains, ſur le Dos duquel on lit ces mots, écrits de ſa propre main : *Queſta figura della mia eſecuzione voglio che ſi ponga al ſuo luogo della mia vita per eſempio, che può arrivare ad un Innocente che aveva tanto ſervito e meritato.* Ce qui ſignifie : Je deſire qu'on mette ce plan de l'execution de ma ſentence au lieu propre de ma vie, pour ſervir d'exemple des malheurs, qui peuvent ſurvenir à un innocent, tel que moi, qui avoit ſi bien ſervi, & acquis tant de merites. Puis ſe reſſouvenant de l'honneur, qu'avoit medité ci-devant Leopold de lui faire porter les armes Impériales, il raſſembla ſes idées ſur la plus glorieuſe de ſes actions, & en compoſa celles-ci, pour les leur oppoſer.

L'écu de ces armes imaginées eſt diviſé en deux parties, la ſuperieure eſt en champ d'Azure, & l'inferieure en champ de Guel; dans le milieu de la ſuperieure c'eſt le croiſſant Turc, qui eſt repréſenté les cornes en bas, qui ver-

verſent des gouttes de ſang. Dans le milieu de l'inferieure, c'eſt une épée briſée. Une chaine de montagnes, ſur leſquels ſont plantés les pieux de Signal, fait la ſeparation des deux champs; une chaine d'Eſclaves orne le contour de l'écu, les deux entraves tiennent lieu de croix d'ordres; trois Tours enfin font le cimiere. Voici l'explication qu'il en a donné, & telle qu'on trouve dans les Archives ſusdites.

La ligne de ſeparation, qui eſt une chaine de collines d'or avec les pieux, qui y ſont plantés, ſignifie les limites, que je determinai vers le Couchant, pour frontieres des deux Empires Chrétien & Mahometan, ſelon les Tables ſouſcrites à la paix de Carlovitz. La Lune à cornes renverſées, d'où le ſang s'écoule de toute part, marque les dommages que je cauſai au Turc, l'épée à la main. Le champ de Guel, qui ſe voit en la partie inferieure de l'écu repréſente, de quelle nature fût ma recompenſe après 23. ans de ſervice pour l'Auguſte Maiſon d'Autriche; telle que

je

je l'ai exprimé dans mon Manifeſte ; les chaines étant une marque de mon éſclavage , que je commençai à la deffenſe de la Riviere Raab le 2. Juillet de l'année 1683. & les trois Tours qui ſurmontent le cimiere ſignifiant le nombre des places!, aux ſiéges des quelles j'ai paié de ma perſonne , comme auſſi celui des forteresſes , que j'ai reparé , ou bâti depuis les fondements.

Quelle mortification ne fût-ce pas pour les parents, & pour ſes bons amis! perſonne n'oſoit en parler , tandis que le vulgaire en penſoit à ſon gré ; ceux qui connoiſſoient ou prétendoient connoître ſon naturel , en attribuoient la cauſe à la hauteur de ſes manieres ; mais ceux qui en alloient chercher l'origine dans l'envie des grands à cauſe du ſuccès inopiné de Landau , & dans la faveur de Leurs Majeſtés Impériales & Royales pouvoient bien avoir penſé juſte. Mais ſi ce fût imprudence en lui d'opiner ſi ouvertement contre les diſpoſitions du Siége de Landau ; le ſuccès , qu'il eut à faire rendre la place

en

en huit jours, fût l'effet de ſes connoiſſances; de plus en ſemblable cas, il n'eſt pas poſſible de garder tous les menagemens qu'on voudroit, & principalement en la préſence du maître qui commande; c'étoit ici le Roi des Romains, qui lui demanda ſon opinion, & c'étoit le même, qui lui donna la commiſſion d'éxecuter le plan d'une nouvelle attaque. Quant à l'envie que l'on porte aux favoris des Princes, ce n'eſt pas choſe nouvelle; mais c'eſt aux Princes eux mêmes à pourvoir de bonne heure s'il ſe peut, car il eſt des cas, où ſouvent eux mêmes ſont obligés de faire un ſacrifice, au bien de l'Etat, de ce qu'ils ont de plus cher.

Loüis XIV. qui ſavoit juſqu'à quel point de gloire, Dieu avoit élevé ſes deſſeins ne douta jamais de l'Innocence du Comte Marſigli: c'eſt cette Innocence, qui le porta à lui accorder ſa Royale protection; il fit voir en cette conjoncture, qu'il faut toujours reconnoître le merite, quelqu' abbatu, qu'il paroiſſe aux yeux des hommes. Ce ſont

là

là de ces faveurs, qu'il savoit ménager à propos : Il semble même qu'il deut en agir ainsi pour l'honneur de ses armes, & du Chef qui les commandoit. Si le metier de la guerre emploie les stratagêmes, les fictions, les tromperies, & engage même à la trahison les sujets les plus fideles ; ce n'est que pour en venir à ses fins, tandis que la probité deteste les malheureux Ministres, qui les mettent en usage.

Toute l'Europe n'est pas seulement divisée en differentes nations, elle l'est encore en Généraux ; ceux-ci la partagent sans égard. On a vû des Allemands de ce caractère à Paris, & des François à Vienne dans le fort de la Guerre entre les deux Puissances de l'Empire & de la France ; je dis plus, on vient de voir dans le centre de l'Italie, toute chrétienne qu'elle est, grand nombre de Turcs & de Moscovites, melés avec les Impériaux. Il est dangereux de s'en rapporter aux sentimens de ces gens là ; ils ne savent mettre aucun milieu entre deux qualités opposées, entre la va-

valeur & la lacheté, entre l'heroïsme & la bassesse d'ame, enfin entre la fidelité & la trahison; les avis s'emparent de ces opinions, & le public les souffre. Si par exemple je n'eusse pas lû les Mémoires du Duc de Berwick dans le tems qu'il commandoit en Espagne, à la guerre de 1700., je serois encore dans l'erreur sur la perte de Gibraltar. La voix publique étoit alors, que le Commendant Anglois, qui s'en rendit maître, reçevant en entrant les clefs de la main du Gouverneur Espagnol, lui dit ces mots: J'ai ordre, Monsieur, de vous salüer de la part de ma Reine, & vous remercier du bon service, que vous rendez à vôtre Maître & à vôtre Patrie, & qu'il finit cette harangue par un coup de pistolet, qui lui cassa la tête, pour lui tenir lieu de la recompense, qu'il attendoit. Il faut avoüer, qu'il n'y avoit rien de mieux imaginé, car on étoit en des tems fort équivoques, tel se mettoit au lit le soir dans le parti de Philippe, qui persuadé par l'avantage que lui présentoit une imagina-

gination échauffée pendant le ſommeil, ſe rangeoit le matin dans celui de Charles; les titres de traitres n'épouvantoient plus perſonne; ni les grands, ni les petits, pourvû qu'ils ne fûſſent point oppoſés aux propres interêts. La trahiſon neanmoins a été regardée de tout tems avec horreur par celui-là même, qui en a tout le profit. Si l'on fait bien attention à cette verité, l'on verra, que ſi Loüis le Grand a fait part de ſes graces au Comte Marſigli, il faut ſe perſuader, qu'il avoit un fondement ſuffiſant pour le croire innocent du crime, dont le vulgaire l'accuſoit.

L'honneur, que lui fit ce grand Prince premierement à Milan, par le moyen de Mr. de Vaudemont, pour lors Gouverneur de la part du Roi d'Eſpagne, & enſuite à Verſailles en perſonne, n'étoit pas non plus mendié, comme le diſoit encore le vulgaire. Il en étoit connû depuis nombre d'années, puiſqu'il lui avoit deſtiné une place dans ſon Academie des Sciences, vacante par la mort du ſavant Viviane Florentin.

Mr. le Comte ne la pût accepter sans en demander l'agréement de Leopold, qui le lui refusa tout net, c'est ce que je tiens de sa propre bouche; il y ajouta cette reflexion, que plus un homme est grand dans le monde, plus l'animosité, qu'il fait paroître au dehors, est digne de mépris, & plus il decouvre sa foiblesse; Mais qui a-t-il de commun entre les mûses & les interêts du cabinet? Quel sujet d'indignation pour elles? Il ne faudra pas être surpris, si elles sçûrent bien-tôt après reparer ce tort, par l'ample protection, qu'elles lui accorderent.

Ce fût en l'année 1705. que Mr. le Comte se rendit à Versailles auprès de Sa Majesté, pour la remercier des bontés (*), qu'elle avoit eu de le retablir dans ses grades de Noblesse: Le Roi lui donna alors tout lieu d'être satisfait de lui. Voici à peuprès les paroles, dont il se servit dès qu'il l'eut en sa présence. Vous avez eu, Mr. le Com-

(*) Le Prince de Vaudemont lui rendit à Milan l'épée de la part du Roi.

Comte, de grands Ennemis, ils vous ont bien maltraité ſans raiſon . . .; nous ne doutons nullement de vôtre innocence . . . ; nous vous offrons des emplois dans nos Armées. . . ; nous ſommes perſuadés, que vôtre zèle pour nôtre ſervice ne changera que de nom. . . Le pauvre Comte à des offres ſi géneLe pauvre Comte à des offres ſi géne-reux, refléchiſſant ſur la grandeur de ſes malheurs, & attendri en même tems par une ſi grande complaiſance, repondit au Roi, que l'excès de ſa mauvaiſe fortune ne lui permettoit pas d'abuſer des graces de Sa Majeſté : qu'il ne lui en reſtoit plus qu'une à lui demander, & qui étoit d'obtenir la permiſſion d'aller finir ſes jours dans un Coin de ſon Royaume. Le Roi lui repliqua, qu'il n'avoit pas lieu de s'abandonner ainſi: Le Comte lui ajouta, qu'il avoit été trop malheureux dans le Choix qu'il avoit fait dès ſa tendre jeuneſſe, en lui diſant deux mots de ſon Eſclavage, des ſes premieres campagnes en Hongrie; & qu'après avoir été expoſé malgré tout ce qu'il avoit pû faire pour le ſervice

de S. M. Imp. à perdre la vie de la maniere la plus deshonnorable (*) ; il n'avoit pû éviter de voir raier ſon nom du Catalogue des Nobles de l'Europe, & qu'on l'avoit obligé de jurer ſur le S. Evangile, qu'il ne porteroit jamais les armes ni contre l'Empereur, ni contre ſes alliés. (Quand on exigea de lui ce ſerment, ſur la place de Bregentz, il y avoit ordre à ſix Fuſiliers, qui tenoient l'arme bandé, de lui caſſer la tête en cas de refus.) Le Roi l'interrompoit ſur ſa delicateſſe, & lui dit : Croyez vous, Monſieur, être obligé par un tel ſerment ? A cette inſtance le Comte baiſſa les yeux, grande marque de ſa religion, quoiqu'il ne pût ignorer que pour la validité d'un ſerment, la premiere choſe requiſe eſt la liberté ; ſa delicateſſe alla juſqu'à ce point, de n'oſer accepter les offres de ce grand Roi, ſon bienfaiteur. Aſſûrément, il auroit été inutile d'en exiger un ſemblable du Comte de Bonneval, puiſque le deſir de la vengeance plus

(*) Il ne lui avoit manqué que cinq voix pour être decolé.

plus que la néceſſité de vivre l'a entraîné à cet excès de deſeſpoir, de trahir ſon honneur, & ſa réligion comme il a fait. Le Roi enfin voyant qu'il ne repondoit pas, acheva de le conſoler & de le combler de ſes graces; & lui laiſſa toute l'étenduë de ſon Royaume pour choix de ſa retraite.

Cette grace obtenuë, ſelon ſes ſouhaits, il jetta d'abord les yeux ſur les côtes de Provence; il n'y manque pas de petits endroits aſſés agréables, loin du grand monde, & tout propres à ſes deſſeins. La Cietat fût celui qu'il ſe choiſit préferablement à tout autre. Il y étoit à peuprès ſur le milieu entre Toulon & Marſeille, & même plus à portée de vaquer à ſes interêts domeſtiques. Le peuple de ce petit lieu n'a d'autre commerce, que celui de la pêche, c'eſt juſtement celui, qu'il deſiroit avoir pour reprendre le fil de ſes recherches ſur l'Hiſtoire naturelle. Nous l'allons voir devenir l'ami intime de tous ces bonnes gens, les accompaguer dans leurs barques, & partager

leurs fatigues. Il ſe procura d'abord une petite maiſon ſur le Rivage, avec un petit jardin, qu'il cultiva de ſes propres mains; un Valet de Chambre & deux femmes compoſoient ſa maiſon, ce n'étoit plus un équipage de cent chevaux à l'écurie, dont il s'agiſſoit ici, ni un nombreux Domeſtique; tout cela n'eſt qu'un embarras pour un Philoſophe. C'eſt là, dit-il, que je vis le Soleil à decouvert, *poſt nubila phœbus*, je le voyois naître le matin, je le voyois à midi ſans tache, & ſa retraite ſur le ſoir m'enſeignoit à l'imiter, je donnois au ſommeil le plus doux, mes inquietudes litteraires, dont neanmoins je ne me chargeois qu'autant, que je le voulois.

Tous les matins il étoit averti de ſe mettre en état; la barque l'attendoit au pas de ſe porte; quelques fois c'étoit pour l'accompagner à la viſite des côtes pour en prendre les directions, pour en obſerver les ſinuoſités, pour obſerver le fond de leurs eaux, & de quelle nature étoient les plantes, qui les couvroient.

Il

Il en faisoit tirer les terres, ou les sables, ou les autres materiaux, qui leur servoient de matrice ; il ne se donnoit point de coup de filet, qu'on n'en fit la decharge sous ses yeux. Quelques fois c'étoit pour le porter en haute Mer, à la grande pêche ; & comme, en certains endroits, il étoit difficile d'enlever avec les simples filets les materiaux du fond, on y suppléoit par des plongeurs. C'est de cette maniere qu'il decouvrit les plantes, que la Mer Mediterranée produit le long des Côtes de Provence & de Languedoc, & qu'il les distingua selon leurs differentes classes, de molles, de dures ou pierreuses, & de ligneuses, sous les noms qu'on leur a donné de Lithophitons, de Keratophitons, de Madrepores & semblables. Son assiduité à observer de près la Nature en ces sortes de productions lui merita la decouverte des fleurs, non seulement du corail, mais aussi de toutes les autres plantes de mer. Cette decouverte lui vint inopinement un jour, qu'il avoit mis dans un vase de verre

une branche de corail avec ſon pedicule & ſa baſe ; il vît ſortir de l'écorce certains petits boutons blancs , qui peu à peu s'élargiſſants, prenoient la forme de la tête d'un cloud de girofle; il examina le fait de plus près, & il apperçût que c'étoit le ſuc du corps de la plante, qui formé par le bitume de la Mer, couloit au deſſous de l'écorce, s'arrêtoit en certains reſervoirs , & s'y filtroit au travers des glandes, ou pour y faire une nouvelle pouſſe, ou pour y donner ſes fleurs & ſes ſemences. L'experience, qu'il en fit, & qu'il rëitera pluſieurs fois, lui enſeigna que la fleur, une fois épanoüie, perſiſtoit onze jours, attachée à ſon pedicule , & qu'après ce terme, elle tomboit au fond du Vaſe, pour y devenir le germe d'une autre plante; que la ſubſtance de ce germe étant glutineuſe, elle étoit diſpoſée à s'attacher à toute ſorte de corps. En effet il a trouvé par differents coups de filet, qu'elle s'étoit attachée à des pieces de fer, des ancres, des boulets, de canons , des cranes de têtes humaines,

nes, tombées dans le fond de la Mer, à des tests de pôts cassés, à du bois, qu'y avoient entrainé d'autres corps plus pésants, à des os de morts, & enfin à des plantes d'une autre espèce. Il decouvrit aussi pourquoi le corail se produit dans des Cavernes de Roc ou de Tufe, d'une maniere renversée; c'est-à-dire en allongeant ses branches vers le bas; & cela à cause que les petits boutons de semence au moment, qu'ils se detachent du corps de la plante, se trouvent portés ça & là par l'agitation des eaux jusqu'en la cavité de ces petits vuides de Rochers, & à cause de leur viscosité s'attachants à leurs voutes, s'y repandent à mesure qu'ils augmentent de matiere en suçant le bitume, qui contient en soi l'eau de la Mer, après cela par le poids de cette même matiere, qui les porte vers le bas, se divisent en differentes branches, lesquelles dans la suite des tems & des saisons se subdivisent en plusieurs rameaux. C'est là tout ce que ces sortes de plantes ont de commun avec les plantes de terre, étant d'ailleurs

fort

fort differentes dans la maniere de leur vegetation. La Botanique nous enſeigne que celles-ci ſe produiſent & reçoivent leur accroiſſement du ſuc nourricier, qui monte dans la plante de branche en branche par une circulation, qui porte la nourriture en toutes ſes parties. Mr. le Comte a reconnû, au contraire, que ces ſortes de plantes (corail ou madrepores) reçoivent leur accroiſſement par une dilatation du laict nourricier, qui dans le tems de ſon abondance, coule au deſſous de l'écorce, en ſe faiſant place au travers, pour y donner une ſemence au dehors, & en en reſervant une partie pour former une nouvelle couche ſur le corps de la plante; de façon que la vegetation des plantes pierreuſes ne ſe fait que par differentes couches de ſaiſons en ſaiſons, de la même façon que nous la voyons ſe faire pour la formation des coquilles. C'eſt d'une ſemblable decouverte, qu'il a principalement acquis l'éſtime du public. Mr. le Duc d'Orleans, bon connoiſſeur, comme tout le monde ſait, en faits de Phi-

Philoſophie, eut la complaiſance de l'en feliciter après avoir lui même tenté la même experience, dont le Comte lui en avoit donné la methode. Monſieur le Comte prétend que la couleur du corail ne lui eſt qu'accidentelle, du plus ou moins parvenu à ſa maturité. Il fit diverſes experiences ſur ces ſortes de plantes, par lesquelles il aſſigne une difference ſpecifique entre le corail & la coralline. Celle-ci auſſi bien que le Lithophiton donne des principes analytiques bien differents, outre la qualité de ſa ſubſtance, qui miſe à la flamme, ſe conſûme comme fait la corne de bœuf, tandis que celle du corail & des madrepores ſe calcine comme les pierres. Il reconnût en bon Botanique marin, l'uſage qu'on en peut faire dans la Pharmacie. Voilà à peuprès ce qu'il a pû ramaſſer d'obſervations ſur les plantes pierreuſes, qu'il a certainement pouſſé au delà de ce qu'en avoit fait aucun Philoſophe avant lui.

Il faiſoit dans d'autres pêches de ſemblables recherches ſur les plantes Mol-

les,

les, les Algues, les Mousses, les Eponges, les Ekines, les Oranges de Mer, les Alcions, qui ne manquoient pas de fournir matiere aux poëmes de nos anciens, dès les premiers siecles de la Philosophie. Quant aux plantes ligneuses, sa moisson n'ayant pas été trop abondante en ce genre de productions, il ne s'est attaché qu'aux corallines, qui se trouvent être de plusieurs espèces sous le nom de Keratophitons, comme nous le dirons ailleurs.

Mr. le Comte de l'analyse, qu'il tenta sur toutes ces sortes de plantes, voulut passer à la connoissance de la nature de leur suc nourricier; & comme il voyoit, que par exemple les Coraux ne la prenoient que de l'eau de la Mer, puisque ce n'étoit qu'accidentellement qu'ils étoient adherens sur le plan de quelqu'autre substance, & d'une maniere assez indifferente; il crût devoir faire des experiences sur la qualité de cette eau. Il reconnût d'abord par differentes experiences, que l'eau de Mer en avoit deux distinctes, savoir la saleu-

re,

re, & l'amertume. Ses experiences avoient la methode ſinthetique pour fondement. Il prit de l'eau pure de fontaine, la plus legere qu'il pût trouver, il y fondit du ſel & du bitume en telle quantité, qu'il ſuffiſoit pour la comparer à celle de mer, tant en peſanteur qu'en ſaleure, & qu'en amertume ; il en fit après comparaiſon avec de l'eau de Mer puiſée à differentes hauteurs du fond du baſſin, car il avoit reconnû, que celle du fond étoit differente en qualité de celle de la ſuperficie. Après cela il fit l'analyſe de l'eau de Mer par des diſtillations, il la depoüilla facilement de tout ſon ſel ; mais jamais il ne pût la desimpregner de la ſubſtance bitumineuſe qu'elle contient, & qui eſt ſi adherente à ſes particules, que cette qualité n'en augmente pas ſenſiblement le poids, d'où il conclud qu'il ſera toujours impoſſible de l'en delivrer. Il ne s'eſt pas contenté pour s'en aſſurer de la ſeule analyſe par l'alambic, il l'a éprouvé encore par la diſtillation ou percolation au travers de dix huit verres de ſable,

après

après l'avoir premierement purifié de ſon ſel, mais tout cela a été inutile. Voilà un argument, qui pourroit être oppoſé à l'opinion de ceux qui croient que les eaux de la Mer ſe communiquent par les pores de la terre au long & au large, pour aller fournir aux reſervoirs des fontaines, d'où prennent leurs ſources les rivieres & les fleuves, qui retournant dans la Mer produiſent cette circulation admirable, que ſemble favoriſer le texte ſacré. Nous avons dit qu'il s'étoit engagé dans une idée très vaſte ſur la ſtructure de la Terre; c'eſt ici où il fit des tentatives extraordinaires pour la remplir au moins en partie: Il ne s'agiſſoit pas moins que d'aller voir, au moins par conjectures, de quelle façon étoit conſtruit ce grand receptacle des eaux. Il faiſoit à certaines diſtances du rivage dans le continent de certaines couppes, en creuſant la Terre en differents endroits, pour reconnoître ſi les couches de Terre, d'Argile, de Sable, de Rochers &c. qui ſouvent ſervoient de baſe, continuoient juſ-

jusqu'en la mer sans interruption, & si les veines des fossiles, qui se rencontroient dans leurs interstices, avoient de longues diramations, c'est à quoi il emploioit quelques païsans de bonne volonté. Il creusa un jour entre autres de telle maniere près du Port Miou, qu'il trouva un écoulement d'eau souterrain, qui se dechargeoit dans la Mer, comme il le verifia bien-tôt auprès de ce Port, par la Sonde & par des Plongeurs, qui en rapporterent de l'eau douce. C'est d'un fait semblable qu'il infera que toutes les eaux, qui s'écoulent dans la Mer, ne paroissent pas toujours sur la superficie de la Terre, comme font les ruisseaux & les rivieres, & que cela depend de la position du terrain, de l'éloignement de leurs sources & de leurs reservoirs.

Les differentes couppes dans le terrain, à differentes distances du Rivage, lui donnerent toûjours la même position, ou le même alignement des Couches de Rochers, & à peuprès les mêmes interstices des unes aux autres. En

effet c'eſt ce que l'on reconnoit aſſez ſouvent dans les Carrieres, d'où l'on tire la pierre & le ſable; nous avons une preuve de cette verité par les puits que l'on creuſe dans la Ville de Laon en Picardie, cette Ville étant batie ſur une montagne detachée de tout côté, il faut conſiderablement creuſer au travers de differentes couches de terres & de rochers avant de trouver de l'eau, & ces couches de rochers ne ſont guère plus épais de dix à douze piés: Leurs interſtices n'étant pas toûjours de la même éſpèce de terre, & celle qui contient quelques veines d'eau étant la plus part de plâtre; il s'enſuit que cette eau douce eſt fort chargée, & de mauvais goût; d'où vient que ces peuples ſont obligés d'acheter de l'eau pour boire, que l'on va puiſer dans une fontaine éloignée d'un mille au deſſous de la montagne. C'eſt ſur ce fondement, que nôtre obſervateur a pû conjecturer quelque choſe ſur la ſtructure du Baſſin de la Mer, & ſur la ſaleure & l'amertume de ſes eaux, s'imaginant que l'une & l'au-

l'autre qualité procedoit des veines de fossiles, de bitûme, de sel, & semblables mineraux, dont les diramations s'écoulent le long des Couches, dont nous avons parlé, & qui aboutissent toutes dans ce grand receptacle, ou pour servir de base à son fond, ou pour soutenir ses Rivages.

Personne, que je sache, avant Mr. le Comte n'avoit pensé à cette sorte d'observations, sur l'alignement des couches de Rochers, qui se trouvent être selon son idée, à la solidité du globe terrestre, ce que sont les os à celle des animaux terrestres, & les arêtes dans les poissons. Cela se voit sensiblement dans les continents, car ces grandes chaines de montagnes ne peuvent ce semble avoir été placées de la main de Dieu, que pour en soutenir les terres; c'est ainsi que le long cours des Apennins, qui parcourent toute l'Italie d'un bout à l'autre, n'est disposé de la sorte que pour la soutenir entre les deux Mers qui l'environnent. Grandes merveilles, que l'Auteur de la Nature of-

fre aux yeux des hommes pour admirer sa Sagesse infinie!

C'est de semblables observations que Mr. le Comte composa son petit, mais precieux morceau de l'Histoire Phisique de la Mer, & qui fût imprimé en Hollande environ en même tems que le fût l'Ouvrage du Danube. Quoiqu'il l'eut dedié à l'Academie Royale des Sciences; il semble à voir les lettres que ces Messieurs lui adresserent à ce sujet, qu'ils ne fûrent pas trop contents de cet engagement; il me souvient même qu'il m'en lâcha deux mots, que l'on pouvoit interpreter sur le peu de satisfaction qu'il en avoit, à peuprès de la maniere que Mr. Bianchini se plaignoit à l'occasion d'un porte-lunette, dont on voit la figure dans les Tables Astronomiques de la Hire; cet instrument, qui étoit de l'invention de ce Prelat fût communiqué à l'Observatoire de Paris, & incontinent on le rendit public à son insçû. C'est là le motif de ses degoûts, peut-être en avoit-il quelque autre de plus de consequence, & dont il eut pleine

pleine ſatisfaction dans la ſuite par la reception que l'Academie lui fit au nombre de ſes Aſſociés honoraires.

Il ne faut pas être ſurpris, ſi les Philoſophes ſont ſenſibles ſur leurs decouvertes ; il en eſt de ces Meſſieurs comme des Conquerants, qui ont acquis des Provinces l'épée à la main, ils veulent juſqu'à un pouce de terre pour en definir les frontieres, autrement il ne faut point eſperer de paix. Si Mr. de Fontenelle prend la peine de jetter un coup d'oeil ſur ce petit trait de plûme, il ne manquera pas de penſer de moi, qui viens de relever de ſemblables bagatelles, ce qu'il a dit de Mr. Hartzoeker dans ſon éloge, que j'étois de mauvaiſe humeur, quand je touchai cet article : Il conviendra néanmoins, s'il lui plait, qu'il n'eſt pas moins deſagréable de ſe voir alterer ſes obſervations, & le fruit de ſes veilles, qu'il y a du plaiſir de les communiquer. Il aura la bonté de convenir encore, que quoiqu'il n'y ait qu'une verité dans la nature, Dieu n'a pas determiné que ce ſera le

 droit

droit d'un tel, ou d'un tel, d'une Academie, ou d'une autre préférablement à celle-là de la trouver; autrement le ſage ſe feroit mépris, lorsqu'il a dit que ſa recherche eſt accordée à tous les hommes, en la regardant comme la plus facheuſe de leurs occupations. Mais revenons à nôtre ſujet.

Voilà quels fûrent les engagements de Mr. le Comte pendant quatre ans, qu'il ſejourna en Provence; à l'exception de quelques mois de relâche, qu'il ſe donnoit; ſi l'on peut appeller relâche un autre genre d'étude, qu'il embraſſoit en toutes les occaſions, où il pouvoit conferer avec les ſavans; c'eſt pour ce motif, qu'il paſſa à Montpellier plus d'une fois: Il fût aggregé dans cette Academie, il aſſiſtoit à leurs conferences, il s'étoit attaché quelques uns de ſes confrères, & entre autre Mr. le Préſident Bon & Mr. Klapier étoient de ſes intimes. Le premier lui revela le projet, qu'il avoit formé d'étudier la nature ſur les inſectes; il lui dit même qu'un jour étant entré dans une de ſes

me-

metairies dans un lieu aſſez negligé, où il y avoit quantité de toiles d'Araignées, & qu'ayant voulû le traverſer dans l'obſcurité, il en trouva de ſi fortes, qu'il eut de la peine de s'en delivrer ; & comme il s'en étoit attaché pluſieurs lambeaux à ſon chapeau, il prit occaſion d'en examiner la ſubſtance, qu'il avoit trouvée tenace & glutineuſe. C'eſt ce qui lui donna la curioſité de chercher avec quelque attention & à pluſieurs repriſes les retraites de ces inſectes, & de ſe familiariſer avec eux en les retirant des trous de la muraille avec leurs enveloppes, qu'ils tirent de leurs entrailles de la maniere que le font les vers à ſoye ; & qu'enfin après s'être aperçû qu'elles ne paroiſſoient differer en rien de celles-ci, il avoit tenté d'en tirer un' éſpèce de ſoye, en ſuivant la même methode, ce qui lui avoit réuſſi parfaitement bien. Mr. Bon lui en fit voir, qui avoit pris le beau rouge d'écarlate; il lui dit même, que cette forte de ſoye étoit beaucoup plus abondante que l'autre ; mais qu'il falloit ſa-

voir distinguer l'éspèce d'Araignée qui la produit ; car, comme les insectes sont fort differents les uns des autres, leurs soyes ne sont pas de la même bonté. Il dit encore qu'il cherchoit le moyen de trouver une nourriture propre à les sustenter & à les multiplier, & que dès qu'il l'auroit trouvé, il ésperoit leur acquerir un peu de reputation dans le monde, en disant tant de bien, que l'aversion, que l'on a pour eux, puisse enfin ceder à l'éstime, qui s'ensuivra de leur utilité. C'est en ces sortes de conversations que Mr. Klapier lui decouvrit la methode, qu'il suivoit pour rendre universel le calcul d'une Eclipse Solaire, comme j'ai dit ailleurs. Je ne prétends pas diminuer ici la gloire du celebre Cassini de sa decouverte, je ne fais que rapporter ce que m'en a dit Mr. le Comte, de la maniere que je fais du rapport d'Eustache Manfreddi en faveur de ce grand Astronome; ce qu'il y a de vrai, c'est que j'en ai vû un Manuscript françois que Manfreddi eut la bonté de me communiquer il y a plus

plus de vingt ans : peut-être que Mr. Caſſini avoit oublié ſa langue, lorsqu'il ſe trouva engagé à en faire part à ſon Amy Italien, & qu'il ne pouvoit plus s'exprimer que dans le langage uſité parmi les peuples avec lesquels il ſe trouvoit engagé de vivre. Mr. le Comte étoit auſſi fort de la converſation de Mr. de Colbert, Evêque de Montpellier. Ce Prêlat étoit ſi fort attaché à ſa Théologie, qu'il exigeoit très ſouvent de ſes amis, qu'ils parlaſſent Theologien ; mais nôtre Comte ne ſe piquoit d'en ſavoir que ce qui lui convenoit en qualité de Chrêtien, & que l'on enſeigne dans les Cathechiſmes ; d'ailleurs cet Evêque n'étoit pas moins zèlé pour la conduite des ames confiées à ſes ſoins. En voici une petite preuve à l'occaſion du Comte ſon ami.

C'étoit un Samedi Saint que ce Seigneur alla pour faire viſite à l'Evêque, apparemment pour lui aller ſouhaiter les bonnes fêtes, ſelon l'uſage de l'Italie. (Cérémonie néanmoins qu'il regardoit comme très incommode) Il fût queſtion

de ſavoir en quelle Egliſe il deſtinoit de faire les Pâques ; on repondit, que ſelon ſa coûtume on les feroit chez les Capucins : Non, dit Mr. l'Evêque, vous le ferez, s'il vous plait, dans ma Cathedrale, vous devez cet exemple à mon peuple, qui a beſoin de celui d'un homme de vôtre qualité ; il n'y eut point de replique de la part du Comte, il fallut ſe rendre à la voix du Paſteur, où après avoir rempli ſes devoirs de pieté, il fallut paſſer le reſte de la journée avec ce ſage Prêlat, qui lui avoit donné la Communion de ſa propre main à la Meſſe ſolemnelle.

Mr. le Comte Marſigli avoit une vénération particuliere pour l'éloquent Evêque de Nimes, toutes les fois, qu'il paſſoit par cette Ville, il ne manquoit jamais de le viſiter ; c'étoit une conſolation pour lui que de connoître les grands hommes, celui-ci en étoit veritablement un, car c'étoit ſon merite ſeul, qui lui avoit acquis l'eſtime de toute la France. Mr. Flechier, comme l'on ſait, étoit du Comté d'Avi-

gnon,

gnon, il étoit passé à la Cour, où il avoit été fait Aumonier de la Reine, c'est en cet emploi qu'il se fit connoître, & c'est delà que le Roi le nomma à l'Evêché de Nimes. En effet il y a autant de gloire à un Prince de donner des emplois éclatants à des gens de mérite, que ceux-ci reçoivent de consolation de voir agréer leurs soins : C'est donc par cette vénération, dont étoit penetré Mr. le Comte que peu d'années après qu'il fût de retour en Italie, le Pape Clément XII. lui disant un jour avec quelque confiance, qu'il souhaiteroit avoir en mains quelque sujet du Comté à pouvoir lui donner le Bonnet de Cardinal, vû qu'il y avoit plus d'un siecle que le sacré Collège n'en avoit eu de cette Nation, Mr. le Comte ne manqua pas de saisir l'occasion pour parler en faveur de ce Prêlat. Le Pape convint de son mérite, & même qu'un autre n'en rempliroit mieux la dignité; mais qu'il y avoit long-tems que Mr. de Nimes n'étoit plus sujet du St. Siége; & qu'en consequence il ne passeroit pas pour un Car-

Cardinal Avignonois ; c'eſt ainſi que très ſouvent le merite le plus diſtingué demeure en arrière pour ne rien prendre ſur les raiſons d'Etat.

Mr. le Comte avoit de grands amis dans le Parlement d'Aix , la Nobleſſe de cette Capitale de Provence eſt très polie, & ne ſe reſſent nullement du ſiecle de Henri IV. dont il ſe plaignoit, à ce que l'on dit ; on y aime fort l'Etranger. Mr. le Comte Pioſſasque , Général de l'Empereur , qui y ſejourna par ordre du Roi après la Bataille de Malplaquet , & qui fût pris en Mer , portant la nouvelle de cette victoire à Charles III. qui étoit à Barcelonne , m'a aſſuré qu'il avoit toujours regrété la Compagnie de ces Parlementaires ; c'eſt ce que confirmoit auſſi Mr. le Comte Marſigli de la maniere ſuivante : Le rendez-vous au tems , que j'y étois , ſe faiſoit chez Mr. l'Intendant de la Province , un jour entr'autres on me demanda , comment je paſſois le tems avec les pécheurs de la Ciotat : à remplir un ſyſtême , repondis-je , ſur l'Hi-

ſtoire

ſtoire Naturelle. Le projet ayant ſurpris l'aſſemblée,principalement à cauſe de l'endroit où j'étois privé du commerce des Gens de Lettres, & plus encore de Bibliotheque: C'eſt une disgrace en effet, repliquai-je; mais en échange je joüis d'une tranquillité admirable, & de toute l'étenduë de mes reflexions. Mr. le Comte ne s'apperçût pas alors du but de cette demande, ce ne fût qu'à ſon retour en ſa ſolitude, qu'il en éprouva la politeſſe & la généroſité, deux Mulets y avoient porté de la part du premier Préſident quantité de livres, qui traitoient de cette matiere; je ne pûs y repondre, me continua-t-il de dire, que par des foibles expreſſions de reconnoiſſançe, ma condition de ſolitaire & d'homme privé ne me fourniſſoit rien de mieux, mais des manieres ſi gracieuſes ne ſortiront jamais de ma memoire, je ne manquois pas à mon depart pour l'Italie de renvoyer ce riche Thréſor, qu'on avoit bien voulû me confier, à celui, à qui il appartenoit.

Il

Il visitoit de fois à autre toutes les Villes du voisinage pour servir de vacance à ses occupations litteraires, Arles, Avignon, Toulon & Marseille formoient sa Gallerie. Il s'étoit retiré en cette derniere pendant le siége de Toulon à dessein d'éviter la rencontre des Anglois, qui occuppoient toutes ces Côtes. Son séjour n'y fût pas inutile au Conseil, où l'on prit son avis: Il s'agissoit de savoir quel parti il falloit prendre au cas que Toulon vint au pouvoir du Duc de Savoye. On fit une perquisition exacte de l'état des Forts & des Fortifications de la Ville, des provisions, des munitions, & enfin du nombre des Soldats de la Garnison. Cela fait Mr. le Comte en deduisit que le plus sûr étoit de prévenir l'Ennemi, & de lui porter les clefs. Cet avis fût approuvé de la Cour dès qu'elle fût informée de l'état pitoiable des choses. Ce qui est à noter ici, c'est que peu de tems auparavant les Ennemis du Comte avoient fait insinüer auprès du Ministre que le Comte Marsigli sous le specieux pré-

prétexte de la pêche & de solitude, ne manquoit pas de faire d'exactes observations sur les Côtes de Provence pour les communiquer aux Ennemis, dans l'ésperance de rentrer en grace de S. M. Imp. Le cas n'étoit pas mal imaginé, car cet avis n'avoit précédé la descente des alliés dans la Provence, que de quelques semaines. Le Roi rejetta d'abord cette insinuation ridicule, mais comme en fait de guerre l'on ne doit rien negliger, le Ministre en écrivit deux mots à l'Intendant. Mr. de Baville étoit à table en bonne compagnie avec le Comte, la Lettre fût lüe & communiquée en secret de main en main; & comme les regards reciproques s'arrêtoient à l'envie sur lui, & qu'une certaine joye étoit repanduë sur les visages, il demanda en grace, qu'on lui fit part du sujet. Il est juste, Monsieur, dit alors l'Intendant, puisque cette lettre vous regarde en particulier, & qu'elle contient vôtre éloge & la malice de vos ennemis. Le Comte ne s'attendoit pas à son contenu, il

ne

ne pût se contenir sur l'impudence qu'ils faisoient paroître, jaloux du repos dont il joüissoit sous la protection d'un grand Roi. Ils osoient encore pousser leur persécution jusques dans son Royaume & sous ses yeux, en le faisant passer pour le plus ingrat de tous les hommes, car c'étoit là où tendoient leurs insinuations. Il se trouva là un digne Prêlat, (*) que Dieu a fait naître pour le bien de l'Europe, & pour la gloire de la France, qui le consola par ces paroles: Vous êtes heureux, Monsieur, d'être persecuté de la sorte, c'est une marque évidente de vôtre probité, de vôtre innocence, & de vôtre merite; c'est envain qu'on tente à ternir la premiere de ces qualités, vos actions & vôtre conduite depuis trois ans, ou dans vôtre solitude, ou dans la conversation de ce qu'il y a de plus distingué dans nôtre Province, parleront toûjours en vôtre faveur; la seconde est un reproche continuel du tort qu'on vous a fait; il est de-

(*) L'Evêque de Frejus, Cardinal de Fleury.

de plus manifeste par vos merites bien connus dans toute l'Europe, qu'on en appréhende les suites. Tranquillisez-vous donc, & soyez persuadé qu'il n'est personne ici, qui ne soit de mon sentiment. Mr. de Baville dit galamment, qu'il se chargeoit volontiers de la commission, que lui donnoit Mr. de Pontchartrin; & qu'il en rendroit bon compte.

Le Marêchal de Tessé parût à l'entrée de la Provence avec 12. à 15. mille hommes, & la Terreur panique, qui s'étoit emparée de tous les Provenceaux, se jetta dans les Troupes des Alliés, l'on abandonna au plus vite le petit poulet lardé sur la Broche, (termes dont s'étoit servi le Duc de Savoye pour exprimer la Forteresse de Toulon, à cause qu'elle avoit une abondante Artillerie) & l'on chercha le salut dans une retraite précipitée. Le Marêchal ne s'avança pas plus-tôt, qu'il ne falloit pour donner le tems aux Alliés de repasser le Var, & à l'Artillerie de se rembarquer sur les Vaisseaux Anglois;

c'eſt au moins ce dont on étoit convenu. La Reine Anne témoigna beaucoup de chagrin de la lenteur du Siége, qui avoit obligé ſes Troupes à le lever ; les mécontens des Cevenes fruſtrés de leur éſperance ne marchanderent pas plus long-tems à demander pardon au Roi, & de ſe rendre à leurs devoirs.

Voici une avanture ſinguliere, qu'il eut en ſon ſéjour de Marſeille, & qui fait bien connoître la bonté de ſon Naturel. Un jour que je me promenois, (c'eſt lui même qui parle dans un imprimé, qu'il fit deux ans avant ſa mort) dans les ruës de Marſeille, il parut devant moi un Eſclave Turc portant ſa chaine, & dont la figure étoit audeſſus de l'ordinaire ; je le reconnus d'abord pour être un nommé Aſſan de Boſnie, proche parent des Maîtres que j'avois eu dans mon Eſclavage : Cet homme n'avoit point d'autre emploi, que de les ſervir dans le domeſtique, & c'étoit juſtement en lui qu'on avoit confié ma Garde ; Il avoit donc le ſoin de me relacher le matin pour le travail ; & le

ſoir

ſoir d'arreter ma chaine au pilier, qu'on avoit planté au milieu de ma chambre: il étoït rare qu'il me perdit de vüe pendant le jour, & la nuit il ſavoit à quoi s'en tenir. Dès qu'il m'eut reconnû de ſon côté, nous vinmes à la rencontre l'un de l'autre, & nous nous embraſſâmes: Il paroiſſoit honteux de ſe voir à ſon tour chargé de chaines au ſervice des Galères de France; il me dit qu'il avoit été fait éſclave avec ſa femme par les Croates de Segno, ſujets de S. M. Imp. que des Marchands l'avoient amené à Genes, & que là il avoit été vendû pour Marſeille, & ſa femme pour Sainte Marie ſur les Rivages de l'Eſpagne, à la vüe de Cadix, d'où elle avoit été delivrée par les Anglois, qui y avoient fait une deſcente, & qu'elle ſe trouvoit actuellement à Alger en ſureté. A peine eut il fini de parler que tout-à-coup il ſe jetta à mes genoux en préſence de tout le monde, & me demanda pardon de tous les mauvais traitemens, qu'il m'avoit fait, aprehendant que je n'uſaſſe de vengeance

envers lui. Ce pauvre miserable emploioit les expressions les plus touchantes pour implorer ma pitié ; à quoi je repondis, que s'il avoit eu le sort de me mettre tous les soirs les fers aux piés durant mon esclavage de Rama, je me sentois obligé par le devoir, que m'inspire ma Réligion, de tout emploier, pour obtenir celui de le delivrer de ceux dont je le voyois chargé, & de le réünir avec sa femme à Alger, où il venoit de me dire qu'elle étoit selon les avis, qu'il reçevoit par les Barques, qui alloient continuellement sur les Côtes de Barbarie, & qui en revenoient à Marseille. J'écrivis en effet incontinent à Mr. de Pontchartrin, qui ne manqua pas de faire le recit de cette avanture à S. M. Le Roi non seulement lui accorda la liberté selon mes souhaits, mais m'en fit expedier sur le champ la Patente. Rien ne manqua au bonheur de ce pauvre homme, car à peine recouvra-t-il sa liberté que je lui trouvai place dans un Vaisseau, qui à l'heure même levoit l'ancre pour Alger. Je le pourvûs du nécessaire pour

son

ſon voyage, & le recommandai particulierement au Capitaine. Quelque tems après je reçûs de ſes nouvelles, ſa lettre étoit accompagnée d'un petit préſent, qu'il me faiſoit avec des expreſſions les plus vives de reconnoiſſance: Il me diſoit entre autres choſes, que le Bacha avoit ſi fort agréé ma généroſité, que ſur le champ il avoit rendû la liberté à une quantité de Chrêtiens, qui avoient été pris à Durano par ſes Corſaires. Son préſent conſiſtoit en un mouchoir de mouſſeline broché d'or, & un petit ſac de datles.

Quatre ans s'étoient à peuprès écoulés, que Mr. le Comte ne s'en étoit presque point aperçû, tant étoit grande la douceur qu'il goutoit dans ce genre de vie. L'Europe étoit en feu plus que jamais, & à peine en ſentoit-il l'ardeur, tandis que ſes études faiſoient ſes delices non moins que ſes occupations. Jours heureux pour lui, s'ils avoient toujours duré! mais dont la memoire, qu'il en conſerva depuis, lui cauſoit le plus grand regret. Dieu ne permet

pas en effet, que l'homme joüisse d'une paix continuelle ; il veut qu'il s'éleve de tems en tems vers lui pour le reconnoître auteur de la felicité ; c'est pour cela qu'il mêle l'amertume avec la douceur, le trouble & l'adversité avec la tranquillité & le bonheur. Nous avons vû jusqu'ici que la vie de ce grand homme en est un assemblage ; nous l'allons voir rentrer dans le grand monde malgré lui, avoir en main le choix des plus grands honneurs, & partout assujeti aux plus grands deplaisirs.

L'Année 1708. vit naître une mesintelligence entre Rome & Vienne, qui prit son origine dans les prétentions de l'Empereur Joseph sur les états de l'Eglise. Les Ferrarois & les Boulonnois avoient été taxés dès l'année précédente, où les François avoient entierement évacué l'Italie, à certaines contributions pour l'entretien de ses Troupes. Il alla plus loin encore cette année ici de 1708. il voulût y comprendre la Romagne, en demandant au St. Pere les quartiers d'hiver dans ses dependances : Ce-

lui

lui-ci ſurpris de la nouveauté du fait, & contre tout droit, envoya au Prince Eugene le Cardinal Grimani, celui-là même, qui fût fait dans la ſuite Vice-Roi à Naples par le même Empereur. Il ne s'étoit pas mal adreſſé, comme on voit, mais la deputation n'eut point de ſuccès. Le Pontife s'en plaignit hautement à Joſeph & ſur tout des violences, que ſon Général excerçoit contre des peuples libres, & ſur lesquels il n'avoit aucune autorité, ſurpris qu'il étoit que les maux, qu'ils ſouffroient, leur venoient de la part d'un Prince Catholique Romain, & encore plus du peu de cas, qu'il avoit parû faire des rémontrances du Cardinal ſon Deputé, & qu'enfin il avoit ſuppléé aux redreſſemens qu'il en attendoit, par de vains compliments, qui n'aboutiſſoient à rien & par des excuſes ſpecieuſes extorquées de la néceſſité, où il étoit de chaſſer de l'Italie les Ennemis de S. M., tandis que la France étoit prealablement convenue de les retirer, comme elle fit. La lettre du Pape étoit conçue en des

termes dignes d'un si grand homme, qui étoit pénétré de la dignité à laquelle Dieu l'avoit élevé pour le Gouvernement de son Eglise en qualité de Pere commun des fideles; certains beaux Esprits n'ont pas manqué de la vouloir gloser, en disant qu'il sembloit traiter l'Empereur d'égal à égal; je ne trouve pas pour moi qui suis du rite Romain qu'il y eut une si grande disproportion. Je suis même persuadé que ce ne fût pas là le sujet du mécontentement de ce Prince; car après tout il professoit la même foi, & regardoit le Pontife de Rome comme le Vicaire de Jesus Christ en terre. Or cela supposé voici la teneur de ce Bref.

Bref du Pape Clement XI. à l'Empereur Joseph.

Nous avons de plus envoyé, disoit-il dans ce Bref Apostolique, nos lettres sur ce sujet au Prince Eugene, dans lesquelles nous lui avons serieusement représenté la sensible douleur qui nous

nous caufent des attentats de cette nature, commis par un Général Catholique Romain, au mépris & au préjudice de l'Eglife ; mais au lieu de pourvoir à nos remontrances, nous n'avons reçû de lui que de vains complimens & de vaines excufes, fondées fur la prétenduë néceffité de chaffer les Ennemis de Vôtre Majefté, mais qui en effet n'eft qu'un pur prétexte ; car enfin, outre que préfentement il n'y a point de Soldats François en nôtre païs, & que peut-être il n'y reviendra point, quelle néceffité peut-on fuppofer qu'il y ait à piller le bien d'autrui, à faire tort aux Innocens, à tourmenter les amis, & à renverfer la libre & fouveraine Jurisdiction Pontificale, en un mot à pêcher contre Dieu & l'Eglife? (c'eft ce que porte la Bulle in *Cena Domini*) Cependant nous reçevons journellement Couriers fur Couriers, avec avis que le dommage, que l'on fait à nos fujets, augmente, & ce qui eft tout-à-fait infupportable & jufqu'à préfent inoüi, c'eft que la hardieffe de quelques Géné-

raux eſt allée au point de n'avoir pas honte de demander à nos Legats de Ferrare & de Boulogne des quartiers d'hiver pour les Troupes, & des contributions par mois pour leur entretien; ayant déjà envoyé par avance des Régiments entiers ſur nos terres, qui en ruinent les habitans; c'eſt pour ces raiſons que ne pouvant plus long-tems garder le ſilence ni differer le ſecours néceſſaire, que nous devons à nos ſujets dans le temporel, nous nous ſommes reſolu d'en porter nos plaintes à Vôtre Majeſté Impériale, dont nous avons une pleine connoiſſance de la pieté qu'elle a heritée de ſes illuſtres Ancêtres, & qu'elle a pratiqué dès le berceau. Nous le faiſons avec un eſprit paternel, & en même tems avec la liberté, qui convient à un fidele Prètre de Dieu, encouragé par la haute éſtime que vous avez pour le St. Siége, laquelle produit en nous une entiere confiance pour vous exhorter affectueuſement au nom du fils unique de Dieu, dont nous occupons la place ſur la Terre, que vous laiſ-

laiſſiez en paix l'Etat Eccléſiaſtique, qui eſt le patrimoine de St. Pierre le Chef des Apôtres, & que vous ne permettiez pas que la Ste. Egliſe Romaine, qui n'eſt point éſclave, mais libre, ſouffre aucune atteinte ſur ſes droits & libertés par vos gens de guerre, perſuadés que nous ſommes, que leurs profanes attentats & leurs pervers deſſeins ſont entierement oppoſés aux pieux ſentimens de V. M. I.

Je ne prétends pas entreprendre ici l'apologie de ce Bref Apoſtolique, il ne m'appartient pas de le faire, mais je ſuis perſuadé, qu'il n'eſt perſonne raiſonnable dans toute la Chrêtienté, je ne dis pas du rite Romain, mais de tout autre, qui ſera informé de ſes maximes, qui puiſſe y trouver la moindre marque de temerité, comme le ſembloient inſinuer ces prétendus beaux eſprits; & par conſequent ſi l'Empereur ne trouva pas à propos de ſe rendre aux inſtances du Pape, ce fût auſſi ce qui engagea la Cour de Rome de tenter de reſiſter à la violence, dont les Troupes Impériales la menaçoient. Ce ne fût donc pas pour faire la guerre à l'Empereur, que

que l'on resolut dans les congrégations des Cardinaux d'assembler des Troupes, & de leur donner un Général. Le dessein étoit de garder les frontieres, & d'empêcher que les Impériaux n'entrassent impunément dans l'Etat Ecclésiastique. Si les efforts, que l'on fit, ne repondirent pas entierement à la fin qu'on s'étoit proposé, c'est Dieu qui l'a voulû ainsi. Voilà toute la reponçe qu'on peut attendre; mais voyons en les moyens, selon que le demande le sujet, que je traite.

CHAPITRE SECOND.

Emplois & Honneurs que Mr. le Comte Marsigli eut de la main du Pape Clément XI.

ON avoit ordonné la levée de Troupes dans toutes les dependances du St. Siege, qui devoient former un Corps de 30000. hommes, chaque Province devoit contribuer selon son

ſon pouvoir, pluſieurs grands Seigneurs ſujets firent des Régiments, s'il manquoit des Officiers, l'on en prenoit de toutes les Nations. Ainſi il y avoit des Eſpagnols, des François, des Anglois, & des Allemands mêmes, ſans parler de toutes les parties d'Italie. Avignon entre autres étoit taxé à deux Bataillons, le Colonel étoit un nommé le Blanc Gentilhomme du Comtat, fort bon ſoldat & honette homme, on lui doit cet aveu public, pour l'avoir bien merité en cette conjoncture.

Les deux Bataillons étoient ſans contredit ce qu'il y avoit de meilleur dans cette Armée formée à la hâte; ils étoient compoſés des Deſerteurs François, ou d'Avignonois qui avoient ſervi, de façon qu'ils pouvoient paſſer pour un vieux corps; il n'en n'étoit pas ainſi des autres. Les Arſenaux ne pouvant fournir à cet armement imprévû, on fit beaucoup de depenſe, qui n'aboutit à rien. Il y avoit néanmoins outre les Avignonois quelques Régimens de Cavalerie, qui n'étoient pas à mépriſer, une couple

de

campagnes les auroient fait eſtimer d'avantage ; mais avant d'aller plus loin dans ma narration, nous n'avons pas encore de Général pour mettre à leur tête, ni pour les diriger.

Le Pontife en fit demander un au Roi de France, (c'eſt ce que je tiens du Comte Marſigli.) Ce Prince y conſentit ſous condition, qu'il l'envoyeroit accompagné d'un Corps de dix mille hommes ; c'eſt tout ce qu'il pouvoit offrir alors, vû les grands engagemens, dans lesquels il ſe trouvoit en Flandre, en Allemagne, en Eſpagne, & pour garder ſes Frontieres du côté de Piemont. Car cette Campagne là fût une des plus funeſtes à la France, qu'il y eut en cette cruelle guerre; mais la Cour de Rome, qui n'avoit pour but que de s'oppoſer à la violence, dont on menaçoit ſes terres, ſe tenant ſur une deffenſive honétte & irreprochable, ne jugea pas à propos d'accepter de ſemblables offres, quand ce n'auroit été que pour éviter le reproche d'avoir contracté une alliance contre la Maiſon d'Autriche, ce qui auroit

parû

parû un crime, ſur tout en Italie. L'inſtance fût faite de ſa part à Sa Majeſté, pour un Général ſans Troupes. En effet à quel Prince de l'Europe pouvoit-on s'addreſſer? Le Roi ſe voyant preſſé, & ne voulant pas d'ailleurs lui envoyer aucun de ſes Généraux, repondit, qu'elle avoit ce qu'elle demandoit ſans rien emprunter & ſans ſortir de ſes états. En un mot, qu'il ne connoiſſoit point de Général plus experimenté que le Comte Marſigli ſon ſujet, & qui ſe trouvoit actuellement dans ſon Royaume, qu'au reſte il repondit pour ſon zèle & pour ſa fidelité. Le Pape l'accepta volontiers de la main du Roi, & pour temoignage qu'il l'agréoit, il lui en fit expedier le Bref par le Secrétaire d'Etat, le Cardinal Paolucci; ce Bref fût envoyé à la Cour de France, afin que le Roi le fit remettre au Général élu.

Mr. le Comte étoit pour lors à Marſeille lorſque le Courrier lui vint de la part du Roi; l'on ne peut exprimer le deplaiſir, qu'il eut à l'ouverture du plis

qui

qui renfermoit ce Bref, combien de reflexions desagréables ne se présenterent pas en foule à son esprit en une telle conjoncture; il s'y donna quelque tems, mais comme il n'y en avoit point à perdre, il se transporta chez Mr. de Baville, son bon ami, pour prendre son conseil. Il trouva ce Seigneur, qui se disposoit à se mettre à Table en bonne compagnie; on l'y retint; ce fût là où la nouvelle se rendit publique, & où Mr. le Comte reçût les compliments d'un Emploi, qui sembloit lui devoir faire tant d'honneur: C'est ici où Bonneval auroit triomphé, s'il avoit été destiné à servir contre les Allemands, comme c'étoit nôtre Comte après un semblable malheur, & peut-être aussi peu merité. La joye étoit universelle dans cette gracieuse compagnie, mais il n'y avoit que Mr. de Marsigli, qui paroissoit peu touché de ces felicitations, il étoit au contraire sur le point de n'en pas accepter l'engagement, lorsque le sage Prélat, dont j'ai parlé ci-dessus, qui étoit de la fête, voyant l'irresolution,

tion, ou pour mieux dire le refus qu'il en alloit faire, lui tint ce discours: Y avez vous bien pensé, Monsieur, de desobliger tout à la fois & le Pape vôtre maître, & le Roi vôtre bienfaiteur? Ha, Monsieur, repondit le Comte, mes présentiments ne repondent nullement, au succès que j'aurois lieu d'esperer en d'autres circonstances; on me présente le commandement d'une Armée, qui n'a jamais vû le feu, sans discipline, & dont peut-être je n'aurois pas la direction, ni le tems de la dresser, quand même on me l'accorderoit. Monsieur, lui repliqua l'Evêque, vous ajouterez un nouveau sacrifice à vos inclinations & à vôtre solitude, j'en conviens, mais que savez vous ce que Dieu demande de vous? Vous ne pouvez pas vous refuser à vôtre Patrie, c'est elle qui a besoin de vous. Allez, Monsieur, ne balancez pas; ressouvenez vous que c'est le Roi, qui vous a menagé cet honneur à la honte de vos Ennemis.

Voilà la substance des reflexions que ce Seigneur mit devant les yeux du

Comte, & qui ne manquerent pas de le perſuader à ſe rendre au plûtôt en Italie. Il fit ſa route par la Suiſſe, & les Etats des dependances de Veniſe pour ne point toucher ceux de l'Empereur ; il tira un mauvais augure d'une route ſi penible pour la ſuite de cette entrepriſe ; c'eſt que dès le premier jour qu'il prit la poſte juſqu'à celui, auquel il entra dans le Ferrarois , la pluie ne l'abandonna pas d'une heure en vingt quatre ; il avoit écrit au premier Miniſtre pour demander au Roi la continuation de ſa grace, & de ſa protection : les réponçes, qu'il en eut de la part de Sa Majeſté, fûrent de plus conſolantes , il donna part de ſa promotion à pluſieurs Seigneurs de la Cour de France, & aux Généraux de ſes Armées : On voit parmi ſes papiers une reponçe fort gracieuſe de Mr. de Villars, qui étoit deſtiné pour couvrir le Dauphiné. Cette Lettre contenoit en ſubſtance, qu'il éſperoit, tandis que les Ennemis ſeroient occupés à faire des ſiéges ſur les Frontières de cette Province , que le Roi lui avoit don-

donné en garde, de le joindre avec un corps de Troupes par la Suiſſe, la Valteline, &c. & qu'ils auroient lieu de tailler bien des croupieres aux ennemis de ſa Sainteté. L'on ne peut pas nier que ce ne ſoit là le ſtile de ce Marêchal, quant à la lettre elle eſt toute de ſa main. Il reçût des lettres de congratulation de pluſieurs Princes de l'Europe, & entre autres du Grand Duc Coſme III. penultieme de la Maiſon de Medicis, & du Duc de Parme François, penultieme auſſi de la Maiſon Farneſe.

Dès qu'il fût arrivé à Rome, & qu'il eut pris ſes ordres de la bouche de ſa Sainteté, il ne perdit point de tems à exécuter ſes commiſſions. On envoya deux Galères à Marſeille pour embarquer les deux Bataillons Avignonois, qui ne partirent pas ſans avoir fait leur parade ſur la place du Palais Pontifical, & reçû la Benediction de la main de l'Archevêque, qui vint la Mître en tête & la croſſe à la main la leur donner ſur le parvis de ſa Cathedrale. Ce digne Paſteur étoit Piemontois de nation

de la Maiſon des Gontieris de Cabaillac, digne Paſteur, dis-je, pour s'être depouillé deux fois de ſa propre ſubſtance par la vente de ſes ammeublements, & de gros emprunts ſur ſon patrimoine pour alimenter ſon peuple l'année ſuivante de 1709., & au tems de la peſte qui de Marſeille ſe repandit dans toute la Provence, & penêtra juſqu'au delà du Comtât d'Avignon dans le Languedoc. La diſette de 1709. fût ſi grande dans Avignon & par un accident ſi imprévû, que je puis bien faire ici une petite digreſſion pour en dire deux mots. J'en parle comme témoin oculaire. L'année 1708. avoit donné une recolte très abondante en bleds & en vins. Le Vice-Legat de la Maiſon Doria crût faire un grand coup que d'envoyer à Génes ſa Patrie autant de grains qu'il pourroit. Il obtint la permiſſion même de la Cour de le ſortir du Comtât pour cet effet, mais il n'avoit pas declaré toutes ſes intentions, car on penetra bientôt, que de Génes on devoit l'embarquer pour Barcellone, où étoit pour lors Charles III.

Tout

Tout le monde ſçait quel affreux hiver fût celui de l'année 1709. nulle partie de l'Europe ne s'en reſſentit d'avantage que le Comtât d'Avignon, & que la partie de la Provence, qui eſt aux environs de la Durance ; la diſette du pain parût tout-à-coup ; le Vice-Legat n'oſoit parler, il connoiſſoit ſon imprudence, & pour ſurcroit de malheur il parût un ordre de la Cour de France, qui defendoit ſous peine de la vie de tranſporter dans le Comtât un ſeul grain ou un ſeul morceau de pain. Le pauvre peuple étoit dans la derniere deſolation, l'on commença à former un ſeul Magazin de tous les grains de la Ville, & a nommer deux ou trois Boulangers pour le pain, on le diſtribuoit par tête, une livre pour le Bourgeois Chrêtien & une demi-livre pour le Juif. On en fit autant à la Campagne. Pendant ce tems-là le Vice-Legat envoya un ordre poſitif ſous peine de la vie à tous les ſujets du Comtât, non ſeulement de manifeſter ce qu'il y auroit de grain chez les proprietaires dans les Villes, Bourgs, & Vil-

lages ; mais de le porter encore jusqu'en la Capitale. Il ſe trouva une petite Ville (Caderouſſe) qui ne jugea pas à propos de s'expoſer à mourir de faim pour reparer la faute du Gouverneur, (c'eſt en ce ſens qu'on s'expliqua.) La menace fût bientôt ſuivie de l'execution la plus ſevere : On ramaſſa autant de monde que l'on pût , à 40. ſols par tête & par jour, aux fraix de ce petit peuple , l'on y joignit les Soldats Avignonois deſtinés à la Garde des Portes de la Ville , on les accompagna de quelques pieces de Canon , deux ou trois Chariots chargez de gibets pour punir les deſobeiſſants : Cette petite Armée partit , inveſtit la place , fit le ſiége , abatit un pan des murailles de ce lieu, & la farce tragique finit par une douzaine des principaux Habitans , qui fûrent pendus ſans remiſſion. La nouvelle en vint à la Cour de Rome , il n'y avoit rien à dire , le Gouverneur avoit ſoutenû ſon autorité ; mais Mr. Doria auroit vecu mille ans, & le Pape Clément XI. autant, qu'il n'auroit pas fait grand pro-

progrès dans la Prêlature, il eſt néanmoins mort Cardinal & Evêque de Benevent ; mais ce n'a été que par la promotion de Benoit XIII. Si ce Prêlat en agit avec tant d'imprudence en qualité de Gouverneur d'une des dependances du St. Siege, enclavée dans le cœur de la France, il ſçût reparer ſa faute dans la ſuite par ſon zèle pour le ſervice de la Cour de Rome, & il eſt probable que le jeune Prêlat, neveu de celui-là, ne manquera pas d'ajouter beaucoup au zèle & au merite de ſon oncle. Il faut lui rendre cette juſtice, & c'eſt ce que fait auſſi le peuple de Boulogne, où il a été Vice-Legat avec un applaudiſſement univerſel, & n'en eſt ſorti qu'avec regret de tous les gens de lettres, qui le frequentoient pendant ſon ſéjour.

Ce fût donc en cette rencontre de miſére publique, où Mr. de Gontieri, vrai Paſteur du peuple de Dieu, commis à ſa vigilance, fit connoître qu'il étoit tel, que Jeſus Chriſt le deſigne, *Qui dat animam pro ovibus.* Il ſe de-

pouilla pour vêtir la nudité de son peuple, il se priva d'un morceau de pain pour nourrir ces pauvres affamés ; & enfin il se prêta en tout ce qu'il pût pour consoler ces affligés. C'est encore ce qu'il fit quelques années après, comme nous avons dit à l'occasion de la peste. Mais revenons à Rome.

On avoit battu la Caisse en toutes les Villes des dependances du St. Siége, le Rendez-vous étoit la Capitale. Rome en moins de rien vît paroître sur sa place de Termini un corps de 15. à 18000. hommes dans une revüe générale, où le Pape Clément XI. vint en personne, accompagné de Paolucci, son Premier Ministre, des autres Cardinaux & de toute la Prêlature; on fit faire l'exercice aux Troupes. Le mal étoit que la plus part de ce corps n'avoit point encore des armes. On les avoit ordonné à Bresse, mais il sembloit qu'on l'eût fait exprès ; car ces armes ne vinrent qu'après l'accord passé entre la Cour de Rome & celle de Vienne. On fit donc cet exercice ou cette parade le mieux

que

que l'on pût ; il se passa une petite scene assez risible dans le tems qu'on étoit occupé à cette fonction : La curiosité de voir dans Rome une Armée Papale, y avoit attiré une foule de monde ; la place est grande, mais eut-elle été six fois plus spacieuse elle n'auroit pas encore suffit : Il arriva donc, que comme les yeux étoient tous tournés sur les corps qui marchoient en revüe devant le Pape, qu'ils se jetterent tout-à-coup sur un Casin, qui étoit au fond de cette place, c'étoit des volets de fenêtres qu'une demi douzaine de gens à livrée fermoient avec violence, qui causoient ce bruit inopiné, chacun voulut savoir ce que cela signifioit ; l'on sçût bientôt que c'étoit une Eminence qui ne vouloit point être de la partie, & qui pour ne point entendre le bruit des instruments de guerre, avoit fait non seulement serrer toutes les avenües par où l'air agité pouvoit s'introduire dans sa cellule, mais encore s'étoit fourré dans les oreilles une quantité de Coton : On dit qu'il s'étoit exilé volontairement dès les pre-

miers jours de la création de Clément XI. & qu'il avoit choisi pour le lieu de son éxil la Ville Montalte, qui est justement située en cet endroit-là, & qui occupe un grand vuide entre la Chartreuse de Rome & la Basilique de Sainte Marie Majeure. En effet sa resolution, qui passa pour un excès de folie, persista jusqu'à la fin de ses jours, c'est-à-dire près d'une douzaine d'années du Pontificat de ce grand Pape. Il faut lui rendre cette justice, les malheurs de son Regne n'ont jamais pû rien prendre sur sa vigilance pour le gouvernement de l'Eglise, ni sur sa constance à supporter les contradictions qu'il a souffert. Il étoit savant, s'enonçant en latin avec élegance; il étoit humain & fort compatissant aux calamités publiques; il avoit reconnû le Duc d'Anjou pour Roi d'Espagne, c'est ce qui lui attira bien des ennemis; il dressa la Bulle *Unigenitus* à la priere du Roi de France, pour donner fin à cette grande querelle sur les sentimens de l'Evêque d'Ypres (Cornelius Jansenius) contre le livre du

Pere

Pere Quesnel, Prêtre de l'Oratoire, c'est ce qui lui attira du deplaisir, grand nombre de mécontens s'élevent contre lui; mais l'autorité Royale mit un frein à leurs saillies. Il fit encore un formulaire pour servir de regle aux Missionnaires des Indes Orientales. Dieu veuille qu'il ait le succès, qu'il s'en étoit promis, du moins a-t-il rempli ses obligations, c'est à Dieu de benir ses soins.

Après cette revüe, où le Pontife donna sa benediction aux Soldats & à tous les peuples assemblés, le Général Comte Marsigli leur assigna le jour du depart pour se rendre chacun dans ses departements à remplir les postes de la Marche d'Ancone, de la Romagne, du Boulonois, & du Ferrarois, le long du Pò principalement & son bras nommé Poatello; le Général partit après & se rendit au plûtôt à Ferrare, car la saison s'avançoit. Il fit un examen des travaux de cette Forteresse, & il y mit une bonne garnison. Voici les Regiments, qui fûrent destinés à sa Garde. Spada, un autre Spada, Infanterie, Bona-

nacorsi, Aurelli, Bentivogli, la Mota, la Marcha, Avignone, & Medici, tous Infanterie, excepté le premier Spada, qui étoit de Dragons: Cela faisoit une garnison de neuf à dix mille hommes. Il ne manquoit à ces Troupes-là qu'une couple de campagnes, comme nous avons dit, pour faire tête aux Allemands contre lesquels on les avoit destinés.

Puisque nous sommes venûs à ce trait d'Histoire du Comte Marsigli, j'espère qu'on ne trouvera pas mauvais, que je fasse ici quelques petites digressions sur des pieces anecdotes, qui m'ont été communiquées, & par Mr. le Général lui même, sans savoir quel ûsage j'en pourrois faire un jour pour sa gloire, & par d'autres Officiers qui ont eu, comme l'on dit, la main en pâte.

Les Allemands se présenterent au Pò, & le passerent sous le commandement des Généraux Taun, Palavicini, Königsek, le Marqüis de Vaubonne, le Baron de Wetzée, & le Général Paté, &c. Les Troupes composoient un corps d'en-

d'environ 10500. hommes, ſavoir, dix bataillons d'Infanterie, cinq de Cavalerie, & deux de Dragons, avec une Artillerie de quatorze pieces de canon: ces Troupes ſe logerent le long du Pò, & ſe repandirent depuis le Mirandolois juſqu'à Comachio, où le Comte de Bonneval s'étoit logé avec une bonne garniſon, quoiqu'il eut à faire à 700. hommes, que le Pape y tenoit; on garnit à la hâte tous les poſtes autour de Ferrare, car les Allemands n'avoient d'autre but que de s'emparer de cette place, ils vinrent ſe loger aux portes; ſans avoir aucune vüe, diſoient-ils, n'étant là qu'en qualité d'amis, & en attendant ſeulement les reſolutions de Rome ſur une demande ſi juſte, qui étoit d'avoir le paſſage libre pour pénétrer au Royaume de Naples, n'éxigeant au ſurplus que le quartier d'hiver & le néceſſaire pour l'entretien du Soldat. Mais pendant le tems, que Mr. le Cardinal Caſoni Legat, qui d'ailleurs étoit perſuadé de leur bonne foi, empéchoit qu'on ne ſe précautionnat contre les ru-

ſes de l'Ennemi, cet Ennemi avançoit inſenſiblement vers la porte, il avoit pouſſé des travaux à l'abris d'un Couvent, qui cachoit ſa manœuvre. Le Chevalier Balbiani, Piemontois, vieux Soldat, & que le Pape avoit envoyé pour deffendre cette place, en parla ſerieuſement au Legat, aſſurant ſon Eminence qu'il ne vouloit point être reſponſable de ſa perte, qu'il regardoit infaillible, ſi on negligeoit les choſes; en un mot, qu'il ſe retireroit comme il y étoit venu, ce qu'il avoit fait en habit de Païſan, & previendroit ainſi par ſa retraite le malheur de cette Ville. Le Vice-Legat, qui s'entendoit avec le Gouverneur lui ouvrit les yeux ſur tout, ce que les Imperiaux avoient fait depuis qu'ils avoient mis le pié dans les terres du Pape & le paſſage du Pò; le deſſein de s'emparer des poſtes occupés par ſes Troupes pour s'oppoſer à leur violence, & le maſſacre qu'ils n'avoient diſcontinué de tous les Détachements qu'on avoit fait de la place ſoit pour aller relever ceux des poſtes,

ſtes, ou pour aller faire du bois & ſemblables. Il lui dit enfin que des retranchements, auxquels ils ne ceſſoient de travailler jour & nuit, & qui s'avançoient déjà vers les ouvrages exterieurs de la Ville, ne ſe faiſoient pas ſans quelque fin, peut-être de les ſurprendre à la premiere occaſion en ſe gliſſant dans la Ville, ou d'y dreſſer impunément une Batterie des canons & battre en brêche au premier abord, pour ſignal d'une guerre declarée. Le Cardinal effraié de tout cela promit au Gouverneur de ne ſe plus mêler de rien, en lui laiſſant le ſoin de pourvoir, ſelon ſes ordres & de ſon mieux, à la commune ſureté.

Balbiani ne ſe le fit pas dire deux fois, car dans la crainte que Caſoni, fort porté à la paix, & ne voulant rien faire qui pût deplaire à S. M. Imp. ne revint à le traverſer de nouveau, fit charrier en diligence pendant cette même nuit une douzaine de canons ſur les Baſtions qui repondoient au quartiers de ces amis; & dès la pointe du jour, il les ſalua ſans

façon

façon, leur tua du monde, & les obligea à s'éloigner de la portée des boulets ; Taun fût furpris, qu'on en agit auffi brufquement ; il envoya un Colonel pour favoir ce que cela fignifioit. Ce Colonel précedé d'un Tambour d'appel demanda à parler au Legat, la Sentinelle lui repondit que le Legat ne commandoit pas, mais qu'apparemment c'étoit au Gouverneur à qui il en vouloit. Dès qu'il fût à la barriere on lui dit qu'il ne pouvoit pas aller plus loin fans avoir le bandeau fur les yeux ; la cérémonie fût faite, & il fût introduit par dix Fufiliers jufqu'en la Sale de la Citadelle, où le Gouverneur l'attendoit en préfence de tous les Officiers de la Garnifon ; on lui ota le bandeau, & dès qu'il vît cette nombreufe affemblée, fon étonnement lui fit abbaiffer la voix : Il demanda de la part des Généraux qui l'avoient envoyé, pourquoi on en étoit venû à cet excès de mefiance avec l'Empereur & fes Troupes, quel fujet de mécontentement ils en avoient reçû, avertiffant le Gouverneur

que

que cette infraction de paix lui feroit infailliblement imputée, & qu'il repondroit de tout le defordre qui s'enfuivroit. Le Gouverneur prit la parole à ces mots, & lui dit, que ce n'étoient point de fimples foupçons qui l'avoient fait agir, mais des faits qu'il alloit lui mettre au clair ; & après lui avoir parlé des violences exercées à Bondene, à la Stellata, & aux autres endroits, à la detention de Comacchio, & de la rufe de Bonneval pour attirer fes Troupes dans le piége, qu'il leur avoit tendû, de la mort inhumaine d'un Capitaine de la Garnifon, qui s'étoit rendu prifonnier de Guerre fur leur bonne foi, & avant toutes chofes d'être entré fur le Ferrarois contre le droit des Princes, qui regardent cet attentat comme une infraction de la bonne intelligence, qui doit fe trouver parmi des voifins ; il prit un ton plus haut pour lui dire que des amis, tels qu'ils fe vantoient d'être, n'en venoient point à une telle manœuvre fans avoir auparavant manifefté leur grief, & fans en venir à une déclaration for-

melle de guerre : C'eſt pourquoi n'ayant pas jugé à propos d'être plus long-tems la dupe de leur amitié affectée, il finit ſon diſcours en lui diſant, qu'il avoit pris ſon parti, & que, s'il ne ſe retiroit auplûtôt de deſſous la place, il les regarderoit comme de vrais ennemis : Si vous m'attaquez, acheva-t-il de dire, je me deffendrai ; je ne manque ni d'hommes, ni des choſes néceſſaires pour repouſſer vos efforts ; portez, Monſieur, & rapportez à vos Généraux qu'ils ont ſuffiſamment levé le maſque. On lui remit le bandeau ſur les yeux, & il fût reconduit hors des Barrieres de la même maniere, qu'il y étoit entré. Quand Son Eminence fût informée de ce qui s'étoit paſſé à la Citadelle, il commença à voir clair ſur ce que le Vice-Legat lui avoit dit ; celui-ci étoit préſent quand on en fit le recit au Cardinal, il ne pût s'empêcher d'en rire à gorge deployée, & ſur tout de voir que le Cardinal chantoit la palinodie avec autant d'ingenuité, qu'il le faiſoit, en diſant qu'il ne l'auroit jamais crû. Je ne

puis

puis auſſi m'empêcher de conſiderer en paſſant, que ces ſortes de ruſes militaires étoient autrefois très rares chez les Allemands, & qu'elles ne s'y étoient renduës familieres qu'à la faveur des maximes du Prince Eugene, de Bonneval, & de quelques autres Partiſans. Quoiqu'il en ſoit, celle de nos Imperiaux étant ainſi decouverte à Ferrare, on alla beau jeu de part & d'autre, la guerre fût declarée, & l'on n'attendoit plus que le canon de Mantoüe pour faire le ſiége en forme de cette place. Il courut un bruit dans la Ville que le Fort Urbin s'étoit rendû; il en courut un ſemblable dans ce Fort, que Ferrare étoit au pouvoir des Allemands, mais on n'en fût pas la dupe, ni en l'une ni en l'autre Forterеſſe; on ſe battit de part & d'autre avec beaucoup de vigueur.

La Scene, qu'on avoit donné à Boulogne, avoit auſſi ſon merite, la voici: Elle étoit toute oppoſée à celle de Ferrare, ici le Legat Caſoni étoit bon Allemand, ou tout au moins il s'étoit rangé du parti de la Concorde, quoiqu'elle

fût imaginaire comme on vient de voir, tandis que son Vice-Legat Impériali, qui étoit d'un esprit vif & pénétrant, ne vouloit observer aucun ménagement avec ces bons amis. A Boulogne au contraire le Legat Grimaldi étoit tout zèlé pour repousser la force par la force, & Cornaro son Vice-Legat étoit d'un sentiment contraire. Il eut aussi la consolation de voir vendre trois ou quatre chariots d'habits de la Garnison du Fort Urbin, dont les Allemands s'étoient emparé hors des portes de Boulogne. Ce Vice-Legat n'avoit jamais voulû leur donner aucune escorte, aussi pour le convaincre de l'excès de sa confiance, le parti Allemand prit la peine de conduire les chariots sur la place de St. Petrone, & de rendre au plus offrant ce butin tout neuf. Il y auroit ici quelques petites reflexions à faire sur ce cas, où le peuple de Boulogne le vit avec la derniere indifference, pour ne point dire le souffrit avec quelque complaisance. Que faut-il inferer de tout cela, si non que le Pape s'étoit exposé

posé à de grands fraix, & se trouvoit dans la funeste situation d'être trahi dans ses desseins ? Que pouvoit en consequence de toutes ces menées faire de mieux le Comte Marsigli, si ce n'est de voir malheureusement effectuer ses présentiments de Marseille ? S'il donnoit un ordre, on prenoit plaisir à faire le contraire. A Ferrare il ne se voyoit pas moins contrequarré qu'à Boulogne & qu'à Ravenne, car ici le Cardinal Gualtieri, qui étoit de son côté tout zèlé pour le service du St. Siége, témoin la persécution qu'il souffrit de la part des Impériaux, auroit voulû que le Général allat donner battaille à l'ennemi, mais il ne se donnoit pas le tems de considerer que la plus part des Troupes n'avoit point encore reçû leurs armes, que les chevaux de la Cavalerie étant neufs, & n'ayant point encore été exposés au bruit de guerre, étoient capables de mettre partout le desordre. Le Comte Marsigli, outre le peu de jour qu'il apperçevoit à la deffence, avoit encore besoin de se tenir sur ses gardes contre l'entre-

prise des ennemis sur sa personne, c'est ce qu'il éprouva au sortir de Ferrare avant que les ennemis l'eussent bloqué : Il trouva sous le seuil de sa porte, où il avoit dormi dans Boulogne, un billet, qui contenoit ces mots d'avis : *Il Sig. Général Comte Marsigli non è sicuro in questa città, procuri donque di partirsene quanto prima.* Ce qui signifie : Mr. le Général n'est pas en sureté en cette Ville, qu'il cherche donc les moyens d'en sortir au plus vîte. Il profita de l'avis, en passant de grand matin par la Porte Castillone ; il rencontra un Senateur de ses Amis, qui effraié de le voir seul à cheval, lui cria : Hé ! où allez vous mon cher Comte ? A la garde de Dieu, repondit-il, *chercher mon salut hors de ma Patrie.* Ne semble-t-il pas entendre ici la voix de Coriolan en une semblable occasion, lorsqu'il se refugia chez les Anciens. Le Général Marsigli alloit dans des vües bien opposées à ce Romain, car il alloit disposer toutes choses au Fort Urbin, en cas de siége ; ce qu'il avoit

tout

tout lieu de croire, vû les hostilités, qui venoient de se faire ouvertement de la part des Impériaux. Le Comte Königsek avoit surpris Bondene sur le Panaro, & retenu prisonnier de Guerre le Commandant Medicis avec son monde ; ce qui avoit obligé à l'abandon du *Lago-Oscuro* , qu'on avoit fortifié, & d'en transporter à Ferrare ce que l'on pût des provisions, & de jetter le reste dans le Pò ; les moulins de Ferrare venoient d'être reduits en cendre, où le pauvre Riviera, frère du Cardinal, après s'être deffendu en brave homme, perit au milieu des flammes : Enfin il n'y avoit plus de doute que la guerre ne fût declarée bientôt. Dès que le Comte eut donné ses ordres au Fort Urbin, il passa incontinent dans la Romagne joindre un corps de Troupes, qui s'étoit reservé après avoir pourvû aux departements nécessaires. Ce fût en ce tems-là que Bonneval tenta d'attirer un detachement des Troupes, qui étoient pour couvrir le Ravennat, & pour en venir à ses fins, il fit paroître dans Ravenne,

un Bourgeois de Comacchio, qui paroissoit fort zèlé pour faire repasser sa Ville entre les mains de son legitime souverain, disoit-il. L'Officialité s'assembla chez le Legat Gualtieri, & on le questionna sur la maniere qu'il l'entendoit. Cet homme fort bien instruit commença le debut par dire qu'il avoit disposé les choses de telle maniere, que la réüssite seroit infaillible, si l'on se determinoit à suivre ses projets, qu'il avoit ramassé les avis des chefs des Communautés, & qu'il avoit leur parole pour tel jour, où ils se trouveroient avec leurs gens armés de fusils; (Il faut savoir qu'il est permis en ces païs à tout païsan d'avoir des armes,) que le Rendez-vous étoit designé à un mille de la Forteresse de Comacchio, que tous s'y devoient rendre une heure avant le jour, d'où l'on pourroit disposer toute chose pour se présenter à une telle porte, qui leur seroit ouverte par un parti de Bourgeois très affectionnés, qui viendroit à ce moment forcer la Garde; & qu'enfin tout cela s'exécuteroit le mieux du

du monde avant que le Gouverneur & la Garnifon n'en puffent rien penétrer. Le Commandant lui demanda ce qu'il falloit faire pour cela ; le zèlé Bourgeois répondit, qu'il n'y avoit qu'à envoyer un bon detachement de Grénadiers pour appuier fes gens, & que cela fuffifoit. On delibera incontinent, & le Marquis Thomas Paleotti, Lieutenant Colonel, eut l'ordre de partir à la tête de 200. hommes : Mais ce Marquis, tout jeune qu'il étoit, dit à l'Affemblée que tout cela fentoit fort la rufe de Bonneval, & qu'il alloit le verifier. Il partit, fe tint à deux milles en deça de Comacchio, & fe contenta d'envoyer dix chevaux avec un Lieutenant pour decouvrir la verité ; perfonne ne parut, & on s'en retourna à Ravenne comme on étoit venu. La paix étant faite, Bonneval vint à Ravenne, & fe trouvant à table chez le Commandant auprès du jeune Marquis : Vous n'êtes pas venu, lui dit-il, au Rendez-vous. Celui-ci comprenant à demi-mot, lui repondit, je n'étois pas fi neuf que vous le fuppo-

ſiez ; je penſai bien que ce ne pouvoit être qu'un de vos petits tours d'adreſſe : Bonneval avoüa de bonne foi la verité, & que ce prétendu Bourgeois n'étoit qu'un Soldat deguiſé.

Le Général paſſa le Rubicon, non pas certainement ſi aſſuré de ſon fait, que l'étoit Ceſar, lorsqu'il le fit contre Pompée. Il avoit ſujet de plus apprehender ſes ennemis ſecrets que les Impériaux. Le païs étoit trop ouvert dans la Romagne ; l'entrée de la Marche étoit plus facile à la diſputer. Ferrare étoit bloqué, mais Taun ne paroiſſoit pas en avoir beſoin, puisqu'il ne s'agiſſoit plus alors ſelon ſes ordres, que de pénétrer dans le Royaume de Naples, c'étoit le paſſage & l'étappe pour ſon monde, qu'il cherchoit, & de l'argent pour païer ſes guides. Il ſe préſenta aux portes de Boulogne, la Nobleſſe & le Bourgeois en fûrent également allarmés ; il refuſe d'avoir affaire à Grimaldi, ſa raiſon eſt qu'il ne le connoit pas, il s'adreſſe au peuple, & veut qu'il ſe declare ou République, ou ſujet de l'Empereur, ou celui

celui du Pape, & que ſelon ſa reponçe il ſçait ce qu'il aura à faire. Le Sénat s'aſſemble ; le peuple, qui pour l'ordinaire eſt incapable de connoître ſes propres interêts, demande au Senateur qui paſſe pour deliberer au Conſeil, qu'on ſe declare République, car c'étoit la voix de l'artiſan & de la lie du peuple : Mais cette ſage Aſſemblée, après avoir murement conſideré toutes choſes, trouva bientôt moyen d'appaiſer nôtre Allemand. La harangue efficace que lui firent Meſſieurs les Deputés du Senat, le convainquirent : Il ſouſcrivit à l'acte de pacification de la meilleure grace du monde ; on lui ouvrit le paſſage à lui & à ſes Troupes qui paſſerent au travers de la Ville, l'arme blanche à la main avec le plus bel ordre, de façon que leur modeſtie leur acquit la confiance, on leur porta au camp une étappe abondante. Si Taun avoit lieu de s'applaudir en cette occaſion, le Senat n'en manqua pas de le faire auſſi avec raiſon. Quant au Legat, il s'étoit retiré dans la Chambre la plus ſécréte de ſon appartement.

ment. Je ne puis m'empêcher d'admirer ici la conduite de ce Magiſtrat, qui ne ſe dementit point de celle qu'il a tenue de tout tems ; l'on ſait ce que fit l'ancien Senat de cette Ville contre les Empereurs Frederic Barbarouſſe, les Ducs de Milan, & les autres Princes, qui la tenoient ſous leur Domination ; & les malheurs, qu'il ſçût éviter par ſa prudence, tandis que ſes voiſins payoient bien cher leur deſobeïſſance & leur rebellion commune. Pluſieurs Villes en ces tems de calamités fûrent non ſeulement depouillées de leurs priviléges & de leurs biens, mais les Habitans paſſés au fil de l'épée vîrent leurs palais & leurs édifices reduits en cendre, tandis que la Ville de Boulogne n'eut pour tout chatiment que de perdre ſes murailles.

Le Pontife voyant le peu de ſuccès de ſes reſolutions, donna l'audience que demandoit le Marquis de Prié, Envoyé de l'Empereur : Ce Miniſtre étoit l'un des plus adroits de l'Europe ; il lui fit toucher au doigt que c'étoit en vain que ſa Sainteté vouloit réſiſter aux armes

Im-

Impériales; il fit valoir que les Troupes étoient déja passées dans la Romagne, & qu'il ne pouvoit lui repondre du dommage que ses états en souffriroient; qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour un bon accommodement, que sa gloire même n'en devoit nullement souffrir, & qu'enfin il lui falloit préferer le bien des peuples. On assure qu'il lui dit entr'autres choses qu'il ne falloit pas se fier à son Château St. Ange, en cas qu'il voulut s'y loger en persistant à refuser ce qu'on lui demandoit, vû qu'il éprouveroit, que ce Chateau ne pourroit soutenir un Siége de quinze mille hommes pendant dix jours, ou de dix mille hommes pendant quinze jours; & qu'à la fin il seroit forcé d'accorder ce qu'il pouvoit faire actuellement par une convention à l'amiable & raisonnable. C'est ce Marquis de Prié, Piemontois de Nation, fils d'un marchand de grains, qui vint à Turin & parvint à la faveur de Victor Amedée, il fût donné par ce Prince à l'Empereur Leopold, servit avec un applaudissement universel de la Cour

les

les Empereurs Leopold, Joſeph, & Charles VI., fût Ambaſſadeur des deux derniers & paſſa enſuite au Gouvernement des Païs-Bas Autrichiens en qualité de Vice-Gouverneur. Il étoit appuié par le Prince Eugene, qui l'a ſoutenu contre Bonneval à faire condamner celui-ci à perdre la vie.

Voilà en deux lignes ce que c'étoit, que le Miniſtre envoyé à Rome à l'occaſion de cette petite meſintelligence entre le Pape & l'Empereur Joſeph. La paix fût enfin conclüe peu de tems après que la guerre avoit été declarée; car les hoſtilités, dont il a été parlé ci-deſſus, n'avoient été faites, la plus grande partie, qu'en qualité d'amis, & les conditions étoient de fournir l'étappe à douze ou quinze mille hommes pour leur paſſage au Royaume de Naples, & de reconnoître pour Roi d'Eſpagne Charles d'Autriche, frère de l'Empereur Joſeph alors regnant. Le St. Pere en cela ne faiſoit rien de plus que ce qu'avoient fait pluſieurs Puiſſances de l'Europe avant lui, ſans excepter du nombre Victor

Ame-

Amedée Duc de Savoye. Les interêts & les raiſons d'Etat prennent ſouvent place parmi les Princes de celles de la nature & du ſang. Dès que cet accord fût paſſé on ne penſa plus à Rome qu'à congedier l'Armée, & à ſe delivrer d'un poids, qui étoit trop peſant pour être de plus longue durée. Les mieux aviſés fûrent ceux qui ayant eu en mains le maniement des deniers publics, ne s'étoient pas oubliés dans la diſtribution. Mr. le Général ne fût pas aſſurément du nombre, car il ſembloit n'avoir été élevé à cette charge que pour être témoin de toutes les adreſſes, qui y fûrent emploiées contre les intentions de la Chambre Apoſtolique: Ce fût auſſi la conſolation, qui lui reſtoit de n'avoir rien à ſe reprocher là-deſſus; il fût même dans la ſuite ſi retenu & ſi renfermé dans les termes de la modeſtie que le Saint Pere ne ſavoit de quelle maniere s'y prendre pour le recompenſer; c'eſt ce que nous verrons ailleurs. L'accord fût paſſé comme nous venons de dire, avec des demonſtrations publiques de con-

contentement, telles que de long-tems on n'avoit fait; à Boulogne entr'autres le Cardinal Casoni qui venoit de succéder à la legation de Grimaldi, se prèta à la joye du peuple. Il y avoit neuf à dix ans que le Carneval ne s'étoit point fait, pour ne rien prendre sur le deüil de l'Europe, que causoit cette cruelle guerre depuis la mort du Roi d'Espagne. Ce Cardinal donna le Signal, & tout-à-coup l'on vît passer en foule les Bacchantes échevelées & occuper toutes les ruës de la Ville. L'Armée Allemande, qui avoit defilée le printems précédent, avoit fait une si belle impression dans l'esprit des Bourgeois, qu'ils la voulurent imiter; c'étoit d'abord des Batteurs d'Estrades, ensuite une Avant-Garde, & puis suivoient des bagages escortés, qui marchoient entre deux colomnes de Soldats, puis venoit l'Armée en bon ordre, ensuite l'Arriere-Garde, qui couvroit la marche, tout cela n'étoit pas mal représenté, il n'étoit pas jusqu'au Quartier du Général, où se trouve une foule de merciers, de vivandiers, & d'autre.

tres comerçans nécessaires pour le maintient des Troupes, qui ne fût bien imaginé. Les Soldats fort bien vetûs & montés pour la Cavalerie, avec les couleurs des Régiments, les Cuirassiers en bufles & cuirasses, sans oublier même leurs moustaches à l'Allemande, & leurs cheveux mal peignés; tout cela, dis-je, faisoit le plus horrible charivaris, dans les rües étroites principalement, où les Bourguemaitres, qui avoient la direction des bagages, ne manquerent pas de faire voltiger les coups de batons, pour mettre à ce qu'on dit le bon ordre, mais plus pour y introduire d'avantage la confusion; c'est ainsi qu'on fit paroître la joye publique de cet accommodement. Mais pour revenir à nôtre principal sujet, Mr. le Comte m'a dit plusieurs fois, parlant de cette comedie militaire, qu'il avoit eu bien lieu de regreter pendant qu'elle se joüoit, les beaux jours qu'il avoit passé en Provence. En effet il sembloit, selon les esperances, qu'on lui avoit fait naître à Marseille, que tout devoit se tourner à sa satisfac-

tion. Cela auroit été s'il n'avoit pas eu les mains liées par rapport aux diſpoſitions ; c'étoit certains Prélats, qui les faiſoient ; il s'en falloit bien que l'experience fût de la partie. Tandis que tout alloit de travers, & c'eſt ce qui cauſoit ſon plus grand chagrin, car il prevoioit que le vulgaire, du quel on depend ordinairement pour le prix des actions, ne manqueroit pas de lui en imputer les defauts, & le priver de la gloire de ce qui pourroit s'y rencontrer de loüable, tant on étoit prévenu à Rome & en tout l'Etat Eccléſiaſtique contre tous ceux, qui avoient eu part à cette guerre ; car tandis que l'on chante les louanges du vrai Dieu dans le Temple du Vatican, l'Encens ſe donne à Auguſte ſur le mont Capitolin. J'ai toujours penſé, diſoit-il, que je n'étois ſorti de ma retraite, que pour me voir expoſé de nouveau à la riſée de mes ennemis. Voilà des reflexions bien affligeantes, il faut l'avoüer ; quelques uns néanmoins des plus raiſonnables, car il s'en trouve toujours, qui agiſſent ſans paſſion, & qui

qui jugent ſainement des cauſes par les évenements, penſerent que non-obſtant le mauvais ſuccès de cet armement, dont Mr. le Comte n'étoit ni le promoteur, ni reſponſable, il ne feroit pas privé de quelques égards favorables; n'eut-ce été qu'en conſideration du Prince, qui l'avoit propoſé: Lui au contraire de ſon côté ne prétendoit nullement qu'on lui fit un merite de ce qu'il avoit fait, mais ſeulement du ſacrifice de ſon repos; s'éſtimant d'ailleurs fort heureux que le Saint Pere eut été perſuadé de ſa bonne volonté. Nous verrons bien-tôt à quel uſage il employa ſa faveur, mais nous pouvons le dire ſans plus attendre. C'eſt en cette conjoncture qu'il s'eſtimoit heureux d'avoir atteint le terme des deſirs, qu'il nourriſſoit depuis pluſieurs années dans le plus ſecret de ſon ame, & qui étoient de procurer à ſa patrie le plus grand avantage, qu'elle pût attendre du plus zèlé de ſes citoyens, en lui procurant l'érection d'un nouveau genre d'étude, tel qu'on voit dans l'Inſtitut, qui fût

fondé par l'autorité du Souverain quelques mois après cet armement. Facultés, credit, & ſoins infatigables, tout fût emploié ſans épargne pour cette admirable entrepriſe, mais ſurtout ſa conſtance y fût à l'épreuve des contradictions, qu'ont coutume d'eſſuier les Fondateurs de quelque Inſtitut que ce ſoit, & ſa fermeté merita enfin d'en diſſiper tous les obſtacles.

Perſuadé de la protection efficace du St. Pere il ſe rendit à Boulogne, pour commencer l'execution de ce projet. Il fit d'abord une revüe générale de tous les Capitaux, qu'il avoit amaſſé depuis tant d'années avec tant de peine & de depenſe, & qui conſiſtoient en differentes pieces d'étude, (comme l'on verra dans un extrait que l'on donnera de l'inventaire, que l'on a imprimé) ſur les Monuments Antiques, ſur les Fortifications & l'Artillerie, ſur l'Hiſtoire Naturelle ſelon les trois Regnes, ſur les productions de la Mer, ſur les inſtruments uſités dans l'Aſtronomie, &c. Il les rangea tous ſelon leur ordre dans differen-

ren-

rentes chambres d'une maison qu'il tenoit exprès separée du Palais Paternel pour ne point gener Mrs. les Parents. L'Academie, dont j'ai parlé ailleurs, y faisoit les assemblées, & tout cela par provision jusqu'à ce qu'on pût trouver le moyen de les mieux placer: Ce fût en l'une de ces assemblées, qu'il demanda le sentiment de ses confreres sur leur destination, & c'est là où il decouvrit son dessein, qui étoit de promouvoir un genre d'étude, par l'experience, à l'utilité du public, par la donation de tous ses effets, entre les mains du Senat, & sous la protection & par l'autorité du Pape. Cette proposition si avantageuse pour les lettres fût fort goutée, on l'exhorta même de ne perdre aucun moment pour l'effectuer. Les principaux sujets, qui fûrent consultés en cette occasion, étoient les Docteurs Triomphetti, (venerable vieillard & l'un des maitres du Comte) Rondelli, Valsalva, les deux Stankari, & les trois Manfreddi, Morgani, Trombella, & Corazza Abbé, Olivetani; tous ces

 Mes-

Messieurs avoient été contemporains ou éleves des célébres Mondanari ; Cassini Borelli, Guillelmini, Malpighi, Sbaralli, Molinelli &c., dont les noms seront toujours illustres à la posterité.

On fit dans une autre Assemblée le plan de ce projet, chacun y donna les mains, & il fût dressé pour être premierement présenté au Pape, ensuite au Senat en corps, pour en être accepté sous des conditions, telles qu'on les voit dans les actes de donation des Capitaux. Le St. Pere ayant accordé à son Général sa faveur, il restoit peu à faire de ce côté-là, pour qu'il en obtint ce qu'il desiroit. Il n'en étoit pas de même du côté du Senat, il est rare en effet, que les differentes vües des particuliers, dont un grand corps est composé, ne causent du retardement dans les choses de plus grande consequence. Les difficultés néanmoins ayant été aplanies, le Senat en corps y donna son consentement ; l'on convint d'abord de la forme de l'acception des Capitaux exposés dans l'Inventaire, qu'on lui avoit mis

mis ſous les yeux ; l'on dreſſa l'acte par mains de Notaire, & il fût ſigné de part & d'autre en préſence du Cardinal Caſoni pour lors Legat de Boulogne. J'ai dit plus haut qu'il falloit l'agréement du Pape, & que le Général Marſigli l'avoit obtenu pour ce qui le regardoit en particulier, en qualité de Donateur. Il ne s'agiſſoit donc plus que le Senat le lui demandât pour pouvoir ſe charger des effets de la Donation ; combien des contradictions ne ſe rencontrerent pas à cette demarche ? il ne convient pas de les rapporter ici, il ſuffira de nommer le perſonnage, qui repréſentoit auprès du St. Pere, le Senat en qualité d'Ambaſſadeur ; (privilège dont joüit Boulogne, & qu'elle s'eſt reſervé lorſqu'elle ſe mit ſous la Juriſdiction du St. Siége, ſous Jules II.) il ſuffira, dis-je, de nommer cet Orateur pour le Senat, pour concevoir avec quel zèle & quelle adreſſe il ſçut réünir tous les eſprits. C'eſt le Comte Philippe Aldrovandi, frère du Cardinal, qui a été employé à Rome en cette qualité l'eſpace de 22.

ans ; cheri de sa Patrie, dont il semble être l'ame par sa générosité & ses manieres gracieuses. Nous aurons l'occasion d'en parler plus d'une fois dans la troisieme partie de cette Histoire ; cependant je prie le Lecteur de me souffrir cette petite digression en faveur de ce Seigneur & de sa maison. Je suis persuadé que les gens de lettres principalement ne le trouveront pas mauvais. Voici d'abord son éloge en deux mots, que je rapporte d'après le Marêchal de Noailles : Ce Seigneur François s'étant porté à Boulogne l'an 1735. à l'occasion que les Allemands s'étoient repandus dans les Etats du Pape, pour y prendre leur quartier d'hiver, & pour convenir avec leurs Généraux de certaines maximes, fût invité de visiter le Palais de l'Institut : Les Deputés du Senat avec tous les Professeurs des Chambres s'y rendirent pour le reçevoir ; le Comte Philippe, qui n'avoit pas manqué de s'y trouver, dit des choses si plaisantes au Duc, qu'étant monté dans la grande Sale de l'observatoire, il feignit ne savoir pas le

ter-

terme Italien du Vernis, qui couvroit le chaſſis des fenêtres, on lui dit qu'on le nommoit Vernice : *Eh bene*, dit-il en ce langage, *biſognerebbe dare la Vernice a queſt uomo per conſervarlo immortale.* Ce qui ſignifie en François : Il faudroit paſſer le Vernis ſur le corps de cet homme pour le conſerver à l'immortalité. Il eſt dans ſa 81me année, plein de ſanté, & l'eſprit toujours vif ſans alteration ; mais il ne faut pas s'étonner, s'il poſſede tant de belles qualités, qu'il eſt d'une maiſon qui en joüit comme par droit d'heritage, temoin le celèbre Uliſſe, qui a fait de ſon vivant la gloire de cette Univerſité, & ſi connu par les beaux ouvrages qu'il a laiſſé après lui. Voici ſon éloge, tiré des raretés de ſon Cabinet.

C'eſt Jules Jacobin, qui dans ſon livre intitulé de l'ancienne Maiſon des Cæſis parle de la maniere ſuivante du célèbre Uliſſe Aldrovandi. *In ejus domo conſpicitur admirabile Naturæ Gazophilacium, in quo veluti microcoſmo ſpectantur omnia, tum medicis ipſis, tum re-*

 bus

bus aliis usui, atque opportuna: sunt ibi lapides, saxa, communi nomine vocitata, Gemmæ, Marmorum genera quam plurima; succi concreti, quos macros appellant, (Μακρός signifie proprement des substances de Tartre coagulées ensemble par une longue suite d'années,) *pinguesque, & Metalla, quæ aut alia Metalla a sua specie diversa, aut alias res admixtas seu adnatas continent; sunt Plantarum, Herbarumque Genera, speciesque immemoræ; Arboresque & quas Frutices, & Suffrutices nominant, quæ vel exsiccata parieti affixa, vel diligentissime multis voluminibus agglutinata, vel coloribus ad vivum expressa videntur. Taceo Animalium bipedum, quadrupedum & multipedum, atque Reptilium genera quam plurima, partim laqueari suspensa muroque admota, partim ad vivam imaginem immensis itidem in libris depicta. Ad hæc adde Monstra non pauca, Avesque, & feras Bestias, tum quas viviparas, quas oviparas, vermiparasve, tum quas amphibias, seu naturæ ancipitis, sanguineas, exanguesque*

que nominant: Item Crustacea, Testacea, atque Zoophita, quæ plant-animalia nuncupantur; id est quæ inter plantas & animalia naturam sortiuntur. Verum singula velle Genera, quibus Aldrovandi rerum naturalium Πανδεχιον *exornatum conspicitur, tangere non est hujus angustiæ loci, neque temporis, exprimam illud eo ipsô disticho, quod Julius Segnius ex tempore ut assolet; nunc mihi effatur.*

Omnia, quæ Tellus, Æquor, conspicit Aër,
Hoc parvus parvo Mundus in Orbe tenet.

Hunc virum φυσιοπανοχοπον τανουργωτατον *appellare solet, nempe solertissimus omnium Naturæ rerum perscrutator est, qui præterquam quod volumina de rebus ipsis naturalibus plurima, quæ penes ipsum Auctorem manuscripta inspexi, variarum linguarum Synonimis expressa elucubravit; diversos item in Aristotelem Commentarios, variaque opera, quæ summa diligentia ac stylo conscripsit, ut de admirandis Naturæ & Artis rebus in omni genere scientiarum, quæ si typis excudan-*

cudantur, maximam sunt allatura Studiosis omnibus utilitatem; composuit duodecim volumina Thesauri Bibliothecarum, quæ ingentem cujuslibet materiæ sylvam argumentorum omnium præbent: præterea cum qui ad hanc usque diem de re herbaria disseruere, duo millia & quingentas herbarum species vix recensuerint, is septem, & amplius, millia observavit. Denique de Ulisse Aldrovando ea libenter profero, quod de Varrone Terentianus elegantissime perscripsit, esse eum virum, undequaque doctissimum, qui tam multa legerit, ut aliquid ei scribere vacasse miremur; tam multa scripserit, quam multa vix legere potuisse credamus. Nihil de ipso Aldrovando ex promptæ memoriæ Thesauro narrem, ex quo nulla, neque rerum naturalium tanta, neque tam improvisa, neque tam nova quæstio proponi potest, de qua non homines sperent eum ex tempore responsurum &c.

Après ce trait il faut avoüer que le talent de ce Savant étoit prodigieux, il vivoit en 1581. Voilà de quel sang est

sorti

ſorti nôtre excellent Comte Philippe, il laiſſe après ſoi une poſterité, qui ſelon toutes les apparences ne dementira point la gloire de ſes Ancêtres : ſon petit fils le Comte Jean François Aldrovandi peut déjà rendre temoignage à cette verité ; il eſt aujourd'hui dans ſa 14me année, fort avancé dans ſes études & dans ſes exercices ; il a ſoutenu à l'âge de dix ans une Theſe publique de la Geometrie univerſelle Theorique & Pratique par Sintheſe & par Analyſe, on y avoit joint les Fortifications ſelon les trois methodes de Mr. Vauban ; la Theſe étoit diſtribuée en 60. queſtions, ſes reſolutions ont toutes été demontrées avec un applaudiſſement univerſel : L'année ſuivante il en ſoutint une autre de toute la Mechanique de Varignon, on y avoit joint l'art de jetter les bombes ; celle-ci étoit diſtribuée en 55. queſtions, auxquelles il a repondû avec une vivacité d'eſprit extraordinaire, & aſſurément au delà de toute eſperance : Depuis ce tems-là on lui a enſeigné les deux methodes d'Algebre ; c'eſt ainſi qu'on

qu'on a diſpoſé ce beau génie à l'étude de la Philoſophie & des Loix ſelon le goût de Platon, & contre l'uſage des Ecoles de ce ſiecle. Après avoir un peu detourné mon ſujet en faveur du Comte Aldrovandi, des ſes Ancêtres & de ſes Enfans, dont il s'en faut bien que je n'aye rempli l''idée qu'on s'en peut faire, nous allons voir avec quel ſuccès il employa ſon zèle en cette occaſion pour le ſervice de ſa Patrie. Ce Seigneur étoit à Rome en ce tems-là Ambaſſadeur repréſentant le Senat & le peuple de Boulogne auprès du Pape Clément XI. d'heureuſe mémoire.; le Général Marſigli y étoit auſſi; chacun agiſſoit de ſon mieux pour la même fin, l'un & l'autre mettoit ſous les yeux du St. Pere les avantages, que procureroit un tel Inſtitut dans leur Ville, qui n'a rien de plus recommendable que les études depuis nombre de ſiecles, d'où il fût aiſé pour le Pape de concevoir qu'en effet c'étoit l'unique moyen que Dieu lui préſentoit pour donner un peu de credit à ſon Univerſité; contre la pen-
ſée

ſée de bien des gens, qui ſoutenoient le contraire dans le Senat, & parmi la Nobleſſe; les raiſons qu'on avoit de lui joindre cet Inſtitut par une uniformité de Doctrine, & par l'aſſiſtance des mêmes Profeſſeurs, detruiſoient premierement les inſinuations peu avantageuſes qu'on apportoit, & donnoient en même tems de la vigueur aux aſſemblées litteraires, ſans parler que cela ne manqueroit pas d'attirer les étrangers; ce qui devoit être tout ce que l'on pouvoit ſouhaiter pour la gloire de l'Univerſité, & pour l'avantage de la Ville; car quoique cette Univerſité ſoit des plus anciennes de l'Europe, & que cette Ville ſe ſoit prêtée depuis un tems immemorable à l'inſtruction des hommes en tout genre d'étude, il faut neanmoins convenir qu'elle étoit beaucoup dechüe dans ces derniers tems de ſon ancien luſtre, à cauſe du voiſinage des nouvelles Academies repandues dans les autres Villes d'Italie: Celle de Padoüe pour les Venitiens; celle de Piſe pour la Toſcane, & celle de Turin pour le Piemont ont beau-

beaucoup affoibli celle de Boulogne à cause des grosses pensions que ces Princes donnent aux Professeurs ; de même que celles de Modene & de Parme, sans compter les Collèges des Jesuites, des Somasques, & des Ecoles pieuses, qui se partagent l'éducation de la Noblesse & de la principale Bourgeoisie des Villes. Boulogne avoit besoin de quelque chose de semblable pour lui attirer l'attention du public & c'est ce qui donna lieu aux projets du Général Marsigli ; c'est aussi ce que ne manqua pas d'envisager le Comte Aldrovandi avant de s'engager & auprès du Senat, & ensuite auprès du St. Pere, pour reünir les esprits de ce venerable corps, & l'obliger à lui demander son consentement.

Ce fût encore en ce tems-là à peu-près que le Pape prêta son nom, son autorité, & sa protection particuliere, pour ériger une Academie du Dessein qu'on nomme l'Academie Clementine. Nous en verrons les loix dans la troisieme partie de cette Histoire.

Les

Les contracts des donations étant faits, le Senat pour remplir les obligations, auxquelles il s'étoit engagé en consequence, pourvût au logement de tous les Capitaux ; mais la Ville étant bâtie sur le penchant des Collines des Apennins, dont le voisinage pouvoit couvrir l'Horison considerablement du côté du Midi, & être un obstacle aux observations Astronomiques ; il fallut de toute nécessité s'en éloigner le plus que faire se pourroit. Voilà le seul motif, pour lequel le Palais de l'Institut est si fort écarté à une de ses extrêmités, ce qui ne laisse pas d'être incommode d'un autre côté aux Professeurs & aux Assemblées des Academiciens principalement en hiver, où elles se font les premieres heures de la nuit ; car quoique les rües soient assez garnies de portiques, & qu'elles sont de quelque secours contre l'Injure des saisons, la longueur du chemin cause bien souvent de la tiedeur parmi les associés, & surtout parmi ceux qui logent aux extrêmités opposées de la Ville. Au reste le Palais

eſt fort vaſte : ſon éloignement du centre de la Ville le rendit d'un prix raiſonnable, car pour les grands fraix, auxquels on alloit s'expoſer, il falloit un peu d'économie. On commença dès lors à mettre la main à l'œuvre, on en prépara les appartements, on jetta même les fondements de l'Obſervatoire, & après y avoir placé les Capitaux dans des Armoires, le Général Marſigli, qui s'étoit rendu à Boulogne pour la diſpoſition de toutes les choſes, s'en retourna faire ſa Cour à Rome.

Les avis publics parlerent de ce voyage & de la deſtination du Comte Marſigli, ſavoir que le Pape l'avoit engagé à prendre l'habit violet, pour le diſpoſer peu à peu au Cardinalat ; le Pape l'aimoit, & de plus il vouloit lui donner des marques de ſa reconnoiſſance & de la faveur qu'il lui avoit accordé. Ajoutons à cela qu'il y avoit dans le Sacré Collège un grand nombre de places vacantes ; tout cela, dis-je, étoit une probabilité de ce que portoit la voix publique : Une autre raiſon qui pouvoit en-

engager le St. Pere à lui faire cet offre provenoit de la fortune de ſon Général, qui étoit aſſez mince, & peut-être même trop pour un tel grade; les Emplois de l'état Eccléſiaſtique ne ſe donnent qu'aux Clercs, ſi l'on en excepte une demi-douzaine, comme ſont le Senatorat de Rome, les Caſtellans du Chateau St. Ange, de la Citadelle de Perouſe, du Fort Urbin &c., qui tous étoient bien audeſſous de la reconnoiſſance du Pape, & de la qualité du Général des Armées du St. Siege. Quant aux penſions, que l'on pouvoit lui aſſigner, Mr. le Comte avoit trop de repugnance pour les reçevoir; ſa delicateſſe en effet ſur cet article étoit exceſſive; Il diſoit qu'il ne convenoit pas à un laique de faire uſage des aumones du Sanctuaire, de manger les pains de propoſition & de mettre la main ſur l'autel, ſans avoir été auparavant legitimement initié aux Sacrés Myſteres, comme le fût le Grand-Prêtre Aaron. Mais pour confirmation de tout cela, qui ne paroit être qu'une conjecture du vulgaire, voici ce que lui même

nous en va éclaircir: Un jour que le St. Pere alloit prendre l'air à son Château de Castel-Gandolf, petite Ville, dont la situation est des plus delicieuses, sur le haut d'une Colline, qui ne paroit detachée de la montagne, que pour faire place à un lac de figure ovale, dont le grand Diametre aura près de deux milles d'Italie, & le petit un mille & demi; & d'où l'on decouvre une vaste plaine du côté opposé, & qui ne finit qu'à la Mer, que l'on voit s'étendre au delà de la portée des yeux, laissant à decouvert la grande Rome dans le beau milieu de l'ancien Latium. Un jour, dis-je, que le St. Pere alloit à Castel-Gandolf, le Comte me dit, qu'il l'avoit invité de l'y accompagner; il étoit vetû en rouge, c'est ce qui me fit ressouvenir des deux lignes des avis publics sur son compte; je lui dis en riant, que cette couleur paroissoit lui convenir assez bien, & que je n'étois pas hors d'esperance qu'elle ne lui devint propre. Il ne fût pas long-tems à comprendre le sens de mes paroles; il me repliqua;

le croyez vous ſincerement ? Oui, repartis-je, puiſque tout le monde le dit. On eſt dans l'erreur, ajouta-t-il, car il n'en ſera rien; le Pape a effectivement eu la bonté de me dire quelque choſe d'approchant ; mais je n'ai pas eu de la peine à lui inſinuer, qu'il ne convenoit pas à un homme de ma condition, qui a paſſé la plus grande partie de ſes jours dans une vie licencieuſe au milieu des armes, de mette le pié dans le Tabernacle au milieu des Levites du très Haut. Reſolution digne de ce grand homme ! Plût à Dieu que ceux qui aſpirent à de ſemblables dignités, fuſſent imbûs de telles maximes, & qu'après les avoir obtenuës ils ne les perdiſſent jamais de vüe.

Le St. Pere neanmoins ne pouvoit ignorer l'état delabré des affaires domeſtiques du Comte, puiſqu'il étoit connu de tout le monde, tandis que ſon indifference le lui cachoit devant les yeux; mais on ne ſavoit comment s'y prendre avec lui, où tout ce qui avoit apparence d'interêt lui faiſoit ombrage ; l'on croit ordinairement qu'il ne manque pas de

de moyens aux Princes de faire du bien quand ils veulent ; quant à moi je ne le ſai comprendre ; ce qui eſt de notorieté publique, & qui tournera toujours à la gloire de Clément XI. c'eſt qu'il n'a pas laiſſé opulente ſa propre maiſon, & qu'il ne s'eſt jamais dementi de l'engagement, qu'il avoit pris contre le Nepotiſme ; le Cardinal Paoluccio, Miniſtre d'Etat & ami intime du Comte l'obligea à la fin d'accepter une petite penſion de 100. piſtoles à prendre ſur les revenus du Fort Urbin, non pas pour lui tenir lieu de recompenſe, car il s'en falloit bien qu'elle ne fût proportionnée à la grandeur d'ame du Prince qui la donnoit, ni au merite de celui qui la reçevoit, mais comme une ſimple marque de bienveillance de la part de l'un, de ſoumiſſion & de reſpect de la part de l'autre.

Le St. Pere faiſoit ſes plus douces converſations en ſa compagnie ; il l'appelloit ſouvent, peut-être même avec moins d'égards, que ne l'avoit fait autrefois l'Empereur Leopold, quand il

jouiſ-

joüiſſoit de ſes graces ; c'eſt ainſi qu'il paſſoit les beaux jours de l'automne à la converſation ſecrete & à la promenade, lorsque le tems le permettoit ; on le voyoit ordinairement à cheval tenir à ſes côtés les deux jeunes Seigneurs Paoluccio, neveux du Miniſtre, & précéder le caroſſe du Pontife.

Mr. le Comte avoit tout l'agréement à Rome, qu'il pouvoit ſouhaiter en la ſocieté des Cardinaux & des Princes; il les alloit viſiter, il étoit invité à leurs tables, en effet il avoit devers ſoi de quoi payer de ſa perſonne ſur toutes les matieres de converſation, ſon goût étoit ſingulier ſur toutes choſes ; c'eſt ce qu'il fit paroître un jour chez le Prince Roſpiglioſi, contre l'avis de Meſſieurs les Architectes ſur le plan d'un appartement de ſon Palais : Ce Prince ſavoit que celui du Palais du Prince Eugene au Bourg de la Favorite étoit de ſon invention, il le pria donc de vouloir l'honorer de ſon ſentiment ; c'eſt ce qu'il fit avec un applaudiſſement univerſel des connoiſſeurs. Il cultivoit auſſi les gens

de lettres ; Mgr. Lancisi, premier Medecin du Pape étoit son ami intime ; ils composerent ensemble un petit traité sur les Mousses, les Champignons & les Truffes : A propos de cela je m'en vais exposer la methode qu'il suivoit en ces sortes d'études, comme je lui vis pratiquer à Boulogne, ce qui pourra peut-être servir de lumiere aux Studieux en ce genre de curiosités naturelles. S'il s'agissoit d'examiner & de connoître par exemple la nature des Truffes, il se transportoit sur les lieux, il examinoit la qualité du Terrein gras ou maigre, la couleur & à quelle sorte de semence il étoit plus propre qu'à une autre ; quelle espèce d'arbres il nourrissoit, & à quel air il étoit plus exposé ; delà il passoit à rechercher exactement avec le microscope la Nature de la peau exterieure ; il distinguoit les filaments qui sortent de la substance, & qui servent de vehicule au suc nourricier, & qui sert à la production d'autres Truffes ; ensuite il attaquoit la substance elle même, en examinant de près ses differentes couches cir-

circulaires, qui vont en s'élargiſſant du cœur à la circonference & d'une oppoſition ſi imperceptible, qu'il n'y a que le bon microſcope, qui la puiſſe decouvrir; il ne laiſſoit point échapper aucun pore ſans l'avoir bien examiné. Quand il avoit fait une ſemblable perquiſition, il en cherchoit par des extraits analytiques les principes, ſon huile, ſon phlegme, ſon ſel, & ſa cendre même; quand il en étoit venu à ce point il conferoit ces ſortes de vegetations, avec d'autres pour lui aſſigner une place dans les differentes claſſes des Vegetaux.

Son exactitude à pourſuivre un Champignon dès ſon premier germe juſqu'au developpement de ſon calice & de ſon entiere formation, étoit inimitable; rien n'échappoit à ſes ſoins ſoit pour decouvrir la cauſe de leur naiſſance precipitée, ſoit pour reconnoître leur bonté, ou leur vice, ſelon leurs differentes eſpèces. Quant aux Mouſſes il avoit ſoigneuſement re-

marqué les differentes qualités des corps, sur lesquels elles s'élevent, ce qui les divise en plusieurs espèces, il examinoit encore si elles provenoient à l'aide de quelque semence, ou si la terre, ou la pierre, ou les autres materiaux qui en sont comme les matrices contenoient en eux mêmes cette proprieté, jointe à l'humidité, qui en est la principale cause motrice. Il suivoit ensuite ce petit simple, ou ce petit arbrisseau dès les premiers principes jusqu'à sa grandeur naturelle, distinguant la quantité & la qualité de ses pousses & de ses branches, la figure de ses feuilles, & après en avoir obtenû tout ce qu'il falloit pour leur donner differentes classes, il y ajoutoit l'analyse chimique pour donner la derniere main à ses observations.

Il ne manquoit pas de faire differentes sections de ces Truffes, en les prenant en differents sens, pour en donner ensuite les figures au naturel & colorées ; c'est ce que l'on voit dans tous ses manuscrits originaux : Il faisoit la même chose pour les Champignons, & les

Mousses, & toutes autres substances, dont il vouloit connoître la Nature. Voilà la methode qu'il suivoit avec un ordre admirable, emploiant toujours les meilleurs dessinateurs & les meilleurs peintres.

Le Comte auroit eu tout l'agréement du monde de finir ses jours à Rome, mais comme cette satisfaction ne pouvoit être interessante que pour lui même, & qu'il la devoit encore au public par l'érection de son Institut; il arrangea ses affaires de son mieux auprès du Pape & de son Ministre pour se rendre au plus vite à Boulogne, & donner ses assistances aux emmeublements que le Senat faisoit à ses fraix dans le Palais, dont on a parlé plus haut.

Quoique les Capitaux, dont il avoit fait donation au Senat dès l'année 12. de ce siecle, & en présence du Legat, fussent en assez bonne quantité, il ne me parût pas encore content un jour que j'étois à sa conversation; il me confia même qu'il meditoit de faire un voyage sur le Nil, pour remplir autant

que

que faire se pourroit les trois genres de productions que la Nature offre à nos yeux, & principalement celui des animaux. Il esperoit encore qu'un tel voyage ne manqueroit pas de lui procurer plusieurs decouvertes sur les monumens antiques, afin d'en former une chambre un peu mieux garnie, que celle que l'on voit dans ce Palais. Il me montra de plus un gros plis de lettres, qu'il avoit reçû des Academies Royales des Sciences de Paris & de Londres contenant quantité d'informations pour rendre ce voyage le moins infructueux, qu'il seroit possible. Il y avoit des ordres du Duc Regent à tous les Consuls des Echelles du Levant pour lui donner une entiere assistance, étant un Seigneur distingué par sa naissance, par ses emplois, & plus encore par son savoir, mais sur toutes choses ayant été cher au Roi defunt Louïs XIV. Après qu'il m'eut fait part de tous ses secrets, il ajouta qu'il auroit besoin d'un Compagnon sociable, & qui eut à peuprès la figure semblable à la mienne. Je lui repondis

dis ſur le même ton, en ſoûriant, qu'il me prenoit aſſurément par mon foible, & qu'en toute autre conjoncture je ne me le ferois pas propoſer deux fois, mais que lui même ſachant l'engagement que j'avois de faire un voyage encore plus éloigné que n'étoit l'Egypte & la Paleſtine, en un mot que toute l'Aſie mineure, il n'étoit plus en mon pouvoir d'accepter ſes offres ſi obligeants, ni de diſpoſer de ma perſonne: qu'enfin il n'ignoroit pas le perſonnage, auquel j'avois donné parole. Je conclus de tout cela, ſur ce qu'il me dit alors que mon voyage prétendu ne s'effectueroit jamais: je conclus, dis-je, que lui même ſelon mes preſſentimens, ne ſeroit pas en état d'executer ſes projets au moins en Egypte: Ma prédiction ne ſe verifia pas moins que la ſienne, car l'année ſuivante étant de retour à Boulogne, & ayant fait tous ſes arrangements pour ſon depart; il ſe trouva tout-à-coup arrêté par la guerre du Turc. Cette guerre devint plus ſerieuſe qu'on n'avoit penſé d'abord, la perte de

de la Morée, fit craindre pour Corfou, en effet le siége en fût fait, & pendant ce siége les Corsaires venoient impunément insulter les Côtes de l'Italie; déja l'on avoit perdu quantité de monde que l'on emmenoit esclave; c'est ce qui engagea Rome à pourvoir à la sureté de celles de sa dependance; l'on ordonna la marche aux Milices de la Romagne & de la Marche d'Ancone, on y envoya des Détachements du Château St. Ange, & des Compagnies qui sont distribuées dans les differents quartiers de la Ville.

La présence du Général fût nécessaire pour en faire les distributions dans les postes & les avenües plus exposées. Je ne parle point ici des nouveaux deboires que fût obligé d'essuier le Général avec certains Commissaires-Prélats, la mes-intelligence alla au delà des bornes, & n'eut été la bonté du St. Pere à l'épreuve des plus grandes afflictions, il auroit été expedient d'en venir à quelque resolution: Mais toutes choses retrouverent leur arrangement & leur pacification par la levée du siège. Je ne puis

puis neanmoins m'empêcher de dire ici le bruit qui s'en étoit repandu dans Rome, qu'enfin sa Sainteté avoit reconnu le droit, qu'avoit le Commissaire & le Gouverneur de la Citadelle d'Ancone, & que le Général s'étoit trop emancipé contre leur autorité ; d'où vient que l'on n'avoit pû leur refuser une entiere satisfaction, en faisant mettre le Comte Marsigli au Château St. Ange pour y expier sa faute. Cette fausse nouvelle, telle qu'elle étoit, ne laissa pas que de venir de l'Antichambre du Pape même, & d'être divulguée dans toute la Ville de Rome : C'étoit justement tout le contraire, car le Prêlat en question fût mortifié, & mourut quelque tems après, & le Castellan Bissi en fût quitte pour une bonne reprimande de la part du Ministre Paoluccio.

La tranquillité & la paix signée entre l'Empereur & les Venitiens d'une part, & le Turc de l'autre, entre lesquels il n'y eut que les Venitiens, qui payerent les fraix de la guerre par la perte d'un beau Royaume, tandis que l'Empereur, qui

qui les avoit engagé à ſoutenir ſa querelle, y gagna toute la Servie, une bonne partie de la Boſnie, & autant de la Valaquie : Cette paix, dis-je, ſignée, le Général Marſigli ſe rendit à Boulogne pour vaquer à ſes interêts domeſtiques, & aux beſoins de ſon Inſtitut ; car l'un & l'autre demandoit ſa préſence.

CHAPITRE TROISIEME.

Voyage du Comte Marſigli en Angleterre & en Hollande.

DEux ſortes d'affaires retarderent le voyage du Comte pour l'Angleterre & la Hollande ; un procès qu'il fallut porter à la Rote pour recouvrer une partie de ſon Patrimoine, qu'il avoit negligé dans le tems de ſes proſperités, ſe contentant de ſes apointements militaires, & qu'on lui diſputoit actuellement ſous differents prétextes, qu'il ſeroit inpropre de reveler ici, fut la premie-

miere cauſe de ce retardement. L'autre lui tenoit encore plus à cœur, quoique moins néceſſaire à ſon entretien, mais qui, ſi elle venoit à manquer, lui faiſoit perdre tout-à-coup le fruit de quarante années de ſoins & de travail ſans compter les depenſes exorbitantes, où il s'étoit engagé pour en venir à bout; on voit bien que je parle de ſon cher Inſtitut.

Il s'en falloit bien, qu'à ſon retour à Boulogne des Côtes de l'Adriatique, d'où il revenoit pour ſa garde durant le ſiege de Corfou, il ne vît les appartements de ſon Palais dans l'état qu'il avoit eſperé de voir. L'Obſervatoire en étoit demeuré ſur ſes fondements; la Bibliotheque, le Laboratoire, & l'Anatomie n'avoient rien de commencé: La Geographie n'étoit qu'ébauchée, & les experiences phiſiques ſe reſſentoient étrangement de la Calamité publique: Le mal étoit encore d'autant plus grand qu'il devenoit ſans remede; tandis que le zèle du Fondateur ne perdoit rien de ſes eſperances, tant étoit grande ſa con-

ſtance contre tout ce qui pouvoit detruire, ou retarder ſes deſſeins. D'un autre côté le Senat ne manquoit pas de bonne volonté; mais il venoit de s'adoſſer d'autres engagements de toute autre conſequence; il venoit d'entreprendre la reparation des dommages que cauſent annuellement les debordemens des eaux dans les bas fonds du Territoire, qui s'y augmentent, & qui y croupiſſent faute d'écoulement, en s'étendant peu à peu au long & au large au préjudice des proprietaires. Il faut, diſoit-on, parmi le peuple, ſonger avant toute choſe à conſerver le Païs, & dans le Senat à perſuader les Etats voiſins, que le Canal, qu'on ſe propoſe de faire pour la conduite de ces eaux dans le Pò, ne leur portera aucun préjudice, afin d'en obtenir le conſentement; & au cas qu'ils le refuſent & pour leur ôter la repugnance que nourrit en eux la prevention ou la crainte d'en être la duppe, il faudra leur oppoſer l'autorité ſuprême. Voilà les principaux Chefs, qui fûrent mis en deliberation; ce fût en

en conſequence que l'Ambaſſadeur eut ordre de préſenter une requête au St. Pere pour une viſite générale ; les Commiſſaires fûrent nommés, les Veniticns, les Mantouans, & les Ferrarois y envoyerent les leurs, l'on y joignit les Geometres les plus experts de l'Italie, Manfreddi, Galliani & Grandi fûrent les juges de cette grande entrepriſe, la viſite du Pò ſe fit depuis le Milanois juſqu'à ſon embouchure dans l'Adriatique, l'on en prit les nivellations, la quantité d'eau, que ce fleuve porte dans ſes plus grandes excreſcences, on fit la même choſe aux confluents des Rivieres & des Torrents, qu'il reçoit avant de ſe jetter dans la Mer, & il fût conclu, qu'il ne croitroit pas plus de deux doigts de hauteur en reçevant les eaux des Torrents du Boulonnois. L'on épuiſa dans les écrits, que les Geometres dreſſerent, tous les preceptes que donne Guillelmini ſur les eaux courantes ; c'eſt cet ouvrage poſthume que l'on voit aujourd'hui du célébre Manfreddi, auquel il ajouta des annotations fort utiles peu d'années avant de mourir.

L'on envoya à l'Empereur un Senateur pour ſupplier S. M. Imp. de proteger en une cauſe ſi juſte un peuple, qui étoit ſur le point de perir, & d'ailleurs ſi affectionné à l'auguſte Maiſon d'Autriche, ce Prince ne manqua pas de reçevoir l'Ambaſſadeur avec des marques ſignalées de ſa clemence, il eut même la bonté d'engager ſa parole, & d'accorder ſa protection ſelon ſes deſirs, pourvû neanmoins que ce ne fût pas au préjudice des parties oppoſantes & intereſſées. La reponçe fût incontinent envoyée au Senat, qui ſans perdre le tems la ſignifia au peuple, la joye ſe repandit auſſitôt dans tous les cœurs, & on en rendit graces au Tout-Puiſſant par un Te Deum ſolemnel, qu'on fit chanter dans l'auguſte Temple de St. Petrone: Mais depuis vingt ans que cela s'eſt paſſé, les eaux croupiſſent encore & s'augmentent à vüe d'œil ſans égards & ſans remede, & ſelon toutes les apparences elles ne manqueront pas de le faire pendant les ſiecles à venir, ſi Dieu n'y met la main lui même pour

me

me ſervir des paroles du Comte Marſigli, & dont voici la ſuite.

Le Comte fût requis un jour de ſon ſentiment à propos des engagements qu'on avoit pris, car malgré les petites contradictions, qu'il eſſuioit de tems en tems de la part de ſes Concitoyens, on ne laiſſoit pas de le conſulter, & de faire même cas de ſon credit, perſuadé qu'on étoit que ni ſon ſentiment ni ſon autorité n'étoit pas équivoque dans les occaſions, où il vouloit bien les donner. Ce n'eſt pas là, dit-il alors, une petite entrepriſe que la vôtre; ſuppoſons même que l'Empereur voulût emploier ſon autorité en vôtre faveur, & que vous ne trouviez plus d'oppoſans à l'ouvrage que vous meditez de faire; êtes vous bien perſuadez qu'il ne s'en trouvera aucun parmi vous? Avez-vous bien peſé les depenſes exceſſives, auxquelles vous vous expoſez? Les deniers publics y ſuffiront-ils ſans emprunts & ſans ſurcharger conſiderablement le peuple de nouveaux impots pour en payer les fruits? On lui repartit que

les frais n'étoient pas si exorbitants, qu'il le supposoit, puisqu'il ne s'agissoit que de l'achat de quelques pieces de terres dans le Ferrarois; & pour creuser le Canal on y employeroit les Communautés. Voici la replique que fit le Comte à ces projets, & qui marque assez de quel esprit il étoit doüé. Si le Païsan de nos campagnes y possedoit des biens fonds comme on le voit communement parmi les Ultramontains, il s'y porteroit de soi même & par son propre interêt. Les Hollandois ne se sauvent des menaces, que leur font continuellement les Marées & les debordements des Rivieres, qui traversent leurs Pays, que par une vigilance sans interruption à la reparation de leurs digues, qui n'a point d'exemple; aussi n'y a-t-il point de particulier, qui ne regarde le bien commun comme le sien propre; il n'en est pas de même parmi nous, où l'interêt du public semble ne pas regarder celui du particulier; nos Païsans, car il faut le dire, ne sont guères plus que nos esclaves, ils ne labourent nos

terres

terres que ſous la condition du partage de leurs fruits, c'eſt à nous à leur fournir le néceſſaire pour les rendre fertiles, ſi elles deperiſſent, tant pis pour nous, ils n'y prennent aucune part, & s'ils ſont obligés de les abandonner, ils le font ſans peine, & paſſent de même au ſervice d'un autre maître; or tout cela ſuppoſé ſi vous demandez quelques courvées ſans l'argent à la main, vous n'en viendrez pas à bout; jugez après cela ce qu'il coutera pour creuſer le Canal, pour lui elever de bonnes digues, pour lui donner de bonnes écluſes, & pour l'entretenir ſans combles & ſans immondités.

La reflexion du Comte ſur la condition des gens de la campagne du Boulonnois avoit été faite une quinzaine d'années auparavant par un Prefet de l'Aunone ſous Clément XI. (ce fût enſuite le Cardinal Nuzzi) ce Prélat voulant donner un éclairciſſement ſur les revenus que pourroit retirer la Chambre de la culture des terres du Latium, abandonnées depuis tant de ſiecles à la

ſimple pâture du Betail, terres neanmoins, qui ſuffiſoient du tems de l'ancienne Republique à l'entretien de 60. Villes, ſans compter la Capitale, l'une des plus peuplées du monde. Il vous ſera d'autant plus aiſé, dit-il en cet endroit, & parlant à la congrégation des Prêlats, dont la Chambre eſt compoſée, d'obtenir le meilleur ſuccès d'une telle entrepriſe, qu'il ſuffira de faire une avance par exemple d'une dixaine d'années, à quiconque voudra donner la main à defricher ces terres, batir quelques hameaux, fournir quelque betail de l'une & l'autre eſpèce, faire quelques plantations, parce que le païs eſt entierement à decouvert, & vous verrez accourir en foule les Païſans de la Lombardie, qui ne demandent pas mieux de ſe ſouſtraire aux malheurs de la guerre, que d'une année à l'autre les fruſtes du fruit de leur travail, ce en quoi conſiſte toute leur richeſſe & le moyen de nourrir leurs familles.

Or tout le remede, que je ſai, à un mal ſi preſſant, c'eſt ainſi que continua

le

le Comte, le voici. C'eſt que chacun penſe à ſa propre ſureté, qu'il couvre ſes terres voiſines de celles qui ſont inondées de petites digues de la hauteur d'un homme pour le préſent, comme je viens de faire, la depenſe n'eſt pas conſiderable, & mes Païſans s'y ſont prêtés volontiers, pluſieurs de mes voiſins l'ont fait de même, & ils s'en trouvent bien; en le faiſant ainſi on n'intereſſe pas le public, & le pauvre n'en ſouffre pas; c'eſt le conſeil que je donne par proviſion. On lui demanda ce qu'il falloit eſperer de plus, vû que le terme de proviſion ſembloit le marquer; on le pria d'achever ſa penſée. La voici encore, reprit-il, voyez après cela, ſi vous avez aſſez de courage pour ſacrifier une certaine quantité de Terrain à la conſervation du reſte; à l'exemple des anciens Egyptiens ſous le Roi Mœris: Vous ſavez les dommages que portoient à la campagne de ces Regions les excreſcences, d'ailleurs ſi néceſſaires à leur fertilité, de ce grand fleuve du Nil, il s'agiſſoit de n'en prendre que ce qu'il falloit pour

les arroſer, & de trouver le moyen de donner cours à la ſurabondance de leurs eaux, non ſeulement pour reconnoître ce qui en appartenoit à chaque proprietaire, d'où la Geometrie a tiré ſon origine, mais encore pour parer à la pourriture des ſemences, & donner lieu aux plus riches moiſſons: Ce grand Roi pour ſatisfaire à l'un & à l'autre de ces beſoins fit faire dans les bas fonds de la haute Egypte, un baſſin de près de 20. lieües de circuit, & une quantité de canaux pour y conduire de toute part le ſuperflu des inondations, ce creux eſt aujourd'hui nommé le Lac Moeris, à dix lieuës du quel on voit encore les ruines de la célébre Arſinoë batie à côté des deſerts de la Nubie, & de l'autre ceux du Labyrinthe ſi ſingulier, dont Herodote nous a laiſſé la deſcription, comme d'un monument ſi antique qu'il n'en connoiſſoit pas l'auteur. Si vous avez, dis-je, le courage d'employer les deniers publics à l'achat de quelques poſſeſſions de huit à dix lieües de circuit, de celles qui ſont déjà innondées,

ce

ce que vous aurez à bon prix, d'y faire éconduire les quatre ou cinq torrens, qui ſubmergent vos terres dans les tems des orages, & de la fonte des neiges de deſſus les Apennins, d'élever autour de ce baſſin de bonnes digues, & de les entretenir; vous aurez de quoi parer à vos malheurs; je ſuis même perſuadé que les Ferrarois & les autres voiſins intereſſés n'auroient plus de repugnance à vous permettre un canal d'écoulement moderé, c'eſt-à-dire dans les tems de ſechereſſe, pendant les grandes chaleurs de l'Eté, ſous des conditions raiſonables, acceptées amiablement de part & d'autre, telles que ſeroient de faire une bonne écluſe à la ſortie de la digue qui regarde le Ferrarois, & de commettre le ſoin de les ouvrir à des Députez nommés exprès, & de les ſerrer lorſque le Pò ſe trouve lui même trop chargé d'eau.

Ces Meſſieurs, qui l'avoient requis de ſon ſentiment, fûrent charmés d'un tel projet, mais ſoit que l'entrepriſe leur parût de trop grande conſequence, ſoit que

que le genie contredisant s'en mêlat, on ne le porta pas même en deliberation au Conseil. Le discours du Comte ne laissa pas que de faire quelque impression dans l'esprit de quelque particulier, mais ce ne fût pas pour en suivre les avis, comme nous venons de dire, mais pour faire justement le contraire, c'est-à-dire, pour continuer le projet d'un canal & d'en perpetuer le cours jusqu'au Pò, sans clause ni interruption, & c'est justement ce que l'on obtiendra jamais que par une autorité superieure & absolüe. C'est ainsi que les choses étoient disposées dans le Senat, lorsque le Comte eut avis, qu'on y avoit decreté de présenter au St. Pere une requête, pour obtenir de nouveaux secours, car les deniers publics étoient épuisés, par de nouvelles impositions sur les denrées; & comme il ne pouvoit rien exiger dans des circonstances si facheuses en faveur de son Institut, il ne manqua pas de profiter de l'occasion; sa supplique au Pape fût présentée par le Ministre d'Etat le Cardinal Paolucio son bon ami; le

St.

St. Pere la ſigna volontiers, pourvû-que les trois Etats, qui compoſent le peuple de Boulogne, y conſentiſſent; C'eſt ici où le Général Marſigli fit voir qu'il avoit de bons amis parmi ſes concitoyens. Les aſſemblées furent convoquées, & il obtint du Clergé, de la Nobleſſe, & du reſte de la Bourgeoiſie ce qu'il avoit demandé. Il fût donc arrêté que l'on detacheroit ſelon l'intention du Pape, de la ſomme qu'on leveroit des impots une quantité ſuffiſante pour la fabrique de l'Inſtitut, comme d'une fondation ſi néceſſaire à la gloire du païs, c'eſt-à-dire, qu'on en detacheroit 15000. écus, qu'on les mettroit en depôt dans le Lombard de la Ville, dit le mont de pieté, (celui-ci eſt un des plus riches de l'Italie, il fût inſtitué comme tous les autres de la Chrêtienté, pour ſubvenir aux beſoins préſents des pauvres, contre l'avidité des uſuriers; cette Ville doit ce benefice au zèle de St. Bernardin de Siene, & c'eſt en mémoire de lui, que le premier Préſident du Conſeil, qui le dirige, eſt toujours le Gar-

dien *pro tempore* des Cordeliers de cette Ville.) Nous verrons ailleurs les dispositions, qu'on a jugé à propos de faire de cette somme pour l'avancement de l'Institut.

Le Comte Marsigli voyant prosperer à souhait ses desseins, ne pensa plus qu'à se préparer au voyage, qu'il avoit medité de faire depuis cinq à six ans; non plus le long du Nil pour les difficultés insurmontables qu'il y voyoit. En effet si l'on peut ajouter foi à ce que nous en disent les Voyageurs, il y a plus de fraix à faire que de profit à en retirer, sans compter le risque continuel de perdre la vie parmi ces Barbares, malgré toutes les suretés, dont on peut être muni contre leurs embûches: Ce fût donc la Hollande sur laquelle il jetta ses regards pour l'accomplissement de ses projets; il ne se méprit pas, vû la riche moisson qu'il en rapporta, & que l'étranger admire dans une des chambres de son Palais; mais pour ne rien dire hors de place, voyons premierement quelles furent ses occupations pendant son voyage.

Ob-

Obſervations du Comte Marſigli pendant ſon voyage d'Angleterre & de Hollande.

Il partit de Boulogne ſur la fin de Septembre 1722., il alla à Florence faire la reverence au Grand Duc, qui le combla d'honneur & de préſents, en caiſſes de vin & d'autres choſes comeſtibles, qu'il embarqua avec lui peu de jours après dans un Vaiſſeau Anglois. A peine fût-on ſorti du port de Livourne que ſe reſſouvenant de l'emplois de ſon tems en ſemblables conjonctures, il ſe diſpoſa à faire de nouvelles obſervations ſur tout ce qui tomberoit ſous ſes yeux de la maniere ſuivante.

Nous vîmes en premier lieu (c'eſt lui même qui parle) à la hauteur des Isles Gorgones & Capraia quelques Bateaux, qui revenoient de la pêche aux Anchois & aux Sardines; la pêche en eſt très abondante en ces endroits, à ce qu'on nous dit, une année neanmoins plus que l'autre; elle ſert de nourriture & de commerce en même tems aux habi-

tans

tans des Côtes voiſines, qui les envoyent dans de petits barils, où il les étendent par couches les uns ſur les autres, pour les mieux conſerver, dans toutes les parties Septentrionales de l'Europe. La pêche du Ton ſe fait encore entre la Corſe & la Sardaigne avec beaucoup de ſuccès; nos Mariniers nous en montrerent au doigt les endroits, où ces ſortes de poiſſons ſe trouvent en plus grande quantité; j'ai remarqué en mon particulier, qu'ils ſont également abondants le long des Côtes de la Mediterrannée; & que les peuples, qui les habitent, pourroient fort bien en établir un commerce très lucratif.

Dès le point du jour du 2. d'Octobre nous fûmes accompagnés de deux Baleines de moyenne taille, couverts d'une peau très noire, & dont les jets d'eau, qu'ils pouſſent par leurs narines, nous divertirent pendant pluſieurs heures. Un Officier de nôtre embarquement, qui avoit été aux Indes Orientales, dit à ce propos, que dès qu'on a paſſé la ligne, on ne rencontre plus des

des monſtres marins de cette eſpèce, & que les animaux, que nourrit le grand Ocean, ne ſont pas moins differents de ceux qui vivent dans nos Mers, que le ſont les animaux de terre de ces regions éloignées de ceux qui ſe multiplient parmi nous; ce que l'on peut dire également des plantes & des autres productions de la Nature, de maniere qu'il ſemble, que ce ſoit deux mondes detachés & gouvernés par differentes loix ſous le même Createur; ce qui nous doit inſpirer autant de reſpect pour ſa divine Puiſſance à les produire, que d'admiration pour ſa ſageſſe à les conſerver. La raiſon qu'en donnoit nôtre Voyageur eſt, que l'eau de l'Ocean, diſoit-il, eſt beaucoup plus chaude que celle de la Mer Atlantique & de la Mediterranée, & que ſa conſtitution étant ſous une autre temperature, elle doit être fort differente; d'où vient que ſes productions, de quel genre qu'elles puiſſent être, ne manqueront pas d'être auſſi fort differentes en qualité & en figure; de la même façon, que l'on

experimente ſur les continents des differentes regions du globe dans les differentes eſpèces de vegetaux & d'animaux, qui s'y produiſent.

Le 3. d'Octobre, nous fûmes témoins de la chaſſe que donnerent à une quantité d'Oglis pluſieurs Dauphins, qui les pourſuivoient vigoureuſement; ces pauvres perſecutés s'élançoient hors de l'eau juſqu'à la hauteur de nos Antennes, où ils demeuroient ſouvent accrochés, mais d'où ils tomboient dans le Vaiſſeau dès que le Glu, qui les y retenoit, s'étoit une fois deſſéché, ainſi valoit-il autant qu'ils ſe laiſſaſſent devorer par leurs Ennemis marins, que de devenir la proye des gens de nôtre équipage.

Nous eûmes pendant nôtre trajet de la Mediterranée, le divertiſſement du paſſage des oiſeaux des Païs Septentrionaux de l'Europe, aux Meridionaux de l'Afrique; nous les voyions ſouvent venir reprendre haleine ſur nos arbres, nos antennes, nos mats, nos cordages, &c. & ſe familiariſer avec nos gens; comme il arriva au Golfe de Lyon, où

où l'on donna l'hoſpitalité à un Etourneau fort harraſſé de ſa courſe ; il prit de lui même ſon quartier parmis la Volaille, ſe faiſant place à la Mangeoire commune, on eut ſoin de ne le point inquieter pendant ſon ſéjour de deux fois vingt-quatre heures, qu'il emploia à ſe refaire de ſes fatigues, ce terme étant expiré, il s'éleva bruſquement ſur le bord de la voile, & de là après avoir fait trois tours au long du Vaiſſeau, comme pour nous remercier d'un accueil ſi charitable, & ſi paiſible, il prit ſon vol vers les côtes de Barbarie, où bientôt nous le perdîmes de vüe.

A quelques heures delà, un petit oiſeau nommé Chiovino par les Italiens, (c'eſt la Fauvette des François) vint faire la même choſe, on le prit en mains & puis le pouſſa en l'air ; mais comme il ſe ſentoit dans l'impuiſſance de fournir à ſa route, il rentra dans le Vaiſſeau, on ſe contenta de l'obſerver ſans troubler ſon repos ; & peu de minutes après du Mat de Miſene, où il s'étoit perché, il partit pour la Sardaigne ; la diſtance de

cette Isle étoit considerable, car à peine la decouvrions nous, & neanmoins il n'avoit plus qu'une heure & demie de Soleil pour y fournir; à moins qu'il n'empruntât la lüeur de la Lune il ne pouvoit certainement le faire avant la nuit; mais la nécessité n'a pas de loy.

Le passage de la fauvette fût suivi de celui d'une Hyrondelle, qui après s'être reposée un peu, fit trois vols autour du Vaisseau, & reprit sa route vers le même Royaume.

Le 7. d'Octobre à trois heures après midi deux petits inconnus parurent de Compagnie, se percherent quelques momens, l'un sur le Mat de Misene, & l'autre sur celui d'Artimon; & ensuite pousserent chemin sur les Côtes d'Alger, quoiqu'ils en fussent éloignés de plus de 30. lieües.

Le lendemain matin, une Aloüette s'engagea à faire le trajet des Côtes d'Espagne, d'où elle venoit, en celles d'Afrique vis-à-vis le Mont-Faucon, dont on decouvroit le sommet à la faveur d'un petit serein, qui decouvrit le Ciel de ce côté-là.

Nous

Nous continuâmes nôtre navigation jusqu'au 17. ſans rien voir de particulier; l'air d'ailleurs étoit preſque toujours chargé de brouillards épais, qui nous entretenoient dans une noire melancolie, preſage des accidents les plus funeſtes: le 17. donc au plus fort d'un Ouragan, qui fût bientôt ſuivi d'une horrible tempête, une heure auplus avant le Soleil couché, ſept à huit Hyrondelles fort fatiguées des efforts, qu'elles venoient de faire contre cet orage, toutes baignées à ne pouvoir developper leurs plûmes & étendre leurs ailes, & ſur le point de ſe laiſſer entrainer au courant des Flots, vinrent ſe ranger ſur un liſteau au-deſſous de la poupe à fleur d'eau; nous crûmes d'abord qu'elles y venoient paſſer la nuit; mais elles nous laiſſerent dans l'admiration par le depart précipité qu'elles firent, en s'élevant toutes enſemble au gré du vent, & pouſſant leur route enſuite contre lui vers les Côtes de Barbarie éloignées de plus de 20. lieües de nous, quoiqu'il ne reſtat pas plus de quatre minutes de Soleil

pour les faire. Les reflexions du Comte Marſigli ſur le paſſage des oiſeaux d'une region du monde à l'autre ſelon la qualité des ſaiſons ſont les ſuivantes.

Tout ce que l'on peut dire ici ſur le paſſage des oiſeaux de l'Europe en Afrique, & de cette partie du monde en l'autre ſelon la difference des ſaiſons ne peut être appuié que ſur les préceptes de la Nature, par leſquels ils doivent ſe pourvoir d'un air convenable à leur temperamment & propre à leur conſervation; la grande chaleur ne leur étant pas moins nuiſible, que le grand froid, ils ſont néceſſités de chercher un air moyen entre l'un & l'autre: Cela paroit très conforme à la raiſon, ſi nous pouvons inferer quelque choſe de ſolide pour la conſervation des animaux de ce que nous ſentons devoir ſe faire pour nôtre propre; mais ce que je trouve de ſurprenant, ajoute le Comte, c'eſt que l'inſtinct, qui conduit ces animaux à l'entretien de leurs eſpèces & de leurs individus en particulier, leur enſeigne encore à profiter des moindres avantages,

qui

qui se présentent en leur chemin, comme de prendre le trajet de la Mer dans son plus étroit, de faire usage des promontoires, ou des bas terrains les plus avancés, des Peninsules & des Isles, s'il y en a, & enfin de se venir percher sur les Equipages.

Nous apprenons des Naturalistes que plusieurs d'entre eux portent au bec un festu de paille, ou un brin de bois leger, qu'ils le posent doucement sur la superficie de l'eau, & que n'appuiant dessus que l'un des deux piés, l'autre étant en l'air avec une de leurs ailes deploiée au vent, ils se soutiennent pendant un tems suffisant pour reprendre haleine, jusqu'à une autre station, qu'ils terminent de la même façon selon leur besoin. C'est ce qui me restoit à voir pendant cette navigation pour avoir lieu d'admirer les ressources que leur instinct leur fournit abondamment.

Mais ce qui est de certain, est que s'il leur faut une grande force pour soutenir l'entreprise d'un trajet de mer de plusieurs dizaines de lieües d'étenduë, ils

ils en souffrent un épuisement si considerable, qu'on les voit mettre pié à terre, n'ayant plus que la peau sur les os, tant ils sont devenus maigres & exteniiés : C'est ce qu'on experimente sur les Rivages du Royaume de Naples au retour du printems, ou reparoissent en gros nombre les Aloüettes, les Cailles, & les autres oiseaux passagers.

Je n'ai jamais pû comprendre ce que nous trouvons dans les relations des Voyageurs de delà la Ligne, comme ce qui est noté dans l'Itineraire du Cardinal de Tournon. L'Auteur qui étoit de ce voyage, nous dit avoir remarqué certains oiseaux à plûmes blanches de la figure & de la grosseur à peuprès des Pigeons, venir du Cap de Bonne Esperance, plus de cent lieües au large, à la rencontre des Vaisseaux, & les accompagner jusqu'au port, en voltigeant sans jamais se reposer. Il ne s'agit plus ici d'une simple necessité d'aller chercher au loin dans une autre Region une temperature d'air plus conforme à leur temperamment, il semble au contraire

traire que ces Damiers (c'eſt ainſi que l'Auteur les nomme) n'ont d'autre vüe que d'entreprendre une partie de divertiſſement, & d'aller inviter les Equipages de venir prendre chez eux quelques rafraichiſſements. Sera-t-il loiſible à la Geometrie de calculer la quantité d'une force ſi extraordinaire, pour ſuffire à un tel engagement? Ou faudra-t-il accuſer de temerité la Nature, qui le leur inſpire? Car il n'eſt point dit que ces oiſeaux ſont Amphibies, ou qu'ils ont le moyen de ſe repoſer ſur la ſurface de l'eau, comme ceux dont nous avons parlé ci-deſſus d'après les Naturaliſtes, il n'eſt point dit non plus de quelle maniere ils ſe repaiſſent pendant ce voyage; tout cela eſt incomprehenſible, ſi l'on n'admet quelquesunes de ces circonſtances. Après de telles reflexions nôtre Comte reprend incontinent le fil de ſa relation comme il ſuit.

Le vingtieme ſur le midi nous vîmes la Mer couverte autour de nous d'une prodigieuſe quantité de Marſoüins, ou Pourceaux Marins, gros au double de

ceux que nous nourrissons dans nos Basses Cours, les Matelots regardent ces sortes de visites comme des Avant-Coureurs de tempêtes, la nuit suivante ces monstres sembloient vouloir se familiariser avec nous de la maniere qu'ils s'en approchoient; quelques Pilotes observerent encore le disque de Jupiter d'un rouge fort obscure à son coucher, étant pour lors dans le signe de l'archer ou sagittaire. La Lune qui étoit à peu-près dans son plein sur les derniers degrès du Belier fort pâle; tout cela indiquoit, disoit-on dans l'Equipage, un furieux Ouragan; cela nous deconcertoit fort, car à peine étions nous sortis de celui du 17. que nous allions être exposés à la fureur d'un autre, qui nous menaçoit encore d'avantage, & sur tout aux approches du Detroit de Gibraltar que nous esperions de passer pendant cette nuit. Nous le fîmes avec tout le bonheur du monde, & nous nous tinmes au large le plus que nous pûmes au delà pour éviter les Côtes de Tanger & du Royaume d'Algarve, qui nous at-

attendoient pour nous voir brifer, ou échoüer à leurs yeux ; j'eus neanmoins affez de courage pour faire jetter la fonde dans le plus étroit de ce paffage, qui eft entre les promontoires, où font les Fortereffes de Gibraltar en Europe, & Ceuta en Afrique, dans le deffein de reconnoître, s'il étoit poffible, les Courants, (dont on a parlé dans le voyage de Conftantinople) mais malgré toutes les tentatives que l'on fit, nous ne pûmes rien trouver de pofitif, peut-être que les Flots, qui commençoient déjà à goufler étrangement, nous en oterent les moyens. Nous nous étions attendu, (comme on vient de dire) à effuier une groffe tempête, (c'eft le Comte qui continüe à parler,) mais nous en fûmes quittes pour la peur; ce qui eft differé, dit-on communement, n'eft pas perdu, nous en effuiames effectivement une le 27., à la hauteur des Côtes de Galice des plus violentes, où chacun fe trouva occupé de fes propres reflexions; il faut avoüer que les dangers, auxquels on eft expofé fur la terre dans les guer-

res

res les plus ſanglântes, combats & ſieges, ne ſont pas ſi effroiables que ceux que nous préſente la moindre des tempêtes ſur mer, & principalement à ceux qui n'y ſont pas accoutumés comme moi. Je n'ai pas de honte de l'avoüer, j'avois beſoin de courage, & cela de la part d'un Valet de Chambre, qui en avoit pour tout l'équipage, c'étoit un Ceſar, qui bravoit la Mer & ſes Flots, tant il eſt vrai que Dieu a mille moyens de nous faire ſentir nôtre foibleſſe !

Deux jours après le 29. d'Octobre, nous arrivâmes aux endroits, où l'on pêche la groſſe Sardine, nommée Pelſam par les Anglois, & Saracea par les Italiens, c'eſt préciſement à la Pointe du Lezard, où elle ſe fait le plus; le ſel qu'on employe ſe livre par ordre du Parlement d'Angleterre; l'on en charge des Vaiſſeaux pour l'Italie, où ils arrivent avant le Carême, & le debit qui s'en fait, entretient un grand peuple.

Nous vîmes encore chemin faiſant le long des Côtes d'Angleterre aux environs de Douvres la pêche du Harang, de

de même que les François la faisoient le long des leurs ; nous étions en une situation favorable pour distinguer aisément la maniere avec laquelle ils font cette pêche ; deux barques s'accouplent ensemble , & laissent entre elles une certaine distance libre & vuide , pour jetter librement leurs filets ; dès qu'ils sont sur le point de les retirer de l'eau, les barques s'approchent afin de faciliter aux pêcheurs le moyen de se donner la main pour les retirer de l'eau, ce qui est souvent nécessaire pour la grande quantité, qu'ils contiennent de Harangs & d'autres poissons qui se mêlent parmi eux ; cette pêche , qui se fait dès le 18. ou 20. de Juillet jusqu'au 20. de Novembre environ s'étend le long des Côtes de l'Angleterre & de l'Ecosse , depuis la pointe du Cap le plus éloigné au Nord, qu'on nomme le Cap Cathnesse jusqu'à Porthsmouth; passé le mois de Novembre , le Harang prend au large dans la haute Mer , de façon qu'il est rare d'en trouver un dans toute l'étendüe du Canal. Voilà une preuve , que les poissons,

ſons , comme les oiſeaux , ont leurs ſaiſons determinées pour habiter les differentes regions de la Mer ; inſtinct que la Nature leur a également donné pour la conſervation de leurs eſpèces ; & comme nous en étions ſur la fin du mois d'Octobre , nous fûmes auſſi temoins des derniers coups de filets, qu'on donna cette année là pour cette pêche.

Ma curioſité ne fût pas en arriere ſur un ſujet ſi familier parmi les Nations du Septentrion de l'Europe , & ſi peu connû aux peuples qui habitent les Côtes de la Mediterranée , c'eſt pourquoi je ne laiſſai rien échapper pour en être pleinement informé , & pour en faire enſuite part à mes Confreres de mon Academie de l'Inſtitut : Je ſçus donc en conſequence que le poids de ce petit poiſſon ne paſſoit jamais celui de quatre onces & demi , & que rarement il étoit au deſſous de trois , quand il étoit parvenu à ſa groſſeur naturelle ; on ſale une partie de cette pêche , on enfûme une autre pour les diſtribuer dans les regions les plus éloignées de l'Europe, pour ne

pas

pas dire du monde, le reſte ſe conſûme ſur les lieux tous frais, ce qui n'eſt pas un petit ſecours pour la nourriture des peuples voiſins de cette Mer, la Hollande, la Flandre, la Picardie, la Normandie, & la Bretagne ſont du nombre.

Les Harangs ſalés, que l'on tranſporte en Italie, y arrivent ordinairement ſi tard, qu'ils ſont pourris dans leurs barils, avant d'y parvenir, c'eſt à quoi devroient pourvoir les Negocians, qui ſe chargent de ces ſortes de Marchandiſes; je n'y en ai jamais vû de paſſablement bons ni à Rome ni à Boulogne, la faute procède de la negligence des Miniſtres de Doüanes, qui ne prennent pas le ſoin de les expedier au plûtôt, & de les faire diſtribuer dans les places avant le carême, qui ſuit immediatement le tems de leur pêche.

Les meilleurs Harangs, lorſqu'ils ſont frais, ſont au lait, ils portent ordinairement leur ſauce avec eux, il ſuffit de les paſſer ſur le gril; on y peut ajouter une petite ſauce, dont la baſe eſt le vinaigre,

aigre, comme on fait dans les Cabarets, & le dejeuner se trouve preparé à peu de fraix, deux liards en font ordinairement le prix, cela s'accorde assez bien avec la bourse des pauvres gens, dont les tables peuvent être également servies, comme celles des plus riches ; car le Harang frais est de la bouche des uns & des autres sans distinction.

Je n'entreprends pas de parler ici, ajoute le Comte Marsigli, de la pêche générale des Harangs que les François & les Anglois vont faire sur le grand banc en face de la Nouvelle France en Amerique, elle ne doit point entrer dans ma relation, puisque l'endroit de cette pêche est fort éloigné de ma route.

Le 12. de Novembre mit fin à nôtre navigation après environ six semaines de marche, sans nous arrêter en aucun endroit, la saison étoit avancée, comme l'on voit, ainsi l'on peut dire, qu'elle fût assez heureuse si l'on excepte la fraieur, qu'elle nous procura deux fois, la premiere le 17. en face des Côtes de Valence, & l'autre le 27. en face de celles du

du Royaume de Galice. Le Golfe de Lyon, qui eſt très dangereux dans le tems des Equinoxes, dont nous n'étions pas fort éloignés au nôtre depart de Livourne, fût franchi avec tout le bonheur du monde, nous ne nous aperçûmes pas même du trouble des eaux qu'y cauſe continuellement la decharge du Rhône; le vent étoit aſſez favorable pour n'y pas donner la moindre attention, on ne s'aviſa pas même de m'avertir quand nous parvînmes à ſa hauteur. Mais pour reprendre le fil de ma narration, ce fût le 10. de Novembre que nôtre Vaiſſeau entra dans la Tamiſe, & nous rendit deux jours après dans la Capitale d'Angleterre; j'emploiai ces deux jours pour m'informer des qualités de ce grand fleuve, qui a été témoin d'un ſi grand nombre de revolutions, qu'il n'y a pas de Nation dans l'Europe qui en ait ſouffert autant.

La Tamiſe baigne les murs de Londres, ou pour mieux dire, cette grande Ville occupe ſes Bords de l'un & l'autre côté par un eſpace de plus de

dix milles, ce qui la rend l'une des plus grandes de l'Europe: Cette belle Riviere nourrit une grande quantité de poiſſons excellents, entre lesquels le Saumon y ſoutient le premier rang avec quelque préference par ſa quantité, & par ſa qualité; l'on en charge des Vaiſſeaux pour les tranſporter dans les parties Septentrionales de l'Europe. Il n'eſt pas juſqu'à l'Italie qui n'en reçoive de compagnie avec la Morüe & la Merluche, quoyqu'on le pêche dans ſes deux Mers la Mediterranée & l'Adriatique.

Je ne fus pas longteins à Londres ſans m'aperçevoir de la bonté des herbages potagers, il n'eſt pas rare d'y voir des choux du poids de 30. livres; l'on m'a aſſuré que ſouvent on en voyoit de 38. à 40. Les Salades y ſont précieuſes, & l'adreſſe des Jardiniers va ſi loin, qu'on en peut trouver en toutes les ſaiſons: Ils ſe ſervent de cloches de verre pour les parer contre l'injure de l'air, c'eſt ce que les nôtres ne ſavent mettre en uſage, auſſi faut-il que nous attendions la commodité des ſaiſons pour joüir de ſemblables dou-

douceurs de la vie ; je n'eus pas le loisir de faire des observations sur les plantes que nourrit le fond de la Mer dans tout le cours de nôtre voyage ; tout ce que je pûs faire se reduit à quelques Fuchus, qu'on me fit remarquer à la hauteur de Malaga sur les Côtes d'Espagne, ils ne paroissoient être qu'à deux pieds de profondeur, leur couleur tiroit sur le verd jaunâtre, ou de paille ; il y en avoit de differente espèce, mais je ne crûs pas nécessaire de m'en charger, vû que je savois pas le tems que j'emploierois en Angleterre & en Hollande.

Reflexions du Comte Marsigli, qui servent de conclusion à la relation, qu'il nous vient de donner lui même.

L'on ne peut s'imaginer, dit-il, combien il seroit avantageux à l'Histoire Naturelle, si dans les Cartes Hydrographiques l'on suivoit la methode des Pilotes, qui pointent les differentes hau-

teurs pour diriger leurs routes ſans pe-
ril en évitant les bancs & les éceuils, je
veux dire, ſi l'on marquoit auſſi les en-
droits où les poiſſons abondent le plus
ſelon leurs eſpèces, & dans quelles ſai-
ſons de l'année ils les habitent, afin de
ſe préparer à leur pêche; comme en-
core ſi l'on venoit à reconnoître les lieux
ſur les Côtes qui ſervent de rendez-vous
au paſſage des oiſeaux. J'ai noté dans
mon voyage que les poiſſons ne reſident
pas toujours dans le même endroit,
qu'ils s'en éloignent ſelon les tems, &
qu'ils y reviennent aux mêmes ſaiſons;
or pour connoître la nature de ces ſor-
tes de poiſſons outre les analyſes & les
diſſections qu'on en peut faire, il fau-
droit encore examiner la qualité des
eaux qui les entretiennent, & celle du
baſſin qu'ils habitent, de quelles ſortes
d'herbes il eſt couvert, quelles ſont en-
fin les eſpèces de productions differen-
tes en plantes & en animaux, qui s'y
trouvent enſemble: Il reſulteroit de ces
ſortes d'obſervations une parfaite con-
noiſſance de la qualité de ces mêmes
poiſ-

poiſſons, la difference qu'on en devroit faire, & il ne ſeroit pas même difficile de donner des raiſons très ſolides du gout diverſifié, que l'on obſerve en les ſervant ſur nos tables, ce qui ne diminueroit pas aſſurément le prix qu'on en fait, parce qu'on en connoîtroit la veritable valeur, bonne, ou nüiſible à nôtre ſanté, ſans égard à ce qui ſe préſente à nôtre goût particulier, que l'on ne doit pas toujours conſulter, car il eſt des cas, où la mépriſe eſt irreparable, ce qui fait voir la fauſſeté de l'ancien aphoriſme, *quod ſapit*, *nutrit.*

La ſeconde eſpèce de remarque, que je propoſe à pointer ſur les cartes, & qui regarde le paſſage des oiſeaux, ne ſeroit pas de moindre importance que la premiere, ſi elle étoit auſſi aiſée à faire; mais juſtement par la raiſon de ſa difficulté, elle n'eſt pas moins digne de la recherche d'un Naturaliſte. Quant à la cauſe pourquoi les oiſeaux ne prennent pas toujours le chemin le plus court, pour ſe rendre de l'une des parties du monde en l'autre, qu'il me

ſoit permis, dit le Comte, de hazarder ma conjecture, il me ſemble par avance du jugement qu'on en fera, qu'elle s'accorde aſſez bien avec les loix de la Nature; je penſe donc que les oiſeaux auront des motifs interreſſants à leur conſervation pour ne pas ſuivre par exemple le Rhombe le plus droit, & qui les conduiroit en moins de tems dans les Regions, où leur inſtinct les appelle, s'ils le ſuivoient: Un air infecté, groſſier, ou trop ſubtile qui s'y rencontre en certains climats, eſt juſtement l'obſtacle qu'il faut éviter; ſi l'air n'eſt pas le motif de ce detour, ce ſera peut-être la qualité des Alimens, qu'ils y devroient prendre, & qui leur feroit nüiſible, l'on pourroit ajouter que peut-être la Nature leur a enſeigné à éviter encore certains ennemis, qui abondent en ces pais, dont il leur ſeroit impoſſible d'éviter les embuches.

Je m'imagine que le Lecteur me ſaura quelque gré de lui avoir mis ſous les yeux, jusqu'à quel point d'exactitude le Comte Marſigli portoit ſes recherches, &

& avec quelle delicatesse de reflexions il les accompagnoit ; lorsque j'ai parlé dans le second chapitre de sa vie, des nôtes de son premier voyage, qui fût celui de Constantinople, je n'ai fait qu'effleurer son journal, en laissant en arriere plusieurs traits de craion, qui me paroissoient superflus, & qui se ressentoient trop de la vivacité d'un jeune homme; ici au contraire non seulement, il n'est rien échapé de ce qu'il a observé; dans ce voyage là ce n'étoit qu'une espèce de mêlange de geographie antique & moderne avec l'une & l'autre histoire, & c'est en effet ce qui fait partie de la premiere éducation ; mais il n'en est pas de même dans celui-ci, tout y est d'un homme fait, qui va au fait des choses, pour les donner à connoître : Une autre raison, qui m'a encore engagé à un detail plus exact dans celui-ci, que je n'ai fait dans l'autre; c'est qu'à son retour de Hollande il m'en livra les mémoires que je conserve devers moi, & qu'en celui là une bonne partie de ses observations fûrent imprimées

mées dans le Bosphore Thracique qu'il dedia dès l'année 1680. ou 1681. à la Reine Christine de Suede, comme nous avons dit. Passons à présent à son séjour de Londres.

Dès qu'il eut prit son logement dans Londres, son premier soin fût d'aller saluer le Chevalier Newton, dont la grande renommée l'obligea à le préferer à bien d'autres d'un rang plus distingué selon l'éstime du commun, mais assurément selon son goût d'un merite fort inferieur; il en fût reçû à la Philosophe sans cérémonie, aussi cette facilité, fort approuvée par le Comte & le vrai caractère des gens de lettres, raccourcit de beaucoup les voyes de leurs entreveües, & les lia bientôt d'une étroite amitié; le Chevalier ne manqua pas à la premiere assemblée de la Societé Royale des Sciences, dont il joüissoit de la charge de Président depüis plusieurs années de le présenter à ses Confrères: Mr. Hallei, pour lors Secretaire de l'Academie, aujourd'hui Successeur en la charge de Newton, voulût

lût bien faire un detail des decouvertes qu'il venoit tout recemment de faire autour du monde par ordre de la Reine Anne, ſur la varieté inconſtante de la declinaiſon de l'éguille aimantée: C'eſt le fondement de cette carte, qui fût gravée bientôt après, qui fait beaucoup d'honneur à ſon auteur, & qui eſt devenüe très rare de nos jours, le Comte témoigna du deſir d'en avoir une idée par écrit, comme auſſi des cauſes des Vents Cardinaux, & des Vents Aliſés, & Monſons; il fût ſatisfait ſur cet article de la meilleure maniere que l'on pût, car le manuſcrit, qu'il en obtint, étoit un extrait en mauvais Jargon François, fait du broüillon Anglois de Mr. Hallei: Ce manuſcrit me fut envoyé de Londres quelques jours après, mais j'avoüe que j'eus toutes les peines du monde à le dechiffrer. On pria le Comte de dire deux mots en cette ſéance; il obeït incontinent par l'expoſition ingenû du deſſein, qui l'avoit ammené en Angleterre, à ſavoir en premier lieu pour être temoin oculaire & avoir lieu

d'admirer les membres de cette celèbre Societé dans leurs decifions fur les Phœnomenes les plus furprenants de la Nature, d'où il prit occafion de decouvrir le projet, qu'il avoit formé depuis bien des années, de donner à fa Patrie une marque de fa plus vive reconnoiffance par l'érection d'une nouvelle methode d'étudier la Nature dans fes productions, & qu'il venoit de laiffer dans un état affez bien commencé; & enfuite de fe pourvoir dans les Païs Septentrionaux de l'Europe, où il dirigeoit fes pas, de tout ce qui pourroit venir en fa difpofition pour la rendre la moins incomplette, que faire fe pourroit: Il reçût des éloges proportionnés à un fi vafte deffein, qu'ils voyoient toucher heureufement le terme de fa perfection, car on témoigna être pleinement informé fur l'article de l'Inftitut de Boulogne, on ne manqua pas de le comparer à ce fage de la Grece, qui s'étoit privé pendant dix ans des douceurs de la vie au milieu de fes concitoyens, pour chercher parmi les étrangers dequoi four-

fournir au bien de ſa Patrie par des loix ſur lesquelles elle pût fonder ſa felicité, & devenir en même tems l'admiration de l'Univers. Le Préſident en ſon particulier & au nom de ce corps reſpectable pour lui donner des marques ſignalées de ſon eſtime, lui propoſa le commerce litteraire entre les deux Academies. Le Comte n'ayant rien plus à cœur qu'un tel avantage, ne manqua pas de ſe ſaiſir de l'occaſion pour demander à ſon tour une place parmi leurs honoraires ; à cette demande, le Chevalier Newton acheva de faire un portrait ſi vif & ſi naturel des merites du Candidat, qu'il nomma pluſieurs fois dans ſon diſcours le Fondateur de l'une des plus ſavantes Academies de l'Europe, & le Reſtaurateur de l'une des plus anciennes & des plus renommées Univerſités de l'Italie, que toute l'aſſemblée convint que c'étoit faire un grand honneur à la Societé de le reçevoir ſans heſiter. Alors Newton reprenant la parole, dit qu'il convenoit d'accompagner cette reception de la maniere la plus celèbre que l'on pour-

pourroit, c'eſt à cette fin qu'il convoqua une autre aſſemblée pour un des jours de la ſemaine ſuivante, où l'on inviteroit outre les aſſociés ordinaires quantité de Seigneurs aggrégés en qualité d'honoraires.

En effet le jour fût aſſigné & l'aſſemblée ſe trouva non ſeulement nombreuſe, mais même très conſiderable par la qualité & le rang des conviés; pluſieurs Mylords s'y rendirent, & quantité d'Etrangers de diſtinction dont Londres eſt continuellement frequentée.

L'ouverture de cette Seſſion ſe fit par un beau diſcours de Mr. Hallei, le thême étoit pris ſur l'utilité que recevroient les deux Academies par la communication de leurs decouvertes, & l'avantage, qui en alloit reſulter à la Republique des lettres, le diſcours continua ſur l'établiſſement du nouvel Inſtitut de Boulogne, dont on avoit préſent à l'Aſſemblée l'inſigne Fondateur, l'on fit un petit abrégé des cauſes de cette grande entrepriſe, & du ſuccès qu'il falloit en attendre, la harangue

finit

finit par deux traits, qui faifoient le caractère du Comte, qui confiftoit dans un zèle ardent pour la gloire des Mufes, & dans la perfeverance à leur procurer tout le luftre poffible parmi les hommes.

Newton prit enfuite la parole, & dit en peu de mots, que depuis le jour de la fondation de leur Societé ils n'avoient point eu une occafion plus favorable que celle, qu'ils avoient en main de donner à leur corps un fujet de ce merite, que fi c'étoit la coutûme des Academies de prévenir les Candidats de leurs vœux, il n'en favoit aucun qui l'eut plus merité que le Comte Marfigli, mais que puisque lui même en avoit fait la demarche le premier, & qu'en cela il s'étoit conformé aux loix générales, il laiffoit à penfer à tous les affociés, de quelle eftime ce Seigneur étoit porté en cette demande pour leur corps, enfin après avoir receuilli les voix, toutes fe trouverent reunies en fa faveur. Le Scrutin fe fit en public pour plus de Majefté, le Comte qu'on avoit fait paf-

ſer dans un autre appartement reparut accompagné de quelques uns de ſes nouveaux confreres deputés à cet effet, & précédés des Bedaux avec leurs maſſes d'argent, (préſent que leur decerna le Roi, le jour qu'il accepta la protection de cette Societé) l'acceptation lui ayant été ſignifiée par le Préſident lui même, on écrivit ſon nom avec ſes titres de nobleſſe & de dignités de Général des Armées du Pontife Romain, ſans oublier celui de Fondateur du celèbre Inſtitut des Sciences à Boulogne: après quoi Mr. Hallei en qualité de Secretaire lui dit qu'ils le regarderoient dorenavant comme un des principaux membres de l'Academie d'Angleterre; à ces mots le Comte commença un petit diſcours de remerciment à tous ces Meſſieurs, pour avoir uſé envers lui de tant de généroſité, & proteſtant que ce jour auquel il reçevoit tant d'honneur, ſeroit regardé par lui comme l'un des plus glorieux & fortunés de ſa vie; c'eſt par ces mots que finit cette cérémonie.

Le Comte s'étoit reſſenti des fatigues de ſon voyage, il n'avoit pas le pié marin, auſſi fût-il bientôt attaqué de quelques journées de fievre, ſon Valet de Chambre, qui avoit témoigné tant de zèle à ſon ſervice, eut la temerité de ſe prévaloir des indiſpoſitions de ſon maître, de ſe païer ſoi même de deux ou trois mois de ſes gages, dont il étoit en crédit, & de l'abandonner en cet état; je ne laiſſe pas paſſer ce petit trait de mortification pour un ſi bon maître, cette reflexion aura peut-être ſon utilité, quand ce ne ſeroit que pour ſervir d'avis de ne ſe pas trop familiariſer avec le domeſtique, qui ne ſe trouve engagé ſous cette condition, que par la pure néceſſité, & où il trouve ſon avantage.

Après ſept à huit jours de maladie il ſe trouva en état de viſiter Mrs. de la Societé, l'un après l'autre, il s'y fit de bons amis, entre autre le célèbre Botaniſte Scherard, qui le promenoit ſouvent dans ſon jardin des ſimples, l'un des plus riches d'Angleterre; le Comte en reçût

reçût quelques préſents pour ſon Inſtitut, de quelque valeur pour leur rareté, il ne ſçut trouver alors le moyen de témoigner ſa reconnoiſſance, mais de retour à Boulogne il le logea chez lui un huitaine de jours, où il lui fit voir, ce qu'il y avoit de plus curieux: C'eſt le même qui a donné au public quelques concerts de muſique, imprimés à Amſterdam ſous le titre de *Sonate à trè duoi Violini, Violoncello, e Baſſo continuo, di Giacomo Scherard Filarmonico, e uno dei Membri della Società di Londra.* La muſique ſervoit d'ornement & d'amuſement à ce Savant, qui entreprit en 1726. le voyage d'Italie pour voir de ſes yeux les merveilles qu'on lui en avoit raconté.

Le Comte ſatisfait de ſes amis de Londres, il ſe diſpoſa au depart pour la Hollande, où il eſperoit en faire d'autres; c'eſt ce qui lui reüſſit à ſon arrivée à Leide. Les Savans ſe connoiſſent à une ſeconde viſite, & l'amitié, qu'ils y font, ne finit qu'avec la vie; le Docteur Boerhave & le Comte Marſigli ſe trouverent bientôt liés de la plus étroite

union,

union, l'on ſait à quel degré d'eſtime étoit parvenu ce célèbre Chymiſte, il a eu l'honneur d'être conſulté par les têtes couronnées dans leurs indiſpoſitions, le Pape Clément XI. d'heureuſe memoire dit un jour à un Marchand Hollandois, qu'on lui avoit préſenté, qu'il avoit de grandes obligations à ce Philoſophe, & que ſon desintereſſement avoit été d'autant plus grand qu'il étoit reſté en arriere de tous les offres, qu'il lui avoit fait faire par reconnoiſſance. Ce fût en la compagnie de ce grand homme, que le Comte prit quelque ſéjour dans cette Univerſité, l'on ne manqua pas de brûler du charbon, & de dire le petit mot, pour rire ſur l'entêtement de Mrs. les Adeptes ſi renommés par leur decouverte ſur le grand œuvre: Le Comte ne deſapprouvoit pas entierement leurs veilles, il les auroit même fort loüé, vû les beaux ſecrets qu'on y trouve en chemin faiſant, s'il n'avoit été porté d'ailleurs à deplorer l'épuiſement de facultés que la Providence divine leur a donné pour un tout autre emplois. Il ſeroit

trop long de diré ici lés ſavans entretiens de ces deux hommes ; ils paſſoient les jours dans le laboratoire, le Comte qui avoit porté avec ſoi ſon petit Eſſai phiſique, qui n'eſt qu'un tiſſu d'analyſes chymiques, le lui mit ſous les yeux pour en demander ſon ſentiment ; il lui en developpa toutes les particularités, & lui expoſa la methode qu'il avoit ſuivie dans les operations pour decouvrir la nature des plantes Marines, & celle de l'eau de Mer ; il y eut un grand diſcours ſur ſon amertume, qui fût jugée inamiſſible, quoiqu'en puiſſe promettre l'Analyſe la plus étudiée : l'eſtime enfin que Bœrhave fit de ce petit ouvrage encouragea de beaucoup le Comte à le donner au public, comme il fit en ce même voyage. Dès qu'il fût paſſé à Amſterdam, il prit langue, comme l'on dit, des premiers commerçants des Indes, il devint bientôt de la confiance de Mrs. de la Compagnie, il y avoit un peu d'Interêt dans ſes aſſiduités à leur faire ſa cour, il avoit le moyen par ſes manieres inſinnuantes à ſe faire conduire dans leurs magazins,

gazins, & par la même voye il en obtenoit bien des choſes, lors qu'il s'agiſſoit de garnir ſon Inſtitut. La politeſſe qu'il emploioit dans ſes demandes n'étoit pas infructueuſe, ou s'il falloit debourſer pour en obtenir quelque choſe, cette même politeſſe en facilitoit l'achat; c'eſt de la façon qu'en fort peu de tems il eut de quoi remplir quatorze Balles des depoüilles des Indes, dont nous parlerons en particulier dans la deſcription de la Chambre des Animaux de l'Inſtitut. Il fit une adreſſe au Senat de Boulogne, & en particulier à l'Aſſompterie (Deputez pour le Gouvernement de l'Inſtitut) par laquelle il demandoit l'agréement de ce venerable Corps, pour le contract qu'il propoſoit de faire avec une Societé d'Imprimeurs pour la publication de ſon ouvrage du Danube, ce qu'il ne pouvoit pas regler ſans ſon conſentement, vû que ſes manuſcrits & ſes planches faiſoient partie de la premiere donation. Les conditions, ſous lesquelles il cédoit cet ouvrage, étoient avantageuſes, la So-

cieté donnoit le choix au Comte Marſigli ſur un corps conſiderable de Bibliothéques, qu'elle s'étoit appropriée pour en garnir celle de ſon Inſtitut, juſqu'à la ſomme de dix mille florins; les catalogues en fûrent dreſſés & envoyez enſuite à Boulogne; le Senat les remit entre les mains des Profeſſeurs, pour en noter ce qui leur convenoit. L'ordre fût donné auſſi de ſa part d'emballer les manuſcrits, & les planches, & de les envoyer inceſſamment à Livourne aux correſpondants que le Comte avoit deſigné pour les faire paſſer au plûtôt en Hollande; on y convint auſſi de l'impreſſion de ſon petit Eſſai, dont nous avons parlé ailleurs. C'eſt en cette conjoncture que le Comte fit connoiſſance avec Mr. de la Limieres, Auteur fort connu par la vie de Charles XII. Roi de Suede; & d'autres ouvrages qu'il a mis ſous la preſſe, il reçût du Comte l'engagement de faire un petit abregé de l'Hiſtoire de la fondation de l'Inſtitut; c'eſt des les premieres pages de ce petit livre que l'on voit juſqu'à quel point de

de modeſtie alloit la delicateſſe de ce Seigneur pour ne vouloir jamais rien reveler ſur ſa perſonne, ce dont ſe plaint fort l'Auteur, qui pût le faire connoître pour ce qu'il étoit. Mais dans le même tems que l'on agréoit dans le Senat en corps, tout ce que venoit de faire le Comte Marſigli en faveur de l'Inſtitut, qu'il étoit même convenu des fraix pour le tranſport de cette riche moiſſon, qu'il envoyoit des Indes ſans y avoir mis pié; il reçût une nouvelle qui ne lui pouvoit pas faire un plus grand deplaiſir: C'étoit un de ſes amis intimes, qui l'avertiſſoit que s'étant trouvé en dernier lieu en une converſation, où deux ou trois Senateurs diſoient librement leur ſentiment ſur l'emplois qu'on meditoit de faire des quinze mille écus, accordés par Clément XI. pour la fabrique de l'Inſtitut, & pourvoir à ſon néceſſaire, c'eſt-à-dire, qu'on devoit les reünir à la maſſe des revenus publics pour ſatisfaire à d'autres fraix, diſoit-on, de plus grande conſequence; l'on avoit même ajouté qu'on le pouvoit faire

d'autant mieux, que le Pontife Protecteur étoit mort, & que son Successeur n'y prendroit aucun interêt; c'est ici où ces Messieurs avoient compté sans l'Hôte, car le genie Protecteur des Sciences, qui avoit permis que cet ami fût témoin d'un tel discours, qui n'étoit pas sans fondement, inspira au Général Marsigli d'en porter ses plaintes au Pape, c'étoit Innocent XIII. de la Maison des Princes Conti, elles fûrent présentées par son bon ami le Cardinal Paoluccio avec tant de vivacité, que ce Prince touché des malheurs dont étoit menacée cette belle Ecole, donna incontinent les ordres à son Legat (Ruffo) d'emploier toute son autorité non seulement pour empêcher la nouvelle destination de la dite somme, mais de faire mettre incessamment la main à l'ouvrage selon la pensée du Général, & selon l'intention de son illustre prédecesseur, en declarant au Senat qu'il n'avoit pas moins à cœur sa propre gloire en favorisant les Muses, que l'avoit eu Clément XI. d'heureuse memoire, en leur accordant un tel secours.

cours. Le Cardinal Legat fit paroître l'Assompterie, s'informa du fait, par de secrétes insinuations comme portoient ses ordres, & après s'en être éclairci, il lui declara la volonté du Souverain, en leur signifiant qu'il prétendoit que l'Observatoire fût en état pour l'année sainte de 1725., au quel tems les étrangers Catholiques Romains se rendent à Rome de toutes les parties de la Chrêtienté, afin qu'à leur passage par Boulogne ils pussent être témoins de l'éstime que l'on fait des lettres dans les états du St. Siége; l'ordre fût donné, & pleinement executé pour le tems assigné, comme l'on voit aujourd'hui.

Il sembloit que le voyage du Comte ne regardoit pas seulement l'amplification de son Institut, mais encore d'autres interêts non moins préssants de ses chers concitoyens: Nous avons vû ce qu'il dit de ses sentiments sur les innondations du Terroire; à Amsterdam il n'oublia rien pour s'éclaircir à fond sur cette matiere, il consulta les meilleurs Entrepreneurs des digues, il les alla

voir en perſonne, il parcourût tous les Canaux, qui percent cette grande Ville, il pouſſa ſa curioſité juſqu'au fond du Texel, il fit faire des ſections dans la terre ferme, par lesquelles il eut occaſion d'admirer l'induſtrie de ce peuple laborieux, à tel point que de rendre des vaſtes lagunes, comme il étoit autre fois, un païs delicieux par ſes jardinages, par le betail qu'il nourrit en abondance &c.; il remarqua, dis-je, par des differentes ſections, que le terrain étoit ajouté ſur un fond de ſable, ſemblable à celui de la Mer, que c'étoit un aſſemblage de pluſieurs couches de differente matiere, comme de Hoüille, de Graviers, de Terres & ſemblables, & que le tout étoit à l'abri des inſultes des Flots par de bonnes digues, que les Hollandois nomment Dunes, pour l'entretien desquelles on a deſtiné des revenus, & qu'enfin pour rendre fertiles ces acquiſitions on avoit creuſé pluſieurs canaux, qu'on nétoioit ſi ſouvent, & avec tant d'exactitude qu'ils marquoient la propreté de cette Nation.

Le

Le Comte Marſigli ſe fit des memoires de tout ce qu'il avoit obſervé en ce genre pour en rendre compte au Senat à ſon retour : Ces memoires ſont gardées ſous la clef dans les Archives des R. R. P. P. Dominicains de cette Ville de Boulogne. Voilà à peuprès les principales occupations que le Comte ſe donna dans ſon voyage d'Amſterdam, d'où il ſe rendit incontinent à la Haye après avoir mis ordre à l'emballage de ſes effets, & en avoir commis le ſoin à ſon Ami ſorti de Luques, envoyé de ſon Senat pour le commerce de la Republique.

A ſon arrivée il alla mettre pié à terre à l'Hôtel du Marquis Monteleone, Envoyé de la Cour de Madrid; il y séjourna quelque tems pour ſatisfaire à l'ami, reprendre haleine, & ſe diſpoſer à reprendre le chemin de l'Italie : Il eut occaſion de voir chez cet Ambaſſadeur un petit trait de l'inconſtance de la fortune; il parut un jour qu'il étoit en converſation avec unSeigneur, dont les affaires étoient fort delabrées, néanmoins

de l'ancienne connoissance du Marquis ; la vie de cet homme étoit des plus singulieres : Il avoit été Officier, & dans les bonnes graces de Louis XIV. Le Roi l'avoit même donné à Jacques Stuard, second de ce nom, Roi d'Angleterre, comme une personne sur laquelle il pouvoit se reposer, en effet il devint Capitaine de ses Gardes, à la Revolution il suivit la Cour en France, & continua la même charge à St. Germain, après la mort de ce Prince, il épousa un Princesse, dont les biens furent ensuite confisqués par arrêt du Parlement d'Angleterre ; sa demangeaison à noter la conduite des Princes de l'Europe lui procura dix ans de séjour dans la Bastille, c'est d'où il sortoit quand il parut à la Haye ; & c'est là où nôtre Comte commença à le connoître, & à deplorer ses malheurs ; un an après qu'il fût retourné à Boulogne, ce même infortuné parut tout-à-coup dans un équipage qui ne disoit rien de mieux qu'une persecution continüe de la fortune ; on l'assista de quelque façon, mais

mais à peine fût-il à Rome, qu'il se fût adressé au Prince dont il avoit servi le Pere, pour lui demander du secours, & qu'il en eut le meilleur acceuil du monde, qu'il disparut tout-à-coup, l'on ne sait comment, plusieurs croient que la mauvaise langue conduite par un esprit inquiet & de parti, lui ait attiré le dernier des malheurs, ou au moins lui ait merité une chambre dans l'Inquisition pour y consûmer les restes d'une vie, qui lui devoit être si à charge.

Mr. le Comte prit sa route par terre pour se rendre à Boulogne: Il alla examiner en passant les eaux minerales d'Aix la Chapelle, & celles de Bourbon dans la Franche Comté, ensuite il se rendit en Suisse pour y faire une autre visite au Minieres de ces Cantons, dont il se munit de quelques fragments, le plus legerement neanmoins qu'il pût, car il n'avoit point là de Vaisseaux à charger; de la Suisse il vint tomber sur les bords du Lac de Garde, la situation lui parut si avantageuse, qu'il se determina dès lors à en faire un lieu de plai-

sance,

ſance, dès qu'il auroit ſû à quoi s'en tenir dans ſa Patrie, ce qu'il fit en effet.

CHAPITRE QUATRIEME.

Son voyage à Rome, à Salo & à Veniſe.

IL y avoit déja quelque tems, qu'il joüiſſoit tranquillement de la ſatisfaction interieure que l'on a coutûme de ſentir, lorsqu'on voit proſperer ſes deſſeins, & ſurtout lorsque les mêmes deſſeins regardent le bien public. Il ſembloit encore que ſes anciens ennemis avoient laché priſe, mais il n'en étoit pas ainſi, ce ſont des ſang-ſües, qui veulent être raſſaſiés aux fraix de la charité, *non miſſura cutem niſi plena cruoris hirundo*, ils auroient crû lui faire trop de grace par leur ſilence de laiſſer échapper les moindres occaſions d'achever de le perdre dans l'eſprit des hommes; il fût donc averti à ſon arrivée que la gazette de Delft avoit porté préciſe-

cisément, que le Comte Marsigli, si connû par l'affaire de Brisac, avoit enfin par un coup de desésspoir, laché le pié à tout sentiment de pieté & de Religion!, en passant inconsiderémment au culte de Mahomet : C'étoit en effet saisir l'équivoque le plus à propos du monde, il n'étoit plus en Hollande, il n'étoit pas en Italie, on ne savoit même ce qu'il étoit devenu, la ressemblance du nom avec celui qui avoit fait le coup, appuioit le préjugé ; mais par malheur pour eux il étoit en chemin, non pour aller à Constantinople, c'étoit chez lui, où il retournoit après un an environ d'absence ; cette nouvelle ne l'émût aucunement, il ne laissa pas neanmoins tomber à terre cette calomnie, toute grossiere qu'elle étoit, en écrivit incontinent aux Etats Généraux, qui lui donnerent une pleine satisfaction par une retractation publique du Gazetier, qui avoüa sa méprise.

Il eut donc le plaisir de voir à son arrivée le bel Edifice de son Observatoire tout prêt d'être achevé ; les interessés y avoient

avoient pris goût ; ils vouloient lui ajouter des ornements propres à le rendre l'unique parmi ceux de l'Europe. Le Général Marſigli, qui en fût conſulté, en modera le zèle par de bonnes reflexions, tirées de la néceſſité de pourvoir à d'autres beſoins également néceſſaires, le deſſein de ces Meſſieurs étoit d'enrichir ce bâtiment en faiſant la platte forme & la baluſtrade du plus beau marbre que donnent les Carrieres des montagnes de Verone, ce qui auroit exigé des fraix bien excedents la ſomme des 15. milles écus accordés, & dont on a parlé plus haut ; il opina donc qu'il étoit plus à propos de ſe ſervir de pierres de taille pour la platte forme, & de faire de brique la baluſtrade, en attendant qu'on pût mieux faire : ſon avis fût ſuivi à la lettre.

Mais voyant que ſa préſence n'étoit pas néceſſaire pour la continuation de ce bel ouvrage, & d'ailleurs n'ayant pas encore pû ſatisfaire à ſes devoirs envers le nouveau Pontife, qui ſiégeoit déjà depuis près de deux ans, il ſe diſpoſa

posa à se rendre à Rome : comme il étoit sur le point de partir, il reçût avis que les 14. balles étoient dans le Port de Livourne ; il y alla sans tarder pour les voir decharger du Vaisseau, & disposer toute chose pour leur transport à Boulogne ; sa présence étoit nécessaire, car ces balles renfermoient quantité de vases de verre remplies d'esprit de vin, où il avoit mis gros nombre d'insectes, reptiles, volatiles, & aquatiques ; il falloit, dis-je, emploier tout le soin possible pour ne les pas rompre en les chargeant sur les Mulets ; la diligence qu'on y employa fût telle, qu'il n'y eut pas un seul vase de rompu à leur arrivée dans le Palais de l'Institut, tout s'étoit parfaitement bien conservé ; le Senat, au rapport qu'on lui en fit, témoigna beaucoup de satisfaction, pour tant de raretés que portoit cette recolte du Général, celui-ci en reçût les compliments de tout ce corps venerable & de tous ses bons amis, cela fait il ne tarda pas à se rendre aux pieds du Pontife, qui lui fit le meilleur accueil du monde, ce

Prince

Prince étoit naturellement gracieux, aussi le Général ne fût pas long tems sans s'en apperçevoir ; comme il vouloit être informé du sujet d'une si longue absence, il l'obligea à lui dire jusqu'à la moindre circonstance les choses qu'il avoit vû en Angleterre & en Hollande, & principalement de quelle maniere se comportoient les Catholiques Romains parmi ces peuples, il lui dit que la modestie avec laquelle ils vivoient dans Londres leur meritoit le plus doux traitement, & entre autres qu'il avoit entendû la Messe dans un lieu fort retiré de la maison d'un Artisan des plus mechaniques, & dont l'habileté l'avoit non-seulement rendu nécessaire aux plus grands Seigneurs, mais lui avoit encore merité leur protection auprès du Parlement, qui vouloit bien fermer les yeux sur son zèle à instruire ses Confrères, & à les maintenir dans la foi par l'usage des Sacrés Mysteres, qu'il leur conferoit en qualité de Prêtre : Il dit encore au St. Pere, que nos Negocians d'Amsterdam vivoient d'une façon si édi-

édifiante qu'ils ne souffrent point de debauchés parmi eux, & qu'enfin il seroit à souhaiter que le culte de Dieu fût par tout ailleurs aussi religieusement pratiqué qu'il l'étoit parmi les Hollandois de nôtre rite; c'est effectivement ce qu'ont coutûme de faire les Papes de prendre de ceux, qui reviennent de loin, une exacte information sur tout ce, qui regarde l'état de la Religion. Clément XI. d'heureuse memoire voulût savoir de moi, lorsque je fus à ses piés, s'il ne se passoit rien dans l'Université de Doüai (dans les dependances de laquelle j'ai reçû mon éducation) qui pût donner atteinte à la Bulle Unigenitus, si les cinq Docteurs dont il fut tant parlé dans les premieres années de ce siecle, avoient encore des Partisans, si Cornelius Jansenius occuppoit encore les esprits, & enfin si le Pere Quesnel étoit encore cher à cette Academie. Le Pape bien informé par le Général Marsigli sur l'article de la Religion passa ensuite à celui de ses occupations dans Londres & dans Amsterdam: Il fût également satisfait des in-

formations qu'il en reçût après une ample relation de tout ce qu'il avoit operé en faveur de son Institut, il lui présenta un Ananat, qu'il avoit apporté avec soi, il étoit de la plus belle espèce, & n'avoit aucunement souffert par le transport, le Général lui en expliqua les qualités, le Pape en goûta, & dit, qu'il repondit assez à l'estime qu'on en faisoit dans les Indes, & parmis les Européens; on lui demanda enfin s'il avoit été content des ouvrages qu'on avoit fait au Palais de l'Institut en son absence; le Général ne manqua pas de rendre de très-humbles graces à Sa Sainteté, pour la protection qu'Elle avoit daigné lui accorder, en la suppliant de la lui continuer; il en eut pour reponçe, qu'il n'avoit pas moins succedé à Clément XI. dans son Pontificat qu'à sa magnanimité, & à son amour pour les lettres, qu'il ne manqueroit pas d'en donner des marques en toutes les occasions, qui se présenteroient, & que quant à lui en particulier le principal Auteur d'une si glorieuse & si avantageuse entreprise, il vou-

vouloit bien l'aſſurer de toute ſon eſtime.

Cette premiere audience fût ſuivie de pluſieurs autres ſur le même goût. Pendant le ſéjour, que fit à Rome le Comte Marſigli ; il ne manqua pas de faire ſa Cour à tous les Cardinaux, mais en particulier aux Cardinaux Paoluccio devenu Vicaire du Pontiſe, ſon ami intime : Caſoni, qui avoit prêté ſon aſſiſtance à l'accompliſſement de ſes projets dans le tems de ſa legation de Boulogne : Ottoboni, dont il étoit aimé avec diſtinction ; & Aurighi, avec lequel il ſe reconcilia après un petit degoût, qu'il avoit eu au tems que ce Cardinal étoit Legat en ſa Patrie : Voici le ſujet. Le Général Marſigli avoit fait venir de Hollande, avant le voyage qu'il avoit deſſein d'y faire, un fondeur de caractères pour l'imprimerie, qu'il meditoit d'ajoûter à l'Inſtitut ; ce jeune homme étoit déjà fort avancé dans ſon travail, il étoit même très ſatisfait de le voir reconnû ſi genereuſement, par les petites faveurs qu'il reçevoit de

jour à autre ſans parler de ſes appointements, qui lui étoient ſoigneuſement païés ; lorsque tout-à-coup il diſparut, ſans qu'on en pût pénétrer la raiſon ; le Comte s'en plaignit au Legat, ſe doutant bien que ce ne pouvoit être que quelques tours, qu'on lui joüoit ; ce qu'il decouvrit en effet dans la ſuite, il exigeoit qu'on en fit quelques perquiſitions, qu'on courût aux trouſſes du deſerteur, & qu'on le ramenat pour remplir ſes engagements ; mais ce Cardinal, qui en bon Romain ne ſe preſſoit pas à faire de telles demarches de peur de deplaire à quelques particuliers, lui repondit froidement qu'il falloit voir de quelle maniere il falloit s'y prendre ; cette reponçe, peu conforme aux ſouhaits du Général, le pouſſa à employer lui même d'autres moyens qu'il avoit en mains, il en écrivit deux mots au Duc de Savoye, Victor Amedée, pour ſupplier S. A. R. d'avoir la bonté de faire arrêter le dit ouvrier, lorsqu'il paſſeroit dans ſes Etats : Ce Prince pour temoigner le cas qu'il faiſoit du Général Mar-

ſigli

figli & de fa fupplique, donna des ordres fi précis à fes Miniftres, que celui de Milan, où il étoit, demanda fon arrêt au Gouverneur de la part de fon maître; le Courier en fût envoyé à Turin, & Victor Amedée en donna avis au Général: Tout fe fit en moins de tems qu'on ne fe peut imaginer; ce fût pour lors que ce Général fit des reproches très amers au Legat, pour lui avoir refufé la juftice qu'il avoit été obligé de demander à un Prince étranger, & qui venoit de la lui faire avec tant de bonté & de promptitude. Mr. le Comte eut encore plufieurs entretiens avec le Medecin du Pape, Lancifi, fon ancien ami & fon confrere dans l'Academie de l'Inftitut, on y convint de quelques recherches particulieres fur l'Hiftoire Naturelle, pour ce qui regarde la production des plantes; c'eft par là qu'il finit fes affaires à Rome, il employa enfuite quelques jours à fe difpofer d'en fortir pour n'y plus revenir, & de fe rendre à Boulogne à la continuation de fes études particulieres.

Son Voyage à Salo & à Venise.

Le Comte Marsigli ne s'arrêta pas beaucoup à Boulogne après son retour de Rome, & comme il lui restoit encore quelques doutes sur la structure des poissons ; il lui en manquoit même de quelque espèce, que l'on ne trouve à ce que l'on dit, que dans les Lacs de Come & de Garde ; tels sont les Butatrices & les Agunis du premier, & les Carpions de l'autre, il fit dessein de se transporter sur les lieux. Les Butatrices sont de petits poissons d'une digestion aisée, ils ressemblent au Lezard, sans jambe, ronds, longs, & à une seule arête, qui est celle du dos, sans écaille, leur peau noire & hideuse ne les rend pas moins degoutants à la vüe que la maniere, dont ils se nourrissent, ils s'attrouppent dans les Cloaques à la façon des Ecrevisses, & se jettent sur les Charrognes, lorsqu'ils en trouvent dans l'eau pour les devorer, c'est aussi ce qui leur procure l'aversion des bouches delicates, mais on dit ordinairement qu'il

qu'il ne faut point mettre le pié dans les cuiſines ſi l'on ne veut s'expoſer à perdre l'eſtime des mets les plus exquis ; au reſte les Butatrices ſont de bons plats, & ſont fort au goût des Milanois. Les Agunis ſont à peuprès de la groſſeur & de la figure des Sardines, il n'y a que le goût qui les en fait differer. Quant aux Carpions du Lac de Garde, le nom ſemble les deſigner ſuffiſemment, ce ſont des eſpèces de Carpes boſſües, car l'arête, qui coule le long du corp, ſe courbe en dehors vers la moitié ; le goût néanmoins eſt plus relevé que celui de la Carpe, auſſi ce poiſſon eſt-il plus eſtimé : Il ne ſe fait point de bons repas en maigre dans toutes les Villes des environs Breſſe, Verone, Veniſe, Mantoue, & Boulogne, que l'on n'y ſerve les Carpioni du Lac de Garde.

Il y avoit encore les Lamproyes du Lac Majeur, qu'on auroit bien ſouhaité de voir de près, pour ſavoir préciſement ce en quoi ce poiſſon differe de l'anguille, dont il porte la figure ; mais il fallut ſe ſevrer de cette ſatisfaction ;

peut-être fût ce la même raiſon, qui empêcha qu'on n'allat ſur le Lac de Come viſiter les Butatrices & les Agunis: comme on avoit projetté précédemment, cette raiſon ne pouvoit lui avoir été ſuggerée que par de ſerieuſes reflexions ſur le paſſé, pour ne point commettre ſa prudence, & ne rien prendre ſur ſa delicateſſe: En effet je me ſouviens à ce propos qu'une perſonne de ſes amis, voulant un jour pour le ſouſtraire à ſes grandes études, lui propoſer une partie de divertiſſement dans les voiſinages de Mantoue; à peine eut elle prononcé le nom de cette Ville, que non ſeulement il prit ſon ſerieux, mais encore il ſortit tout-à-coup des bornes de la complaiſance au grand deplaiſir de la converſation. Il fallut donc s'en tenir à la ſeule viſite du Lac de Garde. Voici la deſcription qu'il m'a laiſſé de ce charmant ſéjour.

Le Lac de Garde, l'ancien Benacus, s'étend du Septentrion au midi, ſur une longueur de 30. milles à le prendre depuis ſa partie la plus ſeptentrionale, où

eſt

eſt aſſiſſe la petite Ville de Riva des dependances de l'Evêché de Trente juſqu'à ſa partie la plus meridionale vers l'Orient, où eſt Peſchiere, petite Fortereſſe bâtie dans une petite Isle du Lac, qui s'enfonce dans les terres pour y former un petit Golfe, & où l'on va par deux endroits, qui ſont deux chauſſées, appuiées de part & d'autre ſur le continent; cette Fortereſſe, qui eſt aux Venitiens, eſt ſur le territoire de Verone, c'eſt par le milieu de ce petit Golfe que coule le Minço, qui prend ſa ſource au pié de la montagne de Sta. Maria, s'avance ſous le nom de Sarca vers le Lac, y entre au deſſous de Torbole, le parcourt de ſon long, en ſort au Golfe de Peſelviere, où il prend ſon nom pour aller fournir l'eau au Lac de Mantoue, & ſe rendre dans le Pò à Sacca, (où les Eſpagnols firent leur pont pour joindre leurs alliés contre les Imperiaux.)

Le haut du Lac appartient au Trentin, la partie orientale au Veronois, & l'occidentale au Breſlan; le Contour de ce Lac eſt très peuplé de petites Villes, de

petits Villages, & de Maiſons de plaiſance, ce qui le rend très agréable; la petite Ville Salo, bâtie ſur le Rivage ſeptentrionale d'un enfoncement du Lac dans ſa partie occidentale, eſt ce qu'il y a de plus delicieux; c'eſt auſſi le lieu que ſe choiſit le Comte pour faire ſes obſervations. En effet outre la beauté, il y avoit encore l'avantage d'être à portée des autres encore plus frequentées, comme ſont Garde, qui eſt vis à vis ſur le Rivage oriental: Sermione, dans une Isle en façe des Rives meridionales, du Lac, vers le milieu entre Peſchiera & Decenſano, qui eſt à l'oppoſité vers la Ville de Breſſe; & l'Isle des freres mineurs à l'embouchure du Golfe de Salo, où le Comte alloit ſouvent ſe divertir à la converſation de ces Religieux. L'on peut prendre l'étendüe de ce Lac ſous trois largeurs la premiere eſt de trois milles, & continüe environ le tiers de ſa longueur; un autre tiers s'élargit juſqu'à cinq milles, & le reſte juſqu'à neuf, qui eſt à peuprès la diſtance de Peſchicra & de Decenſano.

C'eſt

C'eſt un printems continuel qui y regne, me dit-il un jour, parlant de ce charmant païs, les ardeurs de l'Eté y ſont moderées par les vents du Nord, & les Zephirs du ſoir, qui coulent le long des Alpes. Il eſt vrai que ſouvent l'on y ſent ceux du Midi, que l'on nomme Siroc, qui appeſantiſſent un peu l'air, mais on eſt bien dedommagé de ces incommodités par d'autres avantages, qui en font perdre bientôt le ſouvenir; les vivres y ſont à juſte prix, l'une & l'autre chaſſe y eſt abondante, la pêche très copieuſe, les viandes ſucculentes, car le betail ſe nourrit au milieu des vaſtes paturages, que l'on a au voiſinage, ſans parler de la volaille, qui s'y engraiſſe facilement; le peuple qui eſt affable aux étrangers, eſt bien logé, les edifices y ſont de bon goût, le marbre n'y eſt pas epargné, c'eſt en un mot le rendez-vous de la Nobleſſe du Trentin, du Veronois, & du Breſſan; les autres Villes du voiſinage y envoyent leurs malades pour y recouvrer leur ſanté; mais, m'ajouta-t-il, ſi vous voulez

lez savoir en quelle estime ce charmant lieu étoit dans les siecles passés, lisez Virgile, & vous verrez s'il meritoit les reflexions de ce Poëte, & si l'on a tort de nos jours d'en faire tant de cas, car je vous assure qu'à l'exception de ses figures poëtiques, j'ai experimenté à la lettre ce qu'il en a dit, quoiqu'il n'y ait pas moins de dixhuit siecles entre cet Ecrivain & nous. Or voici l'endroit cité par le Comte, que je donne ici pour éviter au Lecteur la peine de l'aller verifier dans cet Auteur.

Hic ver assiduum; atque alienis mensibus æstas.
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbos.
At rapidæ Tygres absunt, & sæva Leonum
Semina; nec miseros fallunt Aconita legentes;
Nec rapit immensos orbes per humum; neque tanto
Squammeus in spiram tractu se colligit anguis.
Adde tot egregias urbes, operumque laborem;
Tot congesta manu præruptis oppida saxis;
Fluminaque antiquos subter labentia muros.

An

An mare, quod ſupra memorem, quodque
alluit infra.
Anne lacus tantos ; te Lari maxime, teque
Fluctibus, & fremitu aſſurgens Benace marino ?

Georg. L. II.

Le Poëte fait ici la deſcription de l'Italie, & nomme en particulier les endroits, qui meritent le plus ſes louanges, tels ſont à ſon avis les Lacs de Come, ſous le nom latin Lari, & de Garde ſous celui de Benace; il paſſe enſuite aux delices du Royaume de Naples, mais que je laiſſe pour n'être pas de mon ſujet.

Le Comte s'étoit pourvû d'un habile Secretaire, c'étoit un jeune homme de Siene, qu'il s'étoit donné en ſon dernier voyage de Rome : Outre les talents de ce Mr. Melani Docteur en Droit, c'eſt ainſi qu'il s'appelloit, il avoit une latinité très aiſée & en même tems très eloquente, c'eſt ce dont on avoit beſoin pour redreſſer quelques fautes qui s'étoient gliſſées dans certains endroits des manuſcrits de ſon ouvrage du Danube, qu'il

qu'il avoit livré aux Imprimeurs de Hollande, & en même tems pour les additions, qu'il meditoit d'y faire dans les obſervations qui l'avoient attiré ſur ce Lac & ſur les Lagunes de Veniſe; le goût que le Docteur Melani avoit pour les pieces d'eloquence & principalement pour celle de poëſie lui firent perdre de vüe les engagements, qu'il avoit contracté avec la Juriſprudence, auſſi fût-il obligé dans la ſuite d'employer ſa plume au ſervice des cabinets, il eſt aujourd'hui auprès du Marquis Bevilaqua, Grand d'Eſpagne & noble Venitien, qui reſide ordinairement à Ferrare; ce Seigneur ſe trouvoit indiſpoſé au tems du paſſage de l'Infant D. Carlos, lorſque de Boulogne il alloit à ſes Duchez de Parme & de Plaiſance, il envoya ſon Secretaire pour le complimenter; le diſcours fût concis & très éloquent, Son Alteſſe Royale, à qui on donnoit le divertiſſement de la chaſſe du lievre dans un pré du Monaſtere de St. Michel au bois, où il étoit logé, remercia en bon eſpagnol, & le Marquis, & le Secretaire

taire en particulier, ce qui fût fort goûté de ceux, qui étoient présents. J'ai fait cette petite digression, non pas tant pour faire connoitre les talents du Docteur Melani, qui paroissent assez indifferents à mon sujet, mais pour faire voir quel étoit le goût du Comte Marsigli dans le choix des personnes, qu'il s'attachoit.

Le Comte avoit besoin d'un Anatomiste pour l'aider, & d'un dessinateur pour les desseins, il trouva heureusement l'un & l'autre à Salo: Dès qu'il eut pris langue à son arrivée, il commença à s'humaniser avec les pêcheurs de la maniere, qu'il avoit autrefois fait à Cionta sur les Côtes de Provence, sa générosité multiplia bientôt ces sortes d'amis, on venoit regulierement le prendre pour la pêche, tous les coups de filets se dechargeoient sous ses yeux, c'est ainsi qu'à differentes courvées il parvint à la connoissance des poissons de ce Lac, il ne se contenta pas de cela, il voulut encore verifier ce qu'on a écrit du fond de son Bassin, savoir que le vase, ou

le

le ſable qui le couvre étoit chargé de parcelles du plus riche entre le metaux, comme on lit dans Calepin au mot de Benacus : *Lacus ciſalpinæ Galliæ, non procul à Brixia, Venetorum oppido, quem ajunt aureas arenas evolvere, & ex eis nutrire piſces, quos indigenæ Carpiones vocant, nusquam alibi repertos.*

Au retour de la pêche il faiſoit tranſporter les poiſſons dans des Vaſes pleins d'eau pour les conſerver en vie, afin d'en faire les diſſections dans ſes heures de loiſir; & pour cela il tenoit préparées dans les chambres de ſon logis pluſieurs longues tables pour faciliter ſes operations, les curieux du païs s'y rendoient pour être témoins de l'habilité de nôtre Comte devenu l'Anatomiſte des poiſſons: Il fit un jour le ſquelette d'un de nos Carpions, dont la taille étoit des plus grandes, il n'y avoit rien dans ſon interieur, qu'il n'examinat avec la derniere exactitude, & pour en comparer les parties avec celle de la Carpe, dont le Carpion eſt dit une eſpèce; il

y avoit auſſi une Carpe de bonne grandeur que l'on avoit miſe ſous le couteau & le biſtoury ; quant à la forme exterieure, exceptée la boſſe du Carpion, elle ne paroiſſoit point differente de l'autre poiſſon; mais il n'en étoit pas de même de la qualité de la chair ; elle ne pouvoit pas manquer d'être differente, car les filaments, qui la compoſent, ſont plus deliés dans le Carpion que dans la Carpe, & la couleur même dans la Carpe eſt plus foncée : On employa le microſcope pour decouvrir encore plus préciſement la direction de ces filaments, pour ſuivre de près les pores du foye, ou les canaux où paſſent les aliments ; on alla plus loin encore, on voulut ſavoir quelle nourriture prenoient les Carpions, cela eſt très difficile dans l'anatomie des poiſſons, auſſi ne put-il decouvrir que quelques reſtes de gravier ou de ſable, preſque digeré ; c'eſt ici où il employa le meilleur microſcope pour voir s'il ne ſe trouveroit pas là quelque teinture de l'or, dont il eſt parlé dans les auteurs, & qui ſert d'aliment à

ce savoureux poiſſon, c'eſt ce que ne pût abſolument parlant verifier nôtre Auteur malgré toutes les diligences qu'il ſçût employer en une recherche ſi curieuſe ; c'eſt auſſi ce qui le determina à croire que la bonté de ce poiſſon lui avoit attiré la gloire à la préference de tous les autres, de ſe nourrir de la poudre d'or.

Quand il ſçût à quoi s'en tenir ſur la Nature du Carpion, il paſſa à celle des truites, qui n'y ſont pas en auſſi grande quantité qu'au Lac Majeur, mais qui n'y ſont pas moins bonnes ; l'on voit dans ſon ouvrage du Danube de combien d'eſpèces ce grand fleuve en nourrit, ce que l'on diſtingue plus à la vüe qu'au goût, car les taches qui couvrent leur peau ſont de differentes grandeurs & de differentes couleurs, il y en a de dorées comme certaines Carpes que l'on pêche dans la Saane à Lyon, il y en a de griſes, il y en a de brunes, il y en a enfin de pluſieurs couleurs : Il vint enſuite à la recherche des Brochets, des Perches, des Anguilles, & des Ecreviſſes,

vifles, que l'on trouve à l'embouchure des ruiffeaux, qui fe dechargent dans le Lac.

Le Comte fatisfait à peuprès de fes obfervations fur le Lac de Garde, qu'il avoit depouillé de fes richeffes, ne penfa plus qu'à fe rendre à Venife pour y faire la même manœuvre, il prit donc congé des pêcheurs fes bons amis, & fon chemin par Verone, Vicenze, & Padoüe, il ne s'arrêta en la premiere de ces Villes, que pour jetter un coup d'œil fur les antiquités qu'on y voit encore, & qu'on neglige un peu plus qu'on ne devroit : Il faudroit en Italie de Loüis XIV. pour les faire refpecter & pour les transmettre à la veneration de la pofterité, mais par malheur on ne voit que des Barbares pour aider au tems à les detruire. Il n'en fit pas de même à Padoüe, il y prit quelque féjour pour vifiter les membres de cette floriffante Academie. Le Docteur Morgani, favant Profeffeur de Medecine en cette Univerfité, fon ancien ami, & confrere en l'Academie des Sciences de l'In-

ſtitut, fût conſulté ſur ſes nouvelles decouvertes; celui-ci lui montra à ſon tour les riches manuſcrits du celèbre Valſalva qu'on lui avoit envoyé de Boulogne après ſa mort, pour y donner l'ordre, qu'ils meritoient & les mettre en état de voir le jour: Je ne m'étends pas à faire plus amplement connoître de quel poids étoit cet ancien Anatomiſte de Boulogne; les imprimés de ſon vivant parlent aſſez pour moi, tout ce que je puis dire de lui en chemin faiſant, eſt un trait de ſa patience à la recherche des pieçes qui compoſent le Mechaniſme de l'Homme: il me dit un jour, qu'il avoit briſé plus de ſoixante têtes pour decourrit l'organe de l'oüie, il en vint enfin à bout, je l'ai eu entre les mains; on le conſerve avec ſoin dans une des armoires de l'Inſtitut, comme un monument de cette vertu, qu'il poſſedoit en quelque perfection; en effet elle eſt très néceſſaire aux lettres de ce genre: Malpighi ſans elle n'auroit fait aucun progrès dans ſes études.

De

De Padoüe le Comte vint à Venise par la Brente, où il ne s'arrêta qu'autant qu'il en falloit pour visiter ceux de ses anciens amis, qui étoient encore en vie, parcourir les boutiques des Heroristes & Droguistes, donner un coup d'œil dans l'Arsenal, non pas tant porté par la curiosité de le voir, comme font les Etrangers, car il avoit eu autrefois tout le loisir de l'examiner, mais pour s'informer par lui même, si l'on avoit introduit quelque nouvelle methode pour faciliter les Artisans, chacun selon leur art en particulier, soit pour la forge, pour la fonte, & la charpente, soit pour les modelles des Vaisseaux de haut bord, & les autres bâtimens, qu'on y construit journellement; & enfin aller saluer les Capitaines des Vaisseaux étrangers, qui se trouvoient dans le port, visite qui étoit un peu interessée; car s'il y rencontroit quelque curiosité, qui pût entrer en ligne de compte avec ses Capitaux de l'Institut, il n'oublioit rien pour l'obtenir de ces Messieurs; cela arrive très sou-

vent parmi les voyageurs de long cours que de ſe charger des raretés des païs, d'où ils viennent, dans l'eſperance d'en retirer du profit des curieux, qui en ornent leurs cabinets.

Veniſe n'étoit pas ſon fait, un homme d'étude doit s'écarter du grand monde, autant qu'il le peut; Muran l'auroit été mieux, mais il auroit été trop eloigné de la pleine mer; le Port de Malamoe ne lui auroit pas déplû; mais on y eſt en diſette de barques à pêcheurs: Tout cela bien conſideré, il jetta les yeux ſur la petite Ville de Chioggia ou Chioza, dont le Port eſt le plus près de la Terre ferme du côté du Ferrarois; il étoit à portée d'envoyer à Boulogne toutes les pieçes qu'il auroit en mains, car le *Procaccio*, c'eſt ainſi que l'on nomme le Coche d'eau, y paſſe deux fois la ſemaine de Veniſe à Boulogne, & de cette Ville ici en celle-là. D'ailleurs il avoit ici tout ce qu'il lui falloit, les Pêcheurs de la Mer & d'Eau douce, ſans compter, qu'il ſe trouvoit ſur les Lagunes, qui lui pouvoient fournir

nir une autre eſpèce de moiſſon, en effet il s'y donna plus particulierement aux poiſſons à Croûte, (que les Naturaliſtes appellent vulgairement dans leur Hiſtoire Naturelle de Cruſtaces, *Cruſtacei, & Teſtacei Piſces*,) que par tout ailleurs; il fit une recherche très exacte de la production des Echines, des Alcions; on lui apportoit quantité d'Huitres, de Moules, quantité de Coquilles, de toutes les eſpèces; pluſieurs ſortes de poiſſons à écailles, des Ecreviſſes de Mer, nommées Langouſtes, & ſemblables; c'eſt ſur toutes ces eſpèces de vivans marins, qu'il employa pluſieurs mois: Il en rechercha la Nature par des Analyſes & par tous les autres moyens, que lui ſçut ſuggerer ſon induſtrie, ou ſa longue habitude à ces ſortes de recherches; je ne parle pas ici des petites parties de divertiſſement, qu'il prenoit tantôt avec les Pêcheurs dans la haute Mer, tantôt avec quelques amis dans ſa Gondole, pour viſiter les bords de la Terre ferme, & le long de la Digue, qui

renferme la Capitale, & la met à l'abri des insultes des Flots du (*) Golfe ; car il seroit trop ennuieux de ne rien oublier dans la vie d'un homme, & peut-être même impropre de ne pas donner le loisir au Lecteur d'imaginer quelque chose d'avantageux à la gloire d'un Heros, dont on écrit la vie ; je lui laisse donc un champ vaste & libre pour le faire, tandis que je le vais rappeller à sa Patrie, pour le disposer à entreprendre le dernier des voyages de sa vie, qui fût celui de Marseille, où il alla pour la seconde fois.

CHAPITRE CINQUIEME.

Du Retour à Boulogne & de son second Voyage à Marseille.

DE Chioza il revint donc à Boulogne, chargé des depoüilles du Lac de Garde, comme nous avons vû, &

(*) On nomme de ce nom l'espace de Mer, qui est separé de la haute Mer par la chaussée de pierre, où sont les Ports de cette admirable Ville.

& de celles des Lagunes de Venise; on leur donna place dans les appartements de l'Institut parmi les Capitaux, qui y étoient déja selon leur genre & leur espèce, ensuite il prit quelque tems pour se disposer à son voyage, il en fit demander l'agrément au Pape Benoit XIII. qui avoit succedé à Innocent XIII.; mais à peine eut-il la reponçe, qu'il reçût de Hollande la nouvelle que l'ouvrage du Danube étoit enfin imprimé, aussi bien que son Essai Phisique de l'Histoire de la Mer; c'est ce qui l'engagea à suspendre son depart pour les attendre selon les conventions arrêtées entre les Imprimeurs & lui, savoir qu'ils lui envoyeroient 24. exemplaires de l'Ouvrage du Danube, & quelques uns en petit nombre de son Histoire. Pendant ce tems-là il se faisoit voir souvent à l'Institut & dans les assemblées principalement des Academiciens, où il ne manquoit pas de faire ses rapports. Je me souviens à ce propos, qu'il en fit un entre autres sur son voyage de Hollande, qui causa beaucoup de joye à

toute l'Academie, qui ne s'attendoit pas à cette facilité, qu'il possedoit par excellence, de s'enoncer; il nous fit une relation très exacte de tout ce qui lui étoit arrivé de remarquable en Angleterre & en Hollande, il n'avoit pour tout memoire de ce qu'il devoit nous dire qu'un petit billet à la main, où étoient nôtés en chiffre les principaux Chefs, ce fût alors qu'il proposa le commerce entre les Academies de Londres & de Boulogne, en y faisant voir l'avantage que celle-ci en retireroit; il ne manqua pas d'y rehausser le merite de Messieurs les Anglois en matiere de Philosophie, justice que toute l'Europe fait leur rendre, il nous fit un portrait assez naturel du Chevalier Newton, & pour la taille, qui étoit assez petite, & pour la vivacité de son ésprit, qui paroissoit encore toute entiere, quoique surchargé d'années, & de veilles, qu'il avoit consacré aux Muses. La fin de son discours fût une exhortation à l'Academie de faire tout son possible, pour ne point rester en arriere après tant de moyens,

moyens, que l'on avoit en mains par le nombre des Capitaux, qui ſe trouvoient dans l'Inſtitut ſur toute ſorte de matieres, de ſciences, d'arts & d'érudition, après tant d'exemples qu'ont laiſſé leurs ancêtres après eux, & qui leur ont merité dans la poſterité, non ſeulement les noms d'Illuſtres pour eux, mais encore ceux de doctes & d'éclairés pour leurs deſcendans; après, en un mot, tant d'exemples de zèle, que témoignent toutes les Academies de l'Europe pour la recherche de la verité, ſoit par des actes publics, ſoit par les écrits des particuliers.

L'on voioit quel étoit l'éſprit qui l'animoit dans ce diſcours, il faut être en effet enfant du Parnaſſe, pour me ſervir du ſtile poëtique, pour inviter efficacement par ſes exhortations les autres à y monter. Son naturel étoit fort prompt, & ſa capacité vaſte & capable de toutes les Sciences, quand on poſſede ces deux qualités on va bien loin. Il eſt vrai que cette promptitude eſt ſouvent cauſe de bien des équivoques,

ſi

ſi la prevention s'en mêle ; voici un fait, qui nous va éclaircir ſur ce naturel vif. Le Comte avoit en mains un projet d'étude, qui le touchoit de près, il falloit conſulter un Auteur, qu'il avoit remis entre les mains du Bibliothecaire, (c'étoit le Docteur Rondelli, qui s'étoit chargé de ce ſoin) on demande ce livre ſous un titre, car il en avoit deux, par malheur le Bibliothecaire ne l'avoit pas dans ſon catalogue ſous celui-ci ; il repondit qu'il n'étoit point dans la Bibliotheque : Voilà le ſujet d'une querelle des plus grandes, & qui pouvoit conduire à quelque excès : A peine le Docteur étoit ſorti de la préſence du Comte, que je parus à mon ordinaire pour lui faire viſite, je ne l'avois jamais vû ſi troublé, j'étois auprès de lui, il ne me voioit pas, je repliquai mes compliments d'entrée, il ne m'entendoit pas, je ne ſavois à quoi attribuer ni ſon aveuglement, ni ſon ſilence, je pris le parti de me taire, & d'attendre de bout ce qu'il en feroit ; il prit ſa plûme & ſe mit à écrire, enſuite comme reveillé de

ſon

ſon aſſoupiſſement il me dit d'une voix douce, pourquoi ne vous aſſeyez vous pas? je le fis ſans replique; après quelques lignes d'écriture il remet ſa plûme ſur la table, & me dit ces mots: A-t-on jamais vû un Prêtre plus inſolent? il ſuppoſoit que je fûſſe au fait de ſa diſpute: je n'eus rien à repondre pour ce coup; mais quoi, repliqua-t-il, vous ne parlez pas; je ne ſai pas de quoi il s'agit Monſieur, lui dis-je; que direz-vous donc du Docteur Rondelli, qui me vient de nier effrontement la connoiſſance d'un livre, que je lui ai donné moi même pour le mettre en la Bibliotheque de l'Inſtitut? Je ne ſavois que repondre; mais pour appaiſer la colere, dont il fremiſſoit, je lui dis d'une voix ſoumiſe, que peut-être une équivoque s'en mêloit, & cauſoit tout le different; que d'ailleurs le Docteur Rondelli ne me paroiſſoit pas un homme capable d'offenſer Son Excellence; à peine eu-je laché ces deux mots que toute ſa colere ſe tourna ſur moi; je fis le deconcerté, je ne l'étois pas pour-

tant,

tant, mais il falloit le paroître, garder le silence, & attendre le retour; je reussis à merveille; ma petite humiliation affectée le desarma; il se rafraichit le sang peu à peu, & en me jettant un coup d'œil paisible, il me demanda laquelle des deux Nations étoit la plus traitable & la plus complaisante, ou de l'Allemande, ou de la Françoise; je lui repondis en suivant, qu'il falloit le demander à Charles V.; à ce mot il se prit à rire, & puis il ajoûta; pensez ce que doit être mon naturel, après avoir passé la plus grande partie de ma vie parmi cette Nation, je puis vous assurer que c'est tout ce que j'en ai rapporté de profit. A quelques jours delà le Comte reçût de Hollande les 24. exemplaires de l'ouvrage du Danube; il les distribua dans les principales Bibliotheques de l'Italie, après en avoir envoyé un au Pape. Voici la maniere gracieuse avec laquel il fût reçû de sa Sainteté.

Bref

Bref du Pape.

BENEDICTUS PP. XIII.

DIlecte Fili, salutem & Apostolicam benedictionem. Quæ inter cæteras animi tui dotes insigniter eminet filialis observantiæ in nos, & hanc sanctam sedem, fideique singularis alacritatem jucundissime complexi sumus, cum plane luculentum tuaque eruditione dignum opus de Danubio flumine, a te elaboratum, Nobisque dono missum accepimus per venerabilem fratrem Prosperum Archiepiscopum Anconitanum, doctrina & integritate nobis mirifice commendatum. Tibi itaque magnopere gratulamur, quod domi, militiæque in optimis studiis collocaveris avocamenta curarum, atque in castris ipsis concessas laboris inducias eruditis commentationibus traduxeris, ut nimirum Reipublicæ non minus otii, quam negotii tui fructus constaret. Laudi præterea tibi damus, dilecte fili, quod illustribus plerisque documentis in eodem opere instruendo adhibi-

hibitis, *civitatem noſtram*, *Bononiam*, *patriam tuam locupletaveris*, *&* ſcientiarum Inſtitutum à te pari animi magnitudine, & liberalitate fundatum *novis hiſce opibus augere ſtudueris*; *quo certe habebit præclara civitas in patritio amantiſſimo incitamentum ad virtutem*, *incrementum ad laudem*, *& civicæ charitatis exemplum. Ut autem monumenta ingenii*, *& reverentiæ erga nos tuæ illuſtri loco poſita tutius aſſervarentur*, *in Bibliothecam noſtram Vaticanam juſſimus inferenda: Tibi vero grati animi ſenſus rebus ipſis teſtatos facere*, *atque has ipſos paternæ voluntatis ſignificationes pignus eſſe cupimus præcipuæ benevolentiæ*, *qua tibi Apoſtolicam benedictionem peramanter impertimur. Datum Romæ apud Sanctum Petrum ſub annulo piſcatoris die quinta Julii milleſimi ſeptingenteſimi vigeſimi ſeptimi*, *pontificatus noſtri anno quarto.*

L'adreſſe, ou l'enveloppe du Bref, étoit conçüe en ces termes, *Dilecto Filio Comiti Aloyſio Ferdinando Marſilio.*

Il

Il n'eſt pas néceſſaire de commenter cette lettre pour voir en quel degré d'éſtime le Comte Marſigli étoit parvenu dans l'eſprit du ſouverain Pontife, qui étoit le troiſieme dont il joüiſſoit de la faveur & de l'amour paternel, comme on a pû remarquer dans les Chapitres précédents. Si ce fut une conſolation pour nôtre Comte de receuillir d'une maniere ſi autentique les fruits de ſes travaux, de ſe voir loüé par ſon Souverain, non ſeulement pour ſes aſſiduités à l'étude, pour les richeſſes dont il avoit amplifié l'Academie de Boulogne, en le reconnoiſſant Fondateur de ſon Inſtitut des Sciences, & pour ſa pieté envers Dieu, & ſon attachement au Saint Siege Apoſtolique, cette conſolation toute pleine de douceurs qu'elle étoit, ne laiſſa pas que d'être mêlée encore d'amertumes ; tant il eſt vrai, que Dieu ne permet pas une conſolation parfaite en cette miſerable vie, il ne manquoit pas de traverſes, qui la lui auroient rendu odieuſe, s'il ne s'étoit ſoutenu de lui même par ſa reſignation à la divine Providence,

qui lui envoyoit de telles épreuves, & encore par le moyen de certaines gens, qui auroient dû le plus contribuer à sa felicité.

Son Institut lui tenoit si fort à cœur, je ne saurois trop le repeter, que tous les chagrins, qui venoient l'accabler, ne lui venoient que de sa part; il savoit ce qu'il lui avoit couté, & pourtant on s'opossa à ses intentions, tellement qu'il suffisoit qu'il demandat quelque chose, pour qu'on la lui refusât sans balancer, le Docteur Rondelli renonça à sa charge de Bibliothecaire; il avoit en mains un sujet d'un merite très connû, homme (*) de probité, d'ailleurs possedant même les langues orientales, bon Theologien, Philosophe, & Historien, toutes qualités si nécessaires à un emplois de cette conséquence; le Comte le proposa au Senat, il n'en fût pas seulement écouté, on lui en nomma un, qui certainement étoit bien inferieur, pour ne pas dire, au depourvû des qualités indispensables. Vou-

(*) Le Docteur Bianconi, Professeur de la Langue Grecque.

Vouloit-il donner quelque conſeil pour le bon reglement & la meilleure diſpoſition des choſes qui regardoient l'Inſtitut, il ſe voyoit oppoſé à un chicaneur, qui par ſa lenteur & par ſon éſprit de contradiction confondoit tout ; il eſt vrai qu'il s'étoit privé de toute ſurintendance par les contracts de donation, juſqu'à ne vouloir pas la moindre marque de reconnoiſſance même après ſa mort ; mais ſes parties contractantes ne paroiſſoient pas devoir en uſer avec tant de ſeverité, car la reconnoiſſance étant libre, elle eſt fille de la générofité, & prévient toujours les actes de contrainte : Ce ſont auſſi ces reflexions ſi affligeantes & ſi ſenſibles à un homme d'honneur, qui l'accablerent, & qui lui firent précipiter un éloignement, qu'il avoit medité pour une autre fin ; ſes amis pénétrerent cette reſolution, ils emploierent tout leur ſavoir pour pour l'en detourner ; ils lui repréſenterent ſon grand âge, l'épuiſement de ſes forces, & enfin que peut-être ſon abſence ſeroit d'un grand préjudice à l'emmeublement du

Palais de l'Inftitut ; qu'il ne falloit pas perdre l'efperance de voir prendre un bon train à toutes chofes, quoiqu'il foit toujours expedient de ceder au tems : Toutes ces remontrances ne purent rien gagner fur fon éfprit ; j'étois avec lui la derniere fois qu'il alla à l'Inftitut ; je me fouviens qu'à la fortie il fe tourna vers la porte, & faifant deffus un grand figne de croix avec la main, il dit ces paroles : Je te recommande au Tout-Puiffant, qui feul peut te faire profperer. Lui, qui favoit la fincerité de mes intentions, quand je t'ai conçû, & que depuis une longue fuite d'années je t'ai enfanté avec tant de douleur ; quels foins ne me fuis-je pas donné pour toi ? quels voyages n'ay-je pas entrepris ? à quelles depenfes ne me fuis-je pas engagé ? Dieu le fçait !

Second Voyage du Comte à Marfeille.

Il n'eft point de doute que la douleur, qu'il eut à fon depart de Boulogne,

gne, n'ait acceleré ſa mort, elle étoit exceſſive, comme on en va juger ; il s'étoit élevé une petite cabale d'envieux, qui detournoient avec adreſſe les applaudiſſements du public, leur temerité alla même ſi loin que l'un d'eux lui dit un jour en face, que cet Inſtitut, dont il prétendoit qu'on fit tant de cas, n'étoit rien deplus qu'un amas confus de limaçons & de coquilles, que lui ſans emploier tant d'années il pourroit en deux mois eriger un Palais plus riche encore en ſemblables joüets d'enfans ; il s'en préſenta un autre, qui l'accuſa d'être un très mauvais citoyen pour avoir engagé le public aux depens des pauvres familles à des depenſes ſi exorbitantes dans un tems de miſere ; il ſembloit à entendre ces reproches, qu'on avoit épuiſé les threſors publics à ſubvenir à tant de fraix, mais pour voir, ſi ce Seigneur, ſi échauffé pour le bien des pauvres, avoit raiſon de parler ainſi, il n'y a qu'à ſupputer quinze mille livres de l'achat du Palais, & 75. milles accordés ſur les ſubſides, ce qui ſera

la somme de 90. milles en tout. Quelle pitié, ou plustôt quel traitement peu conforme à l'équité ? Un troisiéme encore plus injuste & plus malin, que les deux autres, faisoit publier à la sourdine, que le Général Marsigli n'avoit pris de semblables engagements, que pour laver aux yeux du monde les taches, dont il s'étoit terni autrefois en Allemagne ; celui-ci, ce qui est d'autant plus surprenant, étoit un homme qui lui paroissoit tout devoué, tant il est vrai qu'il est du dernier difficile de connoître les vrais amis ; mais si cet honett-homme avoit reflêchi sur les mouvements que le Comte Marsigli s'étoit donné de sa plus tendre jeunesse, & qu'il n'a cessé de continuer dans les tems qu'il joüissoit de la faveur du premier Prince Chrêtien, ce qu'il ne pouvoit ignorer, il n'auroit pas lâché un coup de langue si injurieux à la gloire des lettres, & si contraire à la sincerité des intentions de ce bon ami qu'il trahissoit : Voilà aussi le motif, qui l'engagea à adresser à tous les ordres une let-

lettre qui fait connoître, & la droiture de ſes intentions, & l'amour qu'il avoit pour ſa patrie; l'on y voit un abrégé de ſa vie; la voici telle qu'elle fût imprimée.

A tous les ordres de la Ville de Boulogne.

Le Tout-Puiſſant permit par un effet de ſa Divine Miſericorde, que je priſſe naiſſance parmi vous, Meſſieurs, dans un tems, où la Nobleſſe n'avoit point de ſoins plus à cœur, que de ſe livrer à la culture des ſciences & des arts; dans ces heureux jours, où nôtre Univerſité floriſſante ne ſe reſſentoit nullement de ſon antiquité, (ce qui fait que les meilleures choſes degenerent de leur ſplendeur) & où l'ordre de Nobleſſe ſe diſtinguoit par ſon aſſiduité aux exercices dignes & propres de leur condition; c'eſt dans ces tems-là, dis-je, qu'après avoir reçû une éducation proportionnée au zèle de mes parens, & la petite étendüe de mes talens, je quit-

tai le foyer domestique pour me procurer une place chez la renommée au goût de mes inclinations ; je ne fus pas long-tems à ressentir les effets d'une fortune naissante , & quoique dans la suite elle ne me fût pas fidelle, j'eus assez d'équité pour ne pas en rejetter la faute sur l'éducation qu'on m'avoit donnée, soit dans l'Academie de Boulogne, soit dans celle de Padoüe ; au contraire persuadé de l'avantage, qui m'en revenoit , je ne desistai jamais un *seul moment de chercher toutes les occasions à satisfaire aux obligations , que j'avois contracté avec elles , par le seul motif de la plus vive reconnoissance , car en effet je me sentois redevable de cette dette envers elles , c'est aussi en cette vûe qu'il plût à Dieu , de m'en faire naître l'idée à la seconde année du service, où je m'étois engagé sous les glorieux Drapaux de l'Empereur Leopold contre les Turcs ; c'est en ce tems, dis-je, que je conçûs l'idée de fonder dans ma Patrie selon mes forces* une étude demonstrative , qui pût servir d'instruction à la Noblesse sur tou-

tes ſortes des ſciences, d'arts, & d'érudition, mais ſur tout pour lui ſervir de fondement à ſe perfectionner dans la profeſſion des armes à la gloire de la Patrie, au luſtre des familles, & au profit de la Religion, dont je vis le beſoin pendant dixſept ans, qu'il fallut avoir affaire à ſes ennemis irreconciliables : Voilà mes chers Concitoyens, quel fût le but de mes projets, vous en voyez préſentement à quel point Dieu les a beni par l'établiſſement de cet Inſtitut, & fondé par le conſentement & ſous la protection particuliere de Clément XI. d'heureuſe mémoire, d'autant que ſous ſon bon plaiſir, je l'expoſai à ſes piés, & que lui de ſon côté daigna emploier, non ſeulement ſon autorité, mais l'étendüe même de ſes connoiſſances, qui n'étoit pas certainement petite ſur toutes les ſciences, dans un tems rempli de calamités & de tribulations, où étoit expoſé ſon regne, pour en appuier le deſſein par ſes liberalités, & l'amplifier encore au delà de mes forces : Quand je vis le Saint Pere embraſſer à cœur

un tel engagement ; je ne voulus pas rester en arriere de ce qui pouvoit encore dependre de mes soins, ce fût donc à son exemple que je formai un autre projet d'amplification par de nouvelles acquisitions sur l'Histoire Naturelle, sur les Mathematiques, & sur la nouvelle methode de perfectionner les sciences, c'est-à-dire sur les experiences sensibles, afin qu'on pût plus aisément aprendre les verités qu'on enseigne de vive voix, ou qu'on lit dans les auteurs. C'est donc à ces vües, que je n'épargnai ni soins, ni depenses, ni ne laissai échapper aucunes occasions, même de celles, qui sembloient être au delà de mes facultés pour les voir réussir. Vous n'ignorez pas de quelle nature sont les adversités, qui ont troublé le cours de ma vie, elles étoient plus que suffisantes pour rompre mes mesures, & detourner le succès de mes entreprises, je suis même très persuadé, que si elles vous revenoient à la mémoire vous ne me refusassiez pas vos larmes, c'est aussi vôtre bon cœur pour moi, qui m'engage

gage à ſoutenir juſqu'à la fin le propos, que je me ſuis fait de vous être utile, où je le pourrai, & principalement de faire enſorte, que ſi vôtre Academie, ſi vôtre Univerſité ne peut ſurpaſſer celles qui ſont repandües dans toutes les parties de l'Europe, elle puiſſe au moins marcher de pair avec elles: Vous en avez déjà une preuve ſenſible au milieu de vôtre Ville, dans l'Inſtitut (j'entends) où vous voyez reünis en un ſeul endroit tout ce que la Nature a ſçu produire ſur la terre & dans les eaux; aſſemblage que j'oſe dire, ſi precieux & ſi rare, qu'il n'y a point d'Academie, qui en poſſede autant de nos jours, comme vous pourrez facilement reconnoître par l'inventaire que j'en ai fait imprimer tout exprès; à condition neanmoins que vous uſerez de diſcretion dans l'uſage que vous en ferez, en attribuant la gloire à Dieu ſeul, & nullement à moi, qui ne ſuis en cela qu'un foible inſtrument de ſa divine diſpoſition.

Mais pour en venir à un établiſſement ſolide, & qui fût à l'abri du caprice hu-

humain, par lequel on voit le plus ſouvent avorter les plus utiles projets avant qu'on en vienne à leur execution ; j'ai crû devoir rechercher l'appui de nôtre très ſublime Senat, en le ſuppliant d'en accepter la ſurintendance par une deſtination de ſix Senateurs, dont l'emplois dureroit autant que leur vie, afin que s'affectionnant par leur aſſiduité & leur vigilance à tout ce qui peût regarder la gloire de nôtre Univerſité, ils puſſent en même tems procurer à nôtre Inſtitut, tout l'avantage qu'on ſaura lui ſouhaiter pour le rendre utile de plus en plus, & par conſequent cher à la patrie, & conſiderable aux étrangers.

Comme c'eſt pour me donner des aſſurances ſur la ſtabilité de cet Inſtitut, que j'ai eu recours à vous, Meſſieurs, par cette adreſſe, vous, qui compoſez les differents ordres de cette Ville, afin que je ne laiſſe rien en arriere de tous les moyens que me préſente à l'éſprit le genie tutelaire des ſciences pour premunir mes deſſeins contre tant d'obſtacles que j'ai rencontré en chemin, & que j'ai

j'ai ſurmonté pour la plus part, comme vous pourrez voir dans les actes juridiques de ſon établiſſement, & dont j'envoyeray des copies legaliſées à toutes les Univerſités pour être conſervées dans leurs Archives, c'eſt auſſi pour rendre à la poſterité un temoignage autentique de la droiture de mes intentions, que je proteſte ici, que ce que j'ai pû faire en cette conjoncture pour la Ville de Boulogne, ma patrie, n'a été qu'en vûe de la reconnoiſſance que je lui dois pour l'éducation que j'en ai reçû; mais d'autant que je prevois, ſelon ce que m'a que trop enſeigné l'experience, que le ſuccès pourroit bien un jour ne pas répondre entierement, ni à mes bonnes intentions, ni à celles de Meſſieurs les Adminiſtrateurs, j'ai voulu encore ici prevenir vos plaintes contre moi, en vous declarant que j'ai penſé à pourvoir toutes choſes contre les malheurs, qui menaçent ce même Inſtitut, c'eſt ce que l'on trouvera dans les Archives des R. R. P. P. Dominicains de cette Ville, j'ai en même tems remis des memoires dreſſés

en

en Hollande en ce dernier voyage, qui regardent particulierement les reparations des disgraces que vous causent les inondations de vos terres, n'ayant eu en cela, comme j'en prends la verité à témoin d'autres motifs que le bien de mes freres, & cela pour la plus grande gloire de Dieu, en remettant tout le succès, que j'en puis desirer sous la protection de la sainte Vierge, dans le mistère de l'incarnation du Verbe divin, au quel nous avons dedié son autel dans le Palais de l'Institut, & dont la dedicace me fut inspirée pour avoir été le jour de ma delivrance des mains des Infideles.

C'est avec de tels sentiments, que je prends congé de vous, mes chers Concitoyens, & que je vais dans peu rejoindre l'endroit que j'ai destiné à ma sepulture, c'est là que j'espère trouver les moyens de passer avec plus de paix & de tranquillité les jours qui me restent à vivre, & me preparer à en rendre compte pour l'éternité; je me trouve reduit à cette dure néceſſité d'abandonner ma

pa-

patrie, & ſeulement parce que malgré les peines que je me ſuis donné pour ſon bien, au travers d'une vie remplie d'inquietude & de degoût, je n'ai pas ſçû me meriter ſon approbation; je me recommande neanmoins à vos ferventes prieres, en vous ſuppliant de vouloir bien vous charger du ſoin de veiller à la conſervation du threſor, que vous avez au milieu de vous, j'entends vôtre Inſtitut des ſciences & des arts, dont la renommée eſt déjà paſſée aux extremités de l'Europe, c'eſt à vous à en ſoutenir la gloire; j'eſpère encore que vous ferez aſſez reconnoiſſants pour vous prêter volontiers à cet aveu public, que s'il vient à perir, ce n'aura pas été par le manquement de zèle de ma part, & de l'attention de vôtre ſublime Senat, qui emploiera toute ſon autorité pour qu'il ſoit adminiſtré avec toute la vigilance poſſible, pour que ſes Capitaux ne deperiſſent point entre les mains de ceux, qui en ſont les depoſitaires, & pour vous exhorter à prier le Tout-Puiſſant qu'il daigne verſer ſur eux ſes

ſain-

ſaintes benedictions, & pour réunir vos humbles ſuppliques aux piés du Souverain, qui vous gouverne, afin qu'il le protege de ſon autorité, en lui mettant ſous les yeux, que c'eſt l'ouvrage de Clément XI. d'heureuſe mémoire, & des ſouverains Pontifes ſes ſucceſſeurs. Je rends auſſi par cette préſente adreſſe de très-humbles graces aux ordres Eccleſiaſtiques ſeculiers & reguliers, pour avoir conſenti avec tant de bonté à la levée des ſubſides de la ſomme de 75000. livres, ſelon la demande que j'en avois faite au St. Pere par la mediation du Legat actuel, qui étoit le Cardinal Aurigho, afin qu'elle fût employée à perfectionner le même Inſtitut.

Dès que la nouvelle de ma mort ſera parvenüe jusqu'à vous, mes chers Concitoyens, je vous ſupplie très-humblement de ne point mépriſer ces dernieres marques de mon affection, & du bon cœur, que j'ai toujours eu pour vous; ſoit dans la proſperité, ſoit dans la disgrace; mais ſurtout daignez adreſſer au Tout-Puiſſant vos ferventes prieres, afin qu'il

qu'il me pardonne par un effet de sa grande misericorde l'excès de mes offenses, & m'accorde par son infinie bonté la joüissance de ses biens éternels. Je vous embrasse & suis vôtre très-affectioné serviteur.

Loüis Ferd. Marsigli.

En jettant un coup d'œil sur cette adresse du Comte Marsigli aux ordres de sa Ville l'on rencontrera le juste motif, qu'il eut de changer de dessein avant son depart, au sujet de l'Imprimerie, qu'il avoit projetté de faire pour l'Institut; elle n'étoit pas entierement fournie de caractères, l'on avoit fait deserter celui qui les faisoit, comme nous avons vû ci-dessus, s'il avoit laissé le soin à Mrs. les Deputés de l'Institut de la perfectionner, il falloit un fonds qu'ils n'avoient pas; le Comte prévoyoit donc, qu'on mettroit dans un coin de chambre les presses, les caractères, & tout ce qui appartenoit, & que ce seroit pour ne les plus revoir; ce fût donc par un effet de sa prevoyance, qu'il

proposa au R.R. P.P. Dominicains la donation qu'il leur en fit ; l'on en dressa un contract sous certaines conditions assez avantageuses ; cette Imprimerie est employée à plusieurs ouvrages au profit des dits Religieux , qui n'ont pas manqué d'y joindre plusieurs autres matrices, qu'ils ont acheté dans ce païs, on la nomme selon l'intention du Donateur l'Imprimerie de St. Thomas.

L'année précédente (en 1727.) il avoit pourvû l'Academie des peintres sous le nom deClementine d'une pension annuelle de 46. écus romains pour les frais des medailles, qu'elle distribue à ceux des éleves, qui ont le mieux reussi dans les desseins qu'on leur propose chaque année, comme nous dirons ailleurs. Il n'avoit plus rien à desirer sur l'accomplissement de ses projets par rapport à lui ; il en avoit remis le progrès entre les mains du Tout-Puissant, ce fût pour cela que tout-à-coup il partit de Boulogne, pour aller rejoindre son ancienne retraite des Côtes de Provence. Voici l'endroit où Mr. de Fontenelle le compare dans son éloge

éloge à ce ſage de la Grece, qui après dix ans d'abſence parmi les nations étrangeres, pour en receuillir les loix & les maximes, & fonder en ſa patrie une methode de gouvernement, appuiée ſur la juſtice & l'équité, eut aſſez de courage de s'exiler ſoi même de la compagnie de ſes Citoyens, pour aller en inconnu joüir ailleurs du fruit de ſes travaux dans la penſée ſeule, qu'il avoit procuré à ſa patrie toutes les felicités, qu'elle pouvoit attendre du meilleur de ſes legislateurs.

Notre Comte fit donc comme Solon en cette conjoncture, & même quelque choſe de plus, en renonçant aux droits de ſa patrie, & à ceux de ſa famille, & pour le faire d'une maniere éclatante, il changea ſes armes, ſe contentant de la vignette, ou titre de ſon Imprimerie, & ſe faiſant nommer le Chevalier d'Aquino: Il faut croire qu'il n'en vint à cette reſolution que par un excès de douleur, telle qu'il a exprimé lui même dans ſon adieu à tous les ordres de Boulogne: quoiqu'il en ſoit il eſt cer-

tain, qu'il partit brusquement du milieu de sa patrie l'amertume dans le cœur, qui l'accompagna dans son voyage de Provence, & qui jointe à son grand âge n'a pas peu contribué à lui abreger sa vie.

Il alla descendre à Cionta après une navigation assez heureuse depuis Livourne, où il s'étoit arrêté quelques jours, pour attendre le depart du Vaisseau qui le devoit porter, & pour convenir avec le Barquier de la maniere, qu'il pourroit toucher ses remises de Boulogne; car c'étoit un honett-homme (*) son ancien ami, qui s'étoit chargé de la conduite de ses biens, & de lui en transmettre les revenus par tout où il l'exigeroit.

Dès qu'il eut mis pié à terre à Cionta, il reprit son ancienne demeure, dans le dessein de s'y occuper à peuprès de la même façon, qu'il avoit fait autrefois, il l'emmeubla selon sa coutûme en homme de guerre, quelques chaises de paille

(*) Dominique Bennati, Orfevre de Boulogne.

le avec des coussins couverts de toile peinte, quelques planches étendües en forme de table de tailleurs, pour étendre sous ses yeux les materiaux, qui faisoient le sujet de ses études ; un lit de camp avec des rideaux de toile faisoient tous les meubles de nôtre Philosophe, un crucifix qu'il tenoit attaché au chevet de son lit, & qu'il portoit toujours avec lui dans ses voyages, enchassé dans une petite caisse de bois, avec quelques desseins de ses observations actuelles, qu'il attachoit avec des petits clous à la muraille de sa chambre, lui tenoient lieu de tapisserie & de tableaux : Sa cuisine n'étoit pas mieux garnie d'utensiles, quelques pots de terre, quelques plats, & quelques assiettes de faiance en faisoient la meilleure partie.

Il avoit un petit jardin joignant cette maisonette, un valet remuoit la terre, & lui en cultivoit les plantes, ce n'étoit pas ordinairement des fleurs, mais des simples, dès qu'il pouvoit en avoir ; il avoit une petite nacelle pour sa promenade le long des Côtes, mais s'il vou-

loit aller à la pêche, ses anciens amis où les enfans le venoient prendre, car il s'étoit passé 18. à 20. ans depuis qu'il s'étoit privé de leur compagnie, la memoire, qu'il avoit conservé de ces bonnes gens pendant son absence, l'obligea de leur envoyer un très-beau tableau pour leur Chapelle; le sujet étoit un St. Pierre dechargeant sur le bord de la Mer ses filets pleins de poissons, des plantes Marines, Coraille, Madrepores, Lithophitons, Alges, Mousses, Coquilles de toute espèce, & semblables; & pour rendre le présent plus respectable, il l'avoit adressé à Mr.*** de Marseille, ce zelé Prêlat, dont il fût tant parlé au tems de la peste. Le Comte avoit le cœur reconnoissant, un service quelque petit qu'il fût n'échappoit pas facilement de sa memoire, il savoit le rendre par de bons offices, ou par de petits présents qui avoient leur merite, en effet il y a des grands Seigneurs, qui par un souris, qu'ils vous font à propos, vous honorent à l'extrême, & vous font le plus grand plaisir du monde,

de : l'on écrit de Charles XII. Roi de Suede qu'un petit diamant, qu'il tiroit de ſon doigt & donnoit avec grace, tenoit lieu du plus grand bienfait chez la perſonne qui le reçevoit; il en étoit ainſi du Comte de Marſigli à quelques égards près, c'étoit quelque fois un plat de fruit, ou un bouquet de fleurs, qui faiſoient l'acquis de ſa reconnoiſſance, à ſon retour de Hollande il envoya à la fille de Mr. Boehrhave une petite boëte de fleurs de Mantoüe, on ne ſauroit croire le plaiſir qu'il fit à cette jeune Demoiſelle, & la reconnoiſſance qu'en temoigna ſon pere : Il eſt des gens au contraire, qui prennent les plus grands engagements à vous aider de leur protection, ou à vous faire quelque bien, mais ils le font de ſi mauvaiſe grace, ou ils ſont toujours à vos trouſſes pour vous la reprocher, ou au moins pour vous en faire connoître la grandeur, que je vous vois diſpoſé à y renoncer une bonne fois, comme fit ce Soldat Romain, dont le Capitaine ne manquoit pas d'occaſions à lui remettre devant les

yeux, qu'il lui avoit sauvé la vie. *Redde me Cesari*, lui dit-il, ennuié de tant de repetitions, *& moriar*; en effet ces sortes de gens vous donnent des roses par leurs pedicules herissées d'Epines. Je ne puis attribuer ce defaut qu'à un ésprit d'interêt de la part du Donateur, ésprit tout opposé à celui d'une ame généreuse, comme l'étoit celle du Comte, dont je fais ici le portrait.

L'étude qu'il se proposa en ce dernier voyage avoit pour objet particulier la nature des sables, de quelle façon on peut conçevoir leur production, en quoi consiste leur difference, si par exemple les cailloux de riviere sont de même matiere que le vase ou le sable, qui couvre le fonds de leurs lits, si ces cailloux prennent leur origine des Rochers, qui s'écroulent & se brisent en fragments au retour du printems, & qui emportés dès l'endroit de leur chûte par le courant des eaux, s'entrechoquent de telle maniere que leurs pointes & leurs inegalités venant à s'écorner, les parcelles composant le vase & les fragments

ments plus gros devenus, plus polis en la ſuperficie prennent les figures rondes & applaties qu'ils ont ordinairee ment ; ſi enfin la differente opacité de ces cailloux peut s'attribuer à la qualité de la maſſe des Rochers, qui en ſont comme les matrices, par exemple ſi ces petits cailloux blancs de lait ont pris leur origine dans les Carrieres de marbre blanc, ſi ceux qui ſont d'un rouge obſcur ont pris la leur dans des carrieres de même nature ; ſi enfin ceux, qui n'ont ni couleur qui les diſtingue du reſte des pierres ont été des corps detachés des carrieres de ſimples pierres. Ce ſentiment lui a paru aſſez bien fondé, quoiqu'il ne l'ait pû delivrer d'un nombre de difficultés qui l'accompagnent, car il a rencontré dans le cœur, où le centre de certains cailloux des cavités, dont les parois étoient criſtalliſés, & où étoient renfermés quantité de petits criſtaux detachés les uns des autres, & taillés à facettes, & teints de differentes couleurs, il a deplus obſervé que la ſtructure de certains d'entre eux ne dif-

feroit en rien de celle des bezoirs, que l'on trouve dans les inteſtins des boucs de l'Afrique, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit faite par differentes couches à differentes repriſes, comme l'on a dit, ſe trouver dans la ſubſtance du coraille, & qui ſe verifie même dans les plantes, comme encore dans les coquilles de mer & dans celles de terre; temoins celles des limaçons que l'on diſtingue aiſément à la vüe : Tout cela, dis-je, ne prouveroit pas mal que chaque caillou pourroit bien être un corps à part, independant de toute matrice heterogene primitive, & diſtinguée de ſa propre ſubſtance, comme par exemple d'avoir été rocher avant de paſſer par la qualité de fragment, & de prendre la forme de caillou; en un mot que dès ſa premiere origine il avoit reçû ſa nourriture & ſon accroiſſement par un écoulement d'une ſubſtance homagene, & analogue à ſon eſpèce pour le differentier de tout autre.

C'eſt ainſi qu'il reconnut la nature des ſables, & qu'il donna un arrangement

ment à leurs differentes eſpèces ; il employa avec ſuccès le microſcope pour leur decouverte ; & après en avoir rencontré de celles, qui ſont percées d'une infinité de petits pores imperceptibles, dont les cavités ſont de differentes figures, il a ſçû trouver encore une difference entre celles qui ſemblent n'être qu'un amas de differentes coquilles, ce qui donne une eſpèce de ſables, qui produit une Province très vaſte & très curieuſe. Voilà, ajoute ici le Comte, un nouveau labyrinthe, qui ſe préſente à la ſagacité du curieux, non moins impénétrable qu'intereſſant, que tous ceux qu'il a rencontré en chemin faiſant dans la recherche des autres productions de la nature.

La vivacité de ſon éſprit & l'étendüe de ſes connoiſſances ne ſe laiſſoient pas borner à un ſeul genre d'étude, nous avons eu l'occaſion de le remarquer plus d'une fois, & la raiſon eſt qu'il avoit attaqué la Nature elle même en toutes les figures, qu'elle offre à nos yeux ; c'étoit la ſtructure des ſables, qui ſembloit

bloit l'occuper ici, mais s'il lui tomboit quelqu'autre objet entre les mains, ſoit pendant la pêche, ſoit dans les promenades de Provence, il ſe donnoit la torture pour en developper le myſtère ; & dès qu'il y recontroit des difficultés inſurmontables, il n'heſitoit aucunement de declarer la foibleſſe de ſes pénétrations, c'eſt ce que l'on peut notter en pluſieurs endroits de ſes ouvrages du Danube & de ſon Eſſai phiſique de l'Hiſtoire de la Mer.

Voilà de quelle façon il eſperoit prolonger des jours, qu'il nommoit de ſurerogation, uniquement accordés par la divine miſericorde, & ajoutés à ſoixante & onze ans d'une vie vraiement laborieuſe ; voilà, dis-je, comment il emploioit ſon tems à ſa petite retraite de Cionta en la ſocieté de ces pauvres gens, qu'il aimoit tendrement, comme il me l'a dit pluſieurs fois ; & dont il étoit cheri par excès ; lorsqu'étant aller faire viſite à ſes bons amis de Marſeille il eut une atteinte d'apoplexie, qui fit craindre pour ſa vie ; le pieux Evêque, dont

dont on a déjà parlé, lui donna toutes les assistances imaginables, il ne l'abandonnoit pas de vûe jusqu'à ce que l'on en reprit quelque esperance de guerison; cette tendresse reciproque & ce temoignage d'une veritable amitié se renouvella si fort en cette occasion, que le Comte resolut de s'arrêter plus longtems à Marseille, qu'il ne l'auroit fait; ce fût en ces conversations domestiques & familieres, qu'il eut avec ce Prélat, qu'il aprit en detail toutes les miseres, dont les Habitans de cette miserable Ville avoient été accablés par une peste, qui a duré plus de deux ans, & qui s'étoit repandüe dans toute la Province; toute l'Europe a été informé des soins que se donnoit ce bon Pasteur, pour aller consoler ces pauvres pestiferés dans leurs propres maisons, leur porter les sacrés mystères, assister à la cure de leurs plaies, les exhorter à la conponction, & à reçevoir ce fleau de la main du Seigneur, qui les avoit destiné à la gloire par son moyen en forme de penitence, & pour l'expiation de leurs pêchés. Mr. le

Comte

Comte me dit à ſon retour ſur ce propos, que le port avoit été depeuplé en moins de rien, que les familles des Mariniers avoient le plus ſouffert, que l'on avoit porté chaque jour à la ſepulture les cadavres par milliers, & enfin que Dieu par un effet de ſa pitié avoit ſuſcité l'amour paternel dans ſon St. Evêque pour la conſolation des orphelins, & le ſalut de leurs peres, engageant par ſon exemple les Eccleſiaſtiques reguliers & ſeculiers de ſe prêter à une ſi ſainte œuvre, & les riches de ſubvenir aux néceſſités de leurs frères par d'abondantes aumones; il faudroit être denaturé pour n'être point touché de compaſſion dans des circonſtances ſi funeſtes, & neanmoins on vît encore à Marſeille des hommes ſi rebelles à la compaſſion, des gens, dis-je, qui refuſerent de porter du ſecours à leurs freres, & neanmoins par les engagemens de leurs conditions y étoient plus obligés que bien d'autres qui ne s'épargnoient pas; l'on ſçût même les deſigner de telle ſorte qu'on ne reconnut

pas

pas moins en eux le faux de leurs principes que le masque, qui les couvroit sous le specieux titre de charité chrêtienne, qu'ils avoient coutume d'affecter dans leurs discours publics & privés; mais aussi Dieu les sçût-il punir, lorsqu'il eût fait cesser le mal, car s'étant présentés pour rentrer dans leur maison, ils la trouverent occupée par d'autres personnes qui le meritoient mieux, c'est ainsi que la Cour appuia les sages dispositions de l'Evêque, & qu'il n'y eut plus de retour pour eux: Voilà ce que porta la voix publique, & dont fût également informé le Comte Marsigli sur les lieux. Le coup d'apoplexie, qu'eut Mr. le Comte, ne lui pronostiqua rien d'avantageux pour le recouvrement de sa santé; son âge conspiroit avec elle à sa ruine, les Medecins n'avoient fait que lui procurer une trêve suffisante à lui donner du tems pour se préparer au grand passage de l'éternité, ils lui dirent avec cette liberté que sçait inspirer la charité chrêtienne, dont ils doivent faire profession en semblables conjonctures;

res ; on lui conſeilla de penſer ſerieuſement, en l'avertiſſant neanmoins qu'il n'y avoit que l'air natal, qui lui pût prolonger ſes jours.

CHAPITRE SIXIEME.

De ſon retour à Boulogne & de ſa mort.

IL n'heſita pas un moment d'accepter le conſeil, c'eſt-à-dire, de ſe préparer à entrer dans la grande éternité ; & comme l'on eſt obligé de ne rien negliger pour paſſer autant loin que l'on peut cette vie mortelle, il accepta encore celui de retourner en Italie ; pluſieurs reflexions vinrent à propos le fortifier dans cette reſolution : Il eſt permis de deſirer une longue vie, quand on a deſſein de l'emploier à la gloire du ſouverain Auteur de la Nature, & c'eſt remplir les obligations indiſpenſables à la creature ; tous les autres motifs ne peuvent être que naturels ; comme de deſi-

desirer de vivre pour avoir le tems de finir certaines entreprises, & c'est ordinairement l'objet des voeux d'un savant; le Comte en avoit plus d'un de cette espèce; il se trouvoit plusieurs petits traités incomplets, quand ce n'auroit été que pour leur donner quelque forme qu'ils n'avoient pas, il regretoit fort la vie; mais ce qui le touchoit sensiblement étoit l'état deplorable, où il laissoit la famille du Comte Philippe son frere, qui venoit de mourir depuis peu de jours; d'ailleurs la saison reprenoit les beaux jours, qui lui promettoient un voyage assez heureux; c'est donc après avoir emballé toutes les pieces, qu'il avoit encore recueilli de la pêche, & avoir disposé toutes choses pour son depart, qu'il prit congé de ses amis de Provence: Il faut l'avoüer, quelque degoût qu'on ait reçû dans sa patrie, il est neanmoins encore consolant de finir de vivre au milieu de ses parents après s'être reconcilié avec eux; c'est aussi la grace que Dieu voulut bien lui accorder.

Il parût tout-à-coup à Livourne contre toute esperance, sa navigation ayant été très heureuse ; la nouvelle qui en vint à Boulogne attendrit bien des gens qu'il regardoit comme indifferents, & qui lui devinrent chers dans la suite ; il avoit un petit neveu, qui étoit l'unique heritier de son patrimoine, & qu'à peine il connoissoit de vüe, qui avoit bien besoin de son assistance ; les infirmités qu'il avoit contracté dès le berceau l'avoient privé d'une éducation, qui pût repondre à sa naissance, il lui falloit quelque personne zelée, qui y suppléat par ses soins: Il n'y a guère qu'un proche parent, & qui soit encore d'assez bonne volonté pour le faire : aussi dès le premier jour, qu'il fût arrivé dans Boulogne, il se le fit ammener en sa présence, & commença dès lors à l'instruire lui même sur la conduite, qu'il devoit tenir dans la suite ; je me trouvois un jour à une de ces leçons, voyant que ce jeune Seigneur (car il n'avoit que 13. à 14. ans) ne lui repondoit qu'en tremblant sur ce qu'il lui demandoit, il se

ſe tourna vers moi les larmes à l'œil ; voyez , mon cher Ami , me dit il , à quoi ſe reduit ma pauvre famille , c'eſt là ſon unique heritier , un enfant infirme & imparfait , (il étoit boiteux) & ſans éducation , car à peine connoit-il les lettres de l'alphabet ; il falloit menager ſa ſanté , & c'eſt le motif qui a porté ſon pere à ne penſer qu'à le faire vivre de la vie animale , ſe repoſant de ſa conduite ſur l'experience, qui ne s'acquiert qu'après de longues années , & toujours aux depens propres , ou bien ſur quelques parents affectionnés , ou qui ſont bien rares , ou qui ne ſe conduiſent ordinairement que par l'interêt. Quelle douleur , m'ajouta-t-il , de n'être plus à portée de l'aſſiſter, je ſuis ſur la fin de mes jours, & lui ne fait qu'entrer dans le monde , Madame la Comteſſe ſa mere (Dieu le ſçait, ſi elle pourra ſuppléer par elle même) n'eſt nullement au fait de ſes interêts , il faudra s'en rapporter à ſon domeſtique ; mais ce n'eſt pas là encore le principal motif de mon affliction ; le croiriez vous ,

 par-

parmi tant de parens que nous avons, je ne ſai à qui le recommander d'entre eux ; puis ſe tournant vers ſon crucifixe il finit ces douleureuſes expreſſions par ces paroles touchantes : C'eſt à vous, Seigneur, à qui je le recommande, jettez un regard de compaſſion ſur les reſtes de ma pauvre maiſon.

Il paroit évident que Dieu a daigné exaucer ſa priere, puisque Madame ſa Mere n'oublia rien pendant trois ou quatre ans, qu'il lui falloit encore pour lui donner les rudiments néceſſaires à une bonne conduite ; elle lui donna femme à l'age de dixhuit ans, (il n'y avoit pas de tems à perdre) Dieu benit ce mariage de deux enfans mâles, & à peine le dernier fût-il au monde, qu'il mourut ; c'eſt ce que l'on avoit prevû, car on ne pouvoit rien compter ſur ſa mauvaiſe ſanté: Voilà cette branche des Marſiglis reſuſcitée, & qui feroit la conſolation du Général, s'il vivoit encore: Madame la Comteſſe leur mere, de la Maiſon Senatorale des Mareſcalchis, a pris le ſoin de les élever, elle ne peut

pas

pas manquer de réüssir, car on decouvre en eux les plus belles dispositions du monde, outre la beauté que Dieu leur a donné pour partage, & la bonne santé, dont ils joüissent.

Il sembloit que le Comte Marsigli se remettoit en santé, mais cette vigueur n'étoit qu'un reste de son temperamment robuste, semblable à la lueur de la chandelle qui est sur sa fin; il ne s'y fioit nullement, au contraire pour se mieux préparer à tout évenement, il commença à penser serieusement à ce qui est uniquement essentiel en mettant son ésprit hors de tout engagement; il fit à ce sujet appeller le Notaire, son neveu & quelques uns de ses parents les plus affidés, declara sa derniere volonté, pour ce qui concernoit les biens qu'il laissoit; ensuite il envoya appeller le Présidente de l'Institut, & quelques-uns des principaux Professeurs, & après leur avoir fait un petit discours sur son état présent, il leur dit que pour n'être pas surpris au depourvû, il leur vouloit remettre en mains les manuscrits &

les autres pieces qu'il se trouvoit devers lui ; il les avoit étalé sur une longue table pour les leur faire voir, il leur enjoignit de les placer avec les autres manuscrits dans les armoires de la Bibliotheque, puis il addressa deux mots aux Président, par lesquels il le prioit de vouloir bien continuer ses soins pour la conduite des Ministres de l'Institut, en les exhortant chacun à remplir leurs engagements & leurs obligations. Je me souviens que parmi les manuscrits, qui étoient rangés sur cette table, il y avoit ceux de la Milice Ottomanne enrichis de figures ; une addition à son Essai de l'Histoire Phisique de la Mer ; une autre addition du Bosphore, & un autre petit ouvrage dont je ne me souviens pas du titre, qui sembloit lui tenir fort à cœur, car en le montrant au doigt il versa quelques larmes en proferant ces mots, c'étoit là mes plus cheres inclinations, & neanmoins je me vois privé de la consolation de les mettre moi même en lumiere ; peut-être même n'y parviendront-ils jamais ; que la volonté

lonté de Dieu ſoit faite, ſi elles doivent reſter dans un oubli éternel. L'on voyoit ſur chaque enveloppe la vignette, en forme de cachet, qu'il s'étoit donné à ſon dernier voyage de Marſeille, comme nous avons dit alors, & qui étoit un embleme figuré par le ſoleil de St. Thomas d'Aquin, dardant ſes rayons ſur le palais de l'Inſtitut avec la deviſe *Nihil mihi.*

Six mois après ſon retour dans ſa patrie à l'âge de 72. ans, le propre jour de la fête de tous les Saints, premier de Novembre, environ deux heures avant midi il rendit l'ame à ſon Créateur après 30. heures d'agonie cauſée par un redoublement d'apoplexie, ſi violent & ſi obſtiné, qu'il ne laiſſa aucune eſperance de retour; il avoit eu le bonheur de ſe confeſſer & de communier trois jours auparavant par un préſſentiment que ſa fin approchoit à grands pas, ce fût dans l'Egliſe des Dominicains, où il s'étoit fait porter, qu'il remplit ſes derniers devoirs de pieté, il avoit reçû la Ste. Euchariſtie dans la Chapelle du St. Sa-

crément, & delà il étoit passé en celle du Patriarche St. Dominique, où l'on croit par tradition que reposent ses os; c'est en cette conjoncture sans doute que Dieu lui fit la grace d'accepter ces derniers actes de Chrêtien, & sa resignation à sa sainte volonté, pour lui donner des assurances de son salut, ne voulant pas permettre qu'un homme qui s'étoit donné tant de soins pour mettre à profit les talens, qu'il lui avoit confié, fût privé de ses dernieres consolations, par la privation des augustes Mysteres.

Dieu permit encore, que parceque pendant sa vie il avoit été pénétré de veneration & d'amour pour les Ministres de ses autels, & principalement des Reguliers, qu'il avoit attiré auprès de soi, & qu'il avoit cultivé par ses complaisances & ses bienfaits, ces mêmes religieux se trouverent présents à sa mort, prians Dieu qu'il daignat l'assister en ce terrible & dernier moment de sa vie; il y en avoit de Dominicains, de Jesuites, de Cruciféres, dits de la bonne mort, & quelques-autres.

Un

Un de mes bons amis m'a dit que trois jours avant sa mort, qui fût celui qu'il avoit destiné à ses bonnes œuvres, comme nous avons dit, s'étant présenté à lui de bon matin, & discourant avec lui, il vît entrer le Pere Jesuite Battaglini, (d'un zèle experimenté pour le salut des ames) que ce religieux s'approcha de lui, & insinuant son discours sur l'immortalité, le Comte le regarda fixément, & rappellant toutes ses pieuses reflexions fit signe de la main sans detourner les yeux que chacun se retirat incontinent; il fût obeï, mais comme la porte de l'appartement, où l'on étoit passé, donnoit en face de l'endroit où étoient le penitent & le confesseur, on eut toute la commodité de voir avec quelle humilité, quelle soumission, & quelle foi il accompagnoit cet acte de pieté.

Je crois faire plaisir à mon lecteur de lui retracer le double portrait de cet homme vraiement illustre, savoir celui des qualités de son ame, bonnes & mauvaises, comme aussi celles de son corps; les voici en peu de mots.

L'on peut dire qu'il avoit l'ame grande, née pour les grands projets, il étoit plus opiniâtre que ferme à les poursuivre, il y étoit même assez heureux à en dissiper les obstacles; il étoit bon ami, & plus libre dans ses paroles & plus franc, qu'il ne convenoit à un homme qui aspire à la plus haute fortune; il étoit meilleur soldat qu'on ne l'avoit crû, malgré certaines circonstances, qui contribuerent beaucoup à le decrediter, il savoit l'art de la guerre avec quelque excellence, il étoit très bon Ingenieur, fort austere dans le commandement & envers ses Inferieurs, qui lui marquoient trop de souplesse, un peu de tête levée néanmoins selon l'équité lui rappelloit la raison avec la douceur; il ne pouvoit souffrir ni l'oisiveté, ni les gens qui s'y abandonnoient; pour lui l'on peut dire que son ésprit travailloit en dormant comme en veillant; il étoit au fait des sciences, sans se soucier de les approfondir toutes; il avoit l'usage de plusieurs langues, sans neanmoins les écrire; son caractère ne repondoit pas à sa diction; il

il étoit éloquent & energique dans sa langue naturelle, il n'étoit point entêté de son savoir, au contraire il aimoit à entendre les sentimens des autres; il savoit les interprêter toujours avec avantage, & ce n'étoit pas sans loüanges; il temoignoit même un vrai plaisir d'être redressé; il avoit coutûme de dire, qu'un homme, qui compose en litterature, ne doit jamais s'enyvrer de ses idées, mais il faut qu'il se prète tout entier à la verité: quand il n'avoit pas assez de connoissance d'une langue, dont il devoit se servir, il alloit d'abord au secours, j'en ai deux exemples à donner, l'un est dans la latinité de son ouvrage du Danube, où il emploia particulierement la plûme de son Secretaire, qui pour lors étoit Mr. Melani, Docteur ès loix; l'autre exemple est dans la diction Françoise de son Essai Phisique de l'Histoire Naturelle de la Mer, qui est de la plûme d'un Secretaire François, qu'il avoit en sa residence de la Cionta, a l'exception de la lettre dedicatoire, que j'ai retouchée; Son zèle pour l'avancement de son Institut

ſtitut le faiſoit aſſez ſouvent ſortir de ſon aſſiete, mais il ne tardoit pas à s'y replacer ; il étoit, hors delà, fort traitable, n'aimant en aucune maniere, ni la ſurpriſe, ni ceux qui l'emploioient, c'étoit auſſi un des ſujets, qui lui excitoit étrangement la bile ; il étoit galant avec les Dames, & peut-être n'en étoit-il pas plus ſage ; David & Salomon ont manqué : Quel eſt le mortel qui n'y reconnoit pas ſa foibleſſe ? Voilà mon cher Lecteur du bien & du mal, du bonheur & du malheur, comme je vous ai promis dès le commencement ; il ne s'agit plus que reconnoitre partout les ſecrets impenetrables de la Providence toute divine.

Il ne me reſte plus qu'à donner le portrait de ſon perſonnage ; le voici encore, il étoit, comme j'ai déjà touché ailleurs, fort impoſant ; la taille haute, le cou degagé, portant une tête aſſez proportionée, le viſage long, un front élevé & découvert, les cheveux châtains dans ſes jeunes années, & gris ſur la fin ; les yeux bleus-clairs ; le regard de maitre ; les

pau-

paupieres aſſez bien detachées ; les ſourcils non trop épais, mais bien continués ; le nez aquilin, qui marquoit l'homme de condition ; une bouche proportionément ouverte, des levres raſes ; le menton arrondi, d'où pendoit une peau qui ſembloit en former un ſecond, les joües abatües, ce qui lui allongeoit le viſage ; les oreilles aſſez hautes en la partie ſuperieure, & courtes en l'inferieure ; il s'habilloit aſſez proprement, mais ſimplement ſans ornement inutile : Pendant les vingt dernieres années de ſa vie je ne lui ai jamais vû d'habits galonnés ni brodés, ou c'étoit un drap d'Elbeuf, ou d'Angleterre, ou d'Hollande, & quelque fois un vil pinchinat, qui le couvroit l'hiver, & quelque camelot l'été : le reſte étoit à proportion, une perruque à nœuds & ſon chapeau bordé étoit ſa coeſſure ordinaire, mais il prenoit les jours de cérémonie la grande perruque & le chapeau à ſimples ganſes avec le cordon d'or ; quand il marchoit dans la rüe il s'appuioit ſur un long baton dans l'hiver, & ſur un ſimple roſeau dans les autres ſaiſons,

il

il étoit ordinairement accompagné de quelques amis, qui étoient des hommes de lettres, il n'avoit presque jamais aucun domestique à sa suite. Le Senat en corps fit ses obseques *more majorum* dans son Eglise Ducale de St. Petrone, peu de jours après qu'on eut inhumé son corps dans une Chapelle souterraine de l'Eglise des Capucins, où il fût porté sans cérémonie: L'on y voit aujourd'hui sur une planche mise de travers le long du mur sa tête, qui est blanche comme de l'ivoire avec une étiquette, elle y est au nombre de plusieurs autres, toutes de personnes de la premiere qualité.

L'Institut en corps fit ses funerailles avec pompe dans l'Eglise paroissiale: L'oraison (*) funèbre y fût prononcée par le Docteur Bazani, elle est des plus éloquentes, toute sa vie y est depeinte assez au naturel. Peu de jours après il se fit une assemblée des membres de l'Academie au sujet de la perte qu'on venoit de faire d'un si grand Mecenas; il y fût resolu qu'en memoire perpetuelle de tant de biens faits à l'Acade-

(*) Elle fût imprimée en même tems.

cademie, on feroit une collecte, & que de l'argent, qui en refulteroit, on lui frapperoit une (*) medaille ; chacun y contribua avec plaifir, & la medaille fût faite ; la medaille donne le portrait de feu Mr. le Comte, avec la legende autour *Aloyfius Ferdinandus Marfilius* ; & à fon revers l'Embleme de l'Academie de l'Inftitut, qui eft le Soleil, dont on a déjà parlé, qui repand fes rayons fur la Ville de Boulogne avec la devife, *nihil mihi* ; l'exergue contient la dedicace en ces termes :

BONON. SCIENTIAR. ACAD
SOCIO & MECENATI OPTI.
AN. S. M DCC XXXI.

Les R.R. P.P. Dominicains en reconnoiffance de l'amour qu'il portoit à leur Religion, & du beau préfent qu'il leur avoit fait de fon Imprimerie, voulurent bien permettre qu'on fit dans leur Eglife l'infcription fuivante, elle eft deffus la porte, qui du Sanctuaire conduit à la Sacriftie, & qui fait fymetrie avec la porte d'une

(*) Cette Medaille fût frappée à Nancy par le celèbre Sculpteur St. Urbain.



d'une Chapelle opposée, où est la fameuse inscription du Roi Henry fils de l'Empereur Frederic II. mort à Boulogne, prisonnier à la Bataille, qu'il perdit à la tête des Modenois, ennemis des Boulonois, on voit dis-je dessus cette porte l'Epitaphe suivante:

D. O. M.

ALOYSIO FERDINANDO COMITI MARSILIO SCIENTIARUM & ARTIUM INSTITUTI MAGNIFICENTISSIMO PROMOTORI CLEMENTINI ACADEMICI (*) PATRONO & PARENTI OPTIMO.

Le corps de l'Institut ne croit pas encore lui avoir rendu les dernieres marques de sa reconnoissance, il a été resolû de lui élever un monument en marbre dans le Palais, & l'on n'attend que la commodité pour l'execution.

(*) C'est l'Academie Clementine, qui l'a posée comme il est aisé de voir.

Fin de la seconde partie.

